



*Fondamentaux*  
*Bibliques*

Volume 2

**CHARLES H. MACKINTOSH**

Éditions Bible et Foi  
Collection "Les Anciens Sentiers"

# Fondamentaux

# Bibliques

Volume 2

Par Charles H. Mackintosh (1820-1896)

Évangéliste Irlandais  
Écrivain, rédacteur en chef de magazine



*« Mackintosh a eu la plus grande influence sur moi ! »*  
*Dwight L. Moody*



Éditions Bible et Foi  
www.bible-foi.com  
Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que ces messages portent en vous tout leur fruit divin et ne restent pas seulement des paroles intellectuelles, nous vous invitons instamment à les aborder dans un esprit de prière continuelle. Comme le déclare l'Écriture : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel* » (Ésaïe 55.8). Les pensées de Dieu transcendent infiniment les nôtres ; elles ne s'ouvrent qu'au cœur qui cherche le Seigneur avec humilité et résolution.

Suivons donc l'exhortation de tant de serviteurs fidèles du passé : T. Austin Sparks qui insistait sur la nécessité d'une compréhension spirituelle véritable de Christ, Watchman Nee qui appelait à une révélation des Écritures par l'Esprit, Andrew Murray qui liait intimement la Parole et la prière pour une communion vivante avec Dieu, ou encore Frederick B. Meyer qui soulignait la dépendance absolue au Saint-Esprit pour discerner les profondeurs de la vérité. Lisez et relisez ces lignes, **mais surtout priez-les**. Christ, la Lumière de Dieu, vous ouvrira les yeux du cœur (Éphésiens 1.18), et insistez auprès de Lui pour qu'Il vous révèle ce dont votre esprit a véritablement besoin à travers cette lecture.

*« Seigneur, je refuse de me contenter d'une simple connaissance intellectuelle de Ta croix et de la vie victorieuse en Toi. Je Te demande que Ton Saint-Esprit me fasse entrer dans toutes les révélations de Ta personne ! »*

Que le Seigneur vous accorde, à chacun, cette faim spirituelle profonde et cette illumination divine qui transforment la lecture de Sa Parole, et de ces textes inspirés, en une rencontre vivante, personnelle et transformative avec Lui-même.

Votre frère en Christ,

Frédéric

© **Adaptation française : Éditions Bible et Foi – 2025**

Nous espérons que ce livre vous enrichira et vous rapprochera du Seigneur. Nous vous invitons à le télécharger, à le lire et à le partager largement, gratuitement et dans son intégralité.

Pour toute reproduction sur un site ou un blog, un simple lien vers [www.bible-foi.com](http://www.bible-foi.com) serait très apprécié.

**Merci de tout cœur pour votre intérêt et votre bienveillance.**

- Découvrir d'autres livres Pdf de la collection : « [Les Anciens-Sentiers](#) ».
- Laisser un témoignage dans notre Livre d'or : « [Livre d'or](#) ».
- Découvrir nos livres papiers : « [La collection](#) ».

Que le Seigneur vous bénisse abondamment dans votre lecture et votre marche avec Lui.

# TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	5
Préface .....	6
1. Le Dieu vivant et une foi vivante. ....	10
2. Le disciple dans un temps mauvais. ....	26
3. La toute-suffisance du Christ. ....	38
4. Le sacerdoce chrétien. ....	64
5. La mission du chrétien et comment y parvenir. ....	72
6. Le véritable ouvrier. ....	77
7. Un Sauveur ressuscité. ....	95
8. Dieu est pour nous.....	102

## PRÉFACE

Il y a des époques où l'Église n'a pas besoin de nouvelles idées, mais de retrouver les anciennes, celles que Dieu lui-même a posées comme fondement, et que la main de l'homme, siècle après siècle, a recouvertes de poussière.

L'Écriture nous offre une image saisissante de cette réalité. Dans le livre de la Genèse, nous apprenons qu'Abraham avait creusé des puits dans le pays de la promesse ; des puits d'eau vive, sources de vie et de rafraîchissement pour lui et pour les siens. Mais en Genèse 26.15, après sa mort, les Philistins vinrent et les bouchèrent, les comblant de terre. Les sources étaient toujours là, intactes en profondeur, mais on n'y avait plus accès. Ce qu'Abraham avait ouvert, les ennemis l'avaient fermé. **Ce que la foi avait creusé, l'incrédulité l'avait enseveli.**

Et que fit Isaac ? Il ne chercha pas de nouveaux puits au début. Il ne se mit pas en quête de sources inédites. Il creusa de nouveau les puits que son père avait creusés et « *leur donna les mêmes noms que son père leur avait donnés* » (Genèse 26.18). Il revint aux sources originelles. Il dégagea ce qui avait été enfoui. Il rendit à nouveau accessible ce qui avait toujours été là, mais que la main de l'ennemi avait recouvert.

N'est-ce pas exactement là où nous en sommes aujourd'hui ? Les grandes vérités fondamentales du christianisme, celles que Dieu a données dès le commencement, celles que les apôtres ont proclamées, celles que l'Esprit Saint a inscrites dans les pages du Nouveau Testament, n'ont pas changé. Elles sont toujours là, aussi pures, aussi profondes, aussi rafraîchissantes qu'au premier jour. Mais combien de mains se sont employées à les boucher ! Les traditions des hommes, les systèmes ecclésiastiques, les opinions théologiques, les habitudes religieuses, la psychologie, le légalisme, le relativisme, autant de pelletées de terre jetées sur les puits d'eau vive. Les sources sont intactes, mais on ne boit plus. La vérité est là, mais on ne la vit plus. Le Christ est proclamé, mais il n'est plus au centre.

Nous vivons l'une de ces époques où il faut, comme Isaac, reprendre la pioche et creuser de nouveau ; non pas pour « réinventer la roue » ou pour innover, mais pour dégager ce que l'ennemi a enseveli, pour rouvrir les anciennes sources et leur redonner leurs vrais noms.

**Ce n'est pas la vérité qui manque, c'est sa puissance formatrice dans les cœurs. Ce n'est pas la doctrine qui fait défaut, c'est la vie qui devrait en découler.**

Comme pour le volume premier, ces textes ont été écrits au XIX<sup>e</sup> siècle par C.H. Mackintosh, un serviteur de Dieu dont la plume a su allier une profondeur spirituelle remarquable à une clarté peu commune. Ses écrits ne visaient pas à construire un système théologique de plus. Ils visaient une seule chose : ramener le regard du croyant là où il doit être : sur le Christ, et sur lui seul. En cela, Mackintosh effectuait exactement le travail d'Isaac : il creusait de nouveau les puits d'Abraham, il dégagait les sources anciennes, il rendait accessible l'eau vive que les Philistins de la religion avaient enseveli.

Si « Bible et Foi » a choisi de remettre ces textes en lumière aujourd'hui, c'est parce que nous sommes convaincus qu'ils répondent, avec une actualité saisissante, au besoin le plus profond de l'Église de notre temps. Et ce besoin n'a pas changé depuis le temps d'Isaac : il nous faut rouvrir les puits.

**Car quel est ce besoin ? Il est simple à formuler, mais immense à mesurer : nous avons perdu de vue le Christ dans sa plénitude.**

Nous l'avons accepté comme Sauveur, mais avons-nous fait de son œuvre accomplie le seul et véritable repos de notre conscience ? Tant que le croyant n'a pas compris que le sang de Christ a réglé définitivement la question de ses péchés, il vivra dans le doute, la crainte et l'instabilité, et toute sa vie chrétienne en portera la marque. Voilà un puits qu'il faut creuser de nouveau.

Là où le Christ occupe véritablement la première place, les divertissements du monde perdent leur attrait, les systèmes religieux perdent leur emprise, et l'âme trouve cette satisfaction profonde que rien d'autre ne peut lui donner. Et quand cette communion est vivante, elle produit naturellement une espérance qui nous tire vers le haut : « l'espérance du chrétien » : lui ressembler, le voir face à face, être transformé à son image. Autant de puits enfouis qu'il nous faut rouvrir.

**C'est cette espérance qui donne au croyant la force de persévérer.**

Non pas par ses propres ressources, car il n'en a aucune, mais par la fidélité inébranlable de celui qui l'a racheté. Le chrétien ne vit pas seul. Il fait partie d'un corps : « l'Assemblée de Dieu ». Et c'est ici que les choses deviennent à la fois les plus glorieuses et les plus douloureuses. Car cette Assemblée, telle que Dieu l'a voulue, n'a pour centre que le Christ, pour puissance que le Saint-Esprit, pour autorité la Parole de Dieu. Rien de plus, rien de moins.

Pourtant, que voyons-nous aujourd'hui ? Des systèmes humains qui ont pris la place du Seigneur, des traditions qui ont étouffé la voix de l'Esprit, des autorités ecclésiastiques qui se sont substituées à la Parole vivante. Le chapitre sur « l'Assemblée de Dieu » ne dénonce pas pour détruire, il rappelle pour reconstruire, en ramenant chaque croyant au seul terrain qui soit de Dieu. C'est peut-être le puits le plus profondément enfoui de tous, et celui qu'il est le plus urgent de rouvrir.

Et dans cette Assemblée, chaque croyant est un prêtre, un prêtre saint, qui s'approche de Dieu pour offrir la louange, et un prêtre royal, qui va vers les hommes pour manifester les vertus du Christ. C'est ce que développe le chapitre sur « le sacerdoce chrétien ». Ce n'est pas l'affaire d'une caste, c'est le privilège de chaque enfant de Dieu, du plus humble au plus visible.

De là découle naturellement « la mission du chrétien » : être un canal par lequel le cœur du Christ se répand sur un monde dans le besoin. Non pas par nos propres forces ni par nos propres moyens, mais en nous abreuvant de Christ, en nous remplissant de sa compassion, en laissant sa vie couler à travers nous. Et c'est le Christ lui-même, « le véritable Ouvrier », qui nous montre comment traverser les écueils, puiser dans les ressources divines et offrir aux âmes fatiguées sa grâce infinie.

Enfin, tout repose sur une réalité centrale et glorieuse : nous servons « un Sauveur ressuscité ». Ce n'est pas un Christ du passé que nous suivons, mais un Christ vivant, présent, agissant ; celui qui marche à nos côtés sur notre « chemin d'Emmaüs » comme sur les routes de notre quotidien, qui ouvre nos esprits aux Écritures, qui interpelle nos cœurs quand ils s'égarerent, et qui nous ramène sans cesse à lui-même.

Tel est le fil qui relie chaque chapitre de ce recueil : **Christ est tout**. Il est tout pour la conscience, tout pour le cœur, tout pour le chemin à suivre. Il est le fondement de l'Assemblée, le contenu du sacerdoce, la source de la mission, le modèle de l'ouvrier, l'espérance du croyant, la garantie de sa persévérance. Ôtez-le, et il ne reste rien. Remettez-le au centre, et tout reprend vie.

Chacun de ces chapitres est un puits à rouvrir. Chacun porte un nom que Dieu lui a donné, et que nous devons lui redonner, en déblayant la terre que les ennemis de la foi y ont jetée.

C'est à ce travail de restauration que ces pages nous invitent. Non pas un retour à une époque révolue, mais un retour aux fondements éternels ; un retour à cet auteur qui n'a jamais cessé de parler : Jésus-Christ, le même hier, aujourd'hui et éternellement.

Que vous soyez un croyant de longue date dont la flamme a faibli, un responsable d'Église qui sent confusément que quelque chose d'essentiel manque, un chrétien sincère mais désorienté par la multiplicité des voix qui s'élèvent autour de lui, ou simplement quelqu'un qui a soif de réalité, ces textes sont pour vous. Lisez-les lentement. Lisez-les avec prière. Et surtout, laissez le Saint-Esprit vous conduire, au-delà des mots et des pages, jusqu'à la Personne même du Christ.

Car au bout du compte, c'est lui et lui seul, qui fait toute la différence entre une religion morte et un christianisme vivant. C'est lui, l'eau vive, et les puits sont encore là, prêts à être rouverts.

Que le Seigneur bénisse cette lecture et qu'il produise dans nos cœurs une bénédiction profonde, durable et véritable, pour Sa seule gloire.

Bible et Foi

# 1. LE DIEU VIVANT ET UNE FOI VIVANTE.

## La foi peut toujours compter sur Dieu.

Il existe une vérité fondamentale qui se manifeste clairement à chaque page de la Bible et à chaque étape de l'histoire de son peuple. Une vérité d'une importance et d'une force morale immenses en tout temps, mais particulièrement dans les périodes d'obscurité, de difficulté et de découragement, causées par la détresse de ceux qui se disent fidèles au Seigneur. Cette vérité est la suivante : **la foi peut toujours compter sur Dieu, et Dieu répondra toujours à la foi.**

Voilà notre conviction, voilà notre thèse. Et si le lecteur veut bien se tourner avec nous quelques instants vers 2 Chroniques 20, il y trouvera une illustration à la fois très belle et très frappante.

Ce chapitre nous montre le bon roi Josaphat sous une pression terrible. C'est un moment sombre de son histoire : « *Après cela, les Moabites, les Ammonites et d'autres peuples avec eux marchèrent contre Josaphat pour le combattre. Alors* », car les gens sont toujours prompts à répandre les mauvaises nouvelles, « *quelqu'un vint annoncer à Josaphat : Une grande multitude monte contre toi d'outre-mer, du côté de la Syrie* »

Voilà une difficulté hors du commun. Cette armée d'invasion était composée des descendants de Lot et d'Ésaü, et ce fait, pouvait susciter mille pensées contradictoires et questions troublantes dans l'esprit de Josaphat. Ce n'étaient ni des Égyptiens ni des Assyriens. À leur sujet, il n'y aurait eu aucune hésitation. Mais Ésaü et Lot avaient tous deux des liens de parenté avec Israël, et la question de la nature de ces liens pouvait se poser.

Mais ce n'est pas tout. L'état concret de toute la nation d'Israël et la situation réelle du peuple de Dieu était tels qu'ils suscitaient les plus profondes inquiétudes. Israël ne présentait plus un front uni face à l'envahisseur. Son unité apparente avait disparu. Une brèche grave s'était ouverte dans ses remparts. Les dix tribus et les deux autres étaient déchirées, séparées les unes des autres. La situation des premières était terrible, et celle des secondes déjà bien précaire.

Ainsi, la situation du roi Josaphat était extrêmement sombre et décourageante.

Et même en ce qui le concernait personnellement, il sortait à peine des conséquences d'une chute très humiliante, de sorte que ses souvenirs étaient tout aussi moroses que son environnement.

Mais c'est précisément ici que notre vérité fondamentale se révèle à la vision de la foi, et répand une lumière bienfaisante sur toute la scène. Les choses semblaient sombres, sans aucun doute. **Mais la foi pouvait compter sur Dieu, et Dieu répondrait à la foi.**

Dieu est une ressource inépuisable, une réalité incontestable, en tout temps et en toutes circonstances : « *Dieu est notre refuge et notre force, un secours toujours présent dans la détresse. C'est pourquoi nous ne craindrons rien, même si la terre est bouleversée, même si les montagnes sont transportées au cœur des mers, même si les flots mugissent et s'agitent, même si les montagnes tremblent sous leur boue. Il y a un fleuve dont le courant réjouit la cité de Dieu, le sanctuaire où demeure le Très-Haut. Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera pas ébranlée ; Dieu la secourra dès le matin. Les nations s'agitent, les royaumes sont ébranlés ; il fait entendre sa voix, la terre se fond. L'Éternel des armées est avec nous ; le Dieu de Jacob est notre refuge* » (Psaume 46.1-7).

Voilà donc le recours de Josaphat au jour de son épreuve. Et c'est vers lui qu'il se tourna aussitôt, avec cette foi fervente qui ne manque jamais d'attirer la puissance et la bénédiction du Dieu vivant et véritable, pour faire face à toutes les difficultés de son chemin.

« *Josaphat fut saisi de crainte et se résolut à rechercher l'Éternel ; il proclama un jeûne dans tout Juda. Juda se rassembla pour implorer l'aide de l'Éternel ; de toutes les villes de Juda, on vint chercher l'Éternel. Josaphat se tint au milieu de l'assemblée de Juda et de Jérusalem, dans la maison de l'Éternel, devant le nouveau parvis, et dit : Ô Éternel, Dieu de nos pères, n'es-tu pas Dieu au ciel ?*

*Ne règues-tu pas sur tous les royaumes des nations ? N'y a-t-il pas en ta main la puissance et la force, de sorte que nul ne peut te résister ? N'es-tu pas notre Dieu, toi qui as chassé les habitants de ce pays devant ton peuple Israël, et qui l'as donné pour toujours à la descendance d'Abraham, ton ami ?* » (2 Chroniques 20.3-7)

Ce sont les souffles de la foi, une foi qui permet à l'âme d'atteindre les plus hauts sommets. Peu importaient les questions en suspens entre Ésaü et Jacob ; il n'y en avait aucune entre Abraham et le Dieu Tout-Puissant. Or, Dieu avait donné la terre à Abraham, son ami. Pour combien de temps ? Pour toujours, cela suffisait. « *Les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables* ». Dieu ne reviendra jamais sur son appel, ni ne reprendra un don. C'est un principe fondamental immuable, et c'est sur ce principe que la foi s'appuie toujours avec une ferme détermination.

L'ennemi pourrait lancer mille suggestions, et le cœur misérable mille raisonnements. Il pourrait sembler présomptueux et vain de la part de Josaphat de s'avancer sur un terrain aussi élevé. Tout cela était bien beau au temps de David, de Salomon ou de Josué, lorsque l'unité de la nation était intacte et que l'étendard de l'Éternel flottait en triomphe sur les douze tribus d'Israël. Mais les choses avaient hélas changé, et il était malvenu, dans la situation de Josaphat, d'employer un langage aussi audacieux ou de prétendre à une position aussi élevée.

Quelle est la réponse de la foi à tout cela ? Une réponse très simple et très puissante : Dieu ne change jamais. Il est le même hier, aujourd'hui et éternellement. N'avait-il pas offert la terre de Canaan à Abraham ? Ne l'avait-il pas léguée à sa descendance pour toujours ? N'avait-il pas confirmé ce don par sa parole et son serment, deux choses immuables sur lesquelles il lui était impossible de mentir ? Sans aucun doute.

Mais alors, qu'en est-il de la loi ? Cela n'a-t-il rien changé ? Absolument rien, en ce qui concerne le don et la promesse de Dieu. Quatre siècles avant la promulgation de la loi, le grand pacte fut conclu et établi entre le Dieu Tout-Puissant et Abraham, son ami, et établi pour toujours. Rien ne peut donc y changer quoi que ce soit. Aucune condition légale n'a été imposée à Abraham. Tout était grâce pure et absolue. Dieu a donné la terre à Abraham par promesse, et non par la loi, sous quelque forme que ce soit.

C'est sur ce fondement originel que Josaphat s'est appuyé, et il avait raison. C'était la seule chose à faire. Il n'avait pas le moindre autre appui, si ce n'est ces paroles d'or : *« Tu l'as donné à la descendance d'Abraham, ton ami, pour toujours ! »* C'était cela ou rien.

**Une foi vivante s'appuie toujours sur le Dieu vivant.** Elle ne peut s'arrêter en dehors de lui. Elle ne regarde ni les hommes ni leurs circonstances. Elle ne tient aucun compte des aléas de cette vie terrestre. Elle vit, se meut et existe en présence du Dieu vivant. Elle se réjouit de la lumière sans nuage de son visage béni. C'est dans le sanctuaire qu'elle poursuit tous ses raisonnements simples et qu'elle tire toutes ses heureuses conclusions. Elle ne s'abaisse pas en fonction des circonstances, mais se place avec audace et détermination au sommet.

Ces manifestations de foi sont toujours très appréciées du cœur de Dieu. Le Dieu vivant se réjouit d'une foi vivante. Nous pouvons être certains que plus la foi est affirmée, plus elle est bien accueillie par Dieu. Il ne faut jamais supposer que le Bienheureux soit satisfait ou glorifié par les raisonnements d'un esprit légaliste. Non, il se réjouit qu'on lui fasse confiance sans la moindre réserve ni le moindre doute. Il se réjouit qu'on puisse compter pleinement sur lui et qu'on le sollicite abondamment.

Et plus le besoin est profond, plus les ténèbres environnantes sont intenses, plus il est glorifié par la foi qui s'appuie sur lui. Par conséquent, nous pouvons affirmer avec une confiance absolue que l'attitude et les paroles de Josaphat, dans la scène qui se déroule sous nos yeux, étaient pleinement conformes à la volonté de Dieu. Il y a quelque chose de profondément beau à le voir, car c'est pour ainsi dire, ouvrir l'acte originel et désigner du doigt la clause en vertu de laquelle Israël demeurerait locataire à perpétuité sous l'autorité de Dieu. Rien ne pouvait annuler cette clause ni rompre ce bail. Il n'y avait aucune faille. Tout était ordonné et certain : *« Tu l'as donné à la descendance d'Abraham, ton ami, pour toujours ! »*

C'était un fondement inébranlable, le fondement de Dieu, le fondement de la foi, qu'aucune puissance ennemie ne saurait ébranler. Certes, l'ennemi pouvait rappeler à Josaphat ses péchés et ses folies, ses échecs et son infidélité. Il pouvait même lui suggérer que la menace d'invasion prouvait la chute d'Israël, car sans cela, il n'y aurait ni ennemi ni mal.

Mais à cela aussi, la grâce avait apporté une réponse, une réponse que la foi savait parfaitement saisir. Josaphat rappelle à l'Éternel la maison que Salomon avait bâtie en son nom.

*« Ils t'ont bâti là un sanctuaire pour ton nom, disant : Si le malheur nous frappe, sous forme d'épée, de jugement, de peste ou de famine, nous nous tiendrons devant ce temple, en ta présence, car ton nom est dans ce temple, et nous crierons vers toi dans notre affliction, alors tu nous entendras et tu nous secourras. Et maintenant, voici les Ammonites, les Moabites et les habitants de la montagne de Séir, que tu n'as pas permis à Israël d'envahir lorsqu'ils sortirent du pays d'Égypte, mais qu'Israël a laissés et ne les a pas détruits. Voici comment ils nous récompensent, en venant nous chasser de ton héritage, de ce que tu nous as donné en possession ! Ô notre Dieu, ne les jugeras-tu pas ? Car nous sommes sans force face à cette grande armée qui marche contre nous ; nous ne savons que faire, mais nos yeux sont tournés vers toi » (2 Chroniques 20.8-12).*

Voici véritablement une foi vivante en relation avec le Dieu vivant. Il ne s'agit pas d'une simple profession de foi vide, d'un credo sans âme, d'une théorie froide et sans effet. Il ne s'agit pas d'un homme qui « dit avoir la foi ». De telles choses ne résisteront jamais à l'épreuve du combat. Elles peuvent sembler convenables lorsque tout est calme et paisible. Mais lorsqu'il faut affronter les difficultés, lorsqu'il faut faire face à l'ennemi, toute foi purement nominale, toute profession de foi superficielle, se révélera aussi fragile que des feuilles mortes emportées par la tempête.

Rien ne résistera à l'épreuve du combat réel, si ce n'est une foi vivante et personnelle en un Dieu Sauveur vivant et personnel. Voilà ce dont nous avons besoin. C'est cela seul qui peut soutenir le cœur, quoi qu'il arrive. La foi fait entrer Dieu dans la vie, et tout n'est que force, victoire et paix parfaite.

Ainsi en fut-il du roi de Juda, au temps de 2 Chroniques 20 : « *Nous sommes sans force, nous ne savons que faire, mais nos yeux sont fixés sur toi* ». C'est ainsi que l'on trouve sa place auprès de Dieu, en gardant les yeux fixés sur lui. C'est là le véritable secret de la stabilité et de la paix. Le diable ne ménagera aucun effort pour nous éloigner de la position de foi, qu'en tant que chrétiens nous devons occuper en ces derniers jours. Et par nous-mêmes, nous sommes impuissants face à lui. Notre seul recours est le Dieu vivant. Si nos yeux sont fixés sur lui, rien ne peut nous nuire : « *Tu assures une paix parfaite à celui qui s'appuie sur toi, car il se confie en toi* » (Ésaïe 26.3).

Es-tu sur le terrain de Dieu ? Peux-tu donner un « Ainsi parle le Seigneur », pour la position que tu occupes en ce moment ? Te tiens-tu consciemment sur le fondement solide des Saintes Écritures ? Y a-t-il quoi que ce soit de douteux dans ton entourage et tes fréquentations ?

Nous t'implorons de peser ces questions solennellement, comme étant en présence de Dieu. Sois assuré qu'elles sont d'une importance capitale en ce moment. Nous traversons des moments critiques. Les hommes prennent parti ; les principes sont à l'œuvre et atteignent leur point culminant. Jamais il n'a été plus nécessaire d'être pleinement et sans équivoque du côté du Seigneur.

Josaphat n'aurait jamais pu affronter les Ammonites, les Moabites et les Édomites, s'il n'avait pas été persuadé de se trouver sur la terre même que Dieu avait donnée à Abraham. Si l'ennemi avait réussi à ébranler sa confiance à ce sujet, la victoire lui aurait été facile. Mais Josaphat savait où il était. Il connaissait son terrain. Il comprenait ses repères. Et c'est pourquoi il pouvait fixer son regard avec confiance sur le Dieu vivant.

Il n'avait aucun doute quant à sa position. Il ne disait pas, comme beaucoup le font de nos jours : « *Je n'en suis pas tout à fait sûr. J'espère que oui, mais parfois des nuages s'amoncellent sur mon âme et me font douter que je sois vraiment sur une terre divine !* »

Ah non, le roi de Juda n'aurait absolument rien compris à un tel langage. Tout était clair pour lui. Son regard se posait sur l'acte originel. Il était certain d'être sur le véritable fondement de l'Israël de Dieu. Et même si tout Israël n'était pas présent avec lui, Dieu était avec lui, et cela lui suffisait. Sa foi en le Dieu vivant était vivante, la seule chose qui subsistera au jour de l'épreuve.

Il y a dans l'attitude et les paroles du roi de Juda, en cette occasion mémorable, quelque chose qui mérite toute l'attention du lecteur. Ses pieds étaient fermement ancrés sur le fondement de la volonté de Dieu, et ses yeux tout aussi fermement fixés sur Dieu lui-même. Et de plus, il ressentait profondément son propre néant absolu. Il n'avait pas le moindre doute quant au fait qu'il était en possession de l'héritage même que Dieu lui avait donné. Il savait qu'il était à sa juste place. Il ne l'espérait pas, encore moins n'en doutait-il. Non, il le savait. Il pouvait dire : *« Je le crois et j'en suis sûr ! »*

**C'est absolument essentiel. Il est impossible de résister à l'ennemi si le moindre doute subsiste quant à notre position.** Si nous avons le moindre doute sur notre légitimité. Si nous ne pouvons affirmer avec foi par un « ainsi parle le Seigneur », que notre position, notre chemin, nos fréquentations et notre travail sont bien fondés sur sa volonté, la faiblesse nous guettera inmanquablement au moment du combat. Satan ne manquera pas de se servir du moindre doute. Notre position doit être irréprochable si nous voulons progresser face à l'ennemi. Nous devons avoir une confiance absolue en notre véritable position devant Dieu, sans quoi l'adversaire remportera une victoire facile.

Or, c'est précisément là que réside une grande faiblesse parmi les enfants de Dieu. Très peu, comparativement, sont clairs, solides et inébranlables quant à leurs fondements. Très peu sont capables, sans aucune réserve, de s'appuyer sur le terrain béni d'être lavés par le sang de Jésus et scellés par le Saint-Esprit.

Parfois, ils l'espèrent. Quand tout va bien pour eux, quand ils ont vécu des moments de recueillement, quand ils ont goûté à la proximité de Dieu dans la prière ou l'étude de la Parole, lorsqu'ils bénéficient d'un ministère clair, fervent et puissant ; à ces moments-là, peut-être, peuvent-ils oser parler d'eux-mêmes avec espoir.

Mais très vite, de sombres nuages s'amoncellent. Ils ressentent l'influence néfaste du péché qui les habite. Ils sont assaillis de pensées vagabondes. Ou bien ils ont été victimes d'une certaine légèreté d'esprit, ou d'une irritabilité soudaine. Alors ils commencent à s'interroger sur eux-mêmes et à se demander s'ils sont, en réalité, enfants de Dieu. Et de ces raisonnements et de ces interrogations, ils glissent très rapidement vers l'incrédulité totale, puis plongent dans l'obscurité profonde d'un désespoir proche de l'accablement.

Tout cela est fort triste. C'est à la fois déshonorant envers Dieu et destructeur pour la paix de l'âme. Et quant à progresser dans un tel état, c'est tout à fait impossible. Comment peut-on courir une course sans avoir franchi la ligne de départ ?

Comment peut-on bâtir un édifice sans en avoir posé les fondations ? Et selon le même principe, comment une âme peut-elle grandir dans la vie divine si elle est constamment encline à douter de posséder cette vie ? Mais certains de nos lecteurs pourraient se poser la question suivante : « *Comment être sûr d'être sur le terrain de Dieu ? D'être lavé par le sang de Jésus et scellé par le Saint-Esprit ?* »

Nous répondons : comment savez-vous que vous êtes un pécheur perdu ? Est-ce parce que vous le ressentez ? Le simple fait de ressentir est-il le fondement de votre foi ? Si tel est le cas, il ne s'agit pas d'une foi divine. **La vraie foi repose uniquement sur le témoignage des Saintes Écritures.**

Sans aucun doute, c'est par la grâce du Saint-Esprit que chacun peut exercer cette foi vivante. Mais nous parlons maintenant du véritable fondement de la foi, l'autorité, la base sur laquelle elle repose. Et ce fondement, ce sont simplement les Saintes Écritures, qui, comme nous le dit l'apôtre inspiré, sont capables de nous rendre sages pour le salut. Et même un enfant pourrait les connaître, sans l'Église, le clergé, les Pères, les Docteurs, les conciles, les collèges, ni aucune autre intervention humaine.

Abraham crut en Dieu. Voilà la foi divine. Il ne s'agissait pas d'un sentiment. En effet, si Abraham avait été influencé par ses sentiments, il aurait douté au lieu de croire. Car sur quoi pouvait-il reposer sa foi, en lui-même ? « *il ne considéra point que son propre corps était déjà usé* » (Romains 4.19). Un bien piètre fondement, assurément, pour bâtir sa foi en la promesse d'une descendance innombrable.

Mais, nous dit-il, « *il ne considéra point son propre corps* », que considéra-t-il donc ? **Il considéra la parole du Dieu vivant, et c'est sur elle qu'il s'appuya. Voilà la foi.**

Et notez ce que dit l'apôtre : « *Il ne douta point, par incrédulité, de la promesse de Dieu* » (v. 20), car l'incrédulité est toujours source de doute, « *mais il fut fortifié par la foi, rendant gloire à Dieu ; et pleinement persuadé que ce qu'il avait promis, il était aussi capable de l'accomplir. C'est pourquoi cela lui fut imputé à justice* ».

« *Ah, mais !* » pourrait dire le lecteur inquiet, « *quel rapport avec mon cas ? Je ne suis pas Abraham, je ne peux pas espérer une révélation spéciale de Dieu. Comment savoir que Dieu m'a parlé ? Comment puis-je acquérir cette précieuse foi ?* »

Eh bien, cher ami, considérez la suite de la déclaration de l'apôtre. « *Or !* » ajoute-t-il encore, « *ce n'est pas à cause de lui seul qu'il est écrit que cela lui fut imputé ; c'est encore à cause de nous, à qui cela sera imputé, à nous qui croyons en celui qui a ressuscité des morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses, et est ressuscité pour notre justification* »

Tout cela est source d'un réconfort profond et d'une consolation immense. Cela assure à celui qui cherche avec angoisse, qu'il peut s'appuyer sur les mêmes fondements et la même autorité qu'Abraham, avec une lumière infiniment plus grande sur ces fondements. Car Abraham fut appelé à croire en une promesse, tandis que nous avons le privilège de croire en un fait accompli. Il fut appelé à espérer quelque chose qui devait se réaliser. Nous, nous contemplons un fait accompli : une rédemption totale, attestée par la résurrection et la gloire du Sauveur, assis à la droite de la Majesté divine dans les cieux.

Quant au fondement ou à l'autorité sur lesquels nous sommes appelés à reposer nos âmes, il est le même pour nous que pour Abraham et tous les vrais croyants de tous les temps : la Parole de Dieu, les Saintes Écritures. Il n'y a pas d'autre fondement à la foi que celui-ci. Et la foi qui repose sur un autre fondement n'est pas la vraie foi.

Une foi fondée sur la tradition humaine, sur l'autorité de l'Église, sur l'autorité des prétendus conciles généraux, sur le clergé ou sur des hommes savants, n'est pas la foi divine, c'est une simple superstition. C'est une foi qui « *s'appuie sur la sagesse des hommes* » et « *non sur la puissance de Dieu* » (1 Corinthiens 2.5).

Il est désormais absolument impossible, par la plume ou la parole d'un être humain, de surestimer la valeur et l'importance de ce grand principe, ce principe d'une foi vivante. Sa valeur, à l'heure actuelle, est tout simplement inestimable. Nous croyons qu'il est l'antidote divin contre la plupart, sinon la totalité, des principales erreurs, des maux et des influences hostiles de notre époque.

Un bouleversement terrible se produit autour de nous. Les esprits sont agités. Des forces perturbatrices sont à l'œuvre. Les fondements s'effritent. Les vieilles institutions, auxquelles l'esprit humain s'accroche comme le lierre au chêne, chancellent de toutes parts. Nombre d'entre elles se sont déjà effondrées. Des milliers d'âmes qui y avaient trouvé refuge sont délogées, effrayées et ne savent plus où se tourner. Certains disent : « *Les briques sont jetées, mais nous reconstruirons avec des pierres de taille* » (Ésaïe 9.9). Beaucoup sont à bout de ressources et la plupart sont profondément inquiets.

Ce n'est pas tout. Il existe une catégorie importante de personnes qui se préoccupent moins de l'état et du destin des institutions religieuses et des systèmes ecclésiastiques, que de l'état et du destin de leur propre âme, des gens qui ne sont pas tant agités par des questions d'« Église universelle », d'« Église haute », d'« Église basse », d'« Église d'État » ou d'« Église libre » que par cette question essentielle : « *Que dois-je faire pour être sauvé ?* »

Que pouvons-nous répondre à ces derniers ? Quel est le véritable besoin de leur âme ? Simplement ceci : une foi vivante dans le Dieu vivant. Voilà ce dont ont besoin tous ceux qui sont troublés par ce qu'ils voient à l'extérieur ou ressentent à l'intérieur. Notre ressource inépuisable se trouve dans le Dieu vivant et en son Fils Jésus-Christ, tels que révélés par le Saint-Esprit dans les Saintes Écritures.

Voici le véritable refuge de la foi. Et c'est là que nous invitons avec la plus grande ferveur, la plus grande insistance et la plus grande solennité le lecteur soucieux. En un mot, nous l'exhortons à fonder toute son âme sur la Parole de Dieu, sur les Saintes Écritures. C'est là que nous trouvons l'autorité pour tout ce que nous avons besoin de savoir, de croire et de faire.

S'agit-il d'une angoisse concernant mon salut éternel ? Écoutez ces paroles : « *C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur, l'Éternel : Voici, je pose en Sion une pierre angulaire, une pierre éprouvée, une pierre précieuse, un fondement solide. Celui qui croit ne se hâtera pas* » (Ésaïe 28.16).

Ces paroles précieuses, chargées d'un pouvoir apaisant, sont citées par l'apôtre inspiré dans les Écritures du Nouveau Testament : « *C'est pourquoi il est aussi dit dans l'Écriture : Voici, je pose en Sion une pierre angulaire, choisie, précieuse ; celui qui croit en elle ne sera point confus* » (1 Pierre 2.6).

Quel réconfort inébranlable, quel repos profond et serein pour l'âme angoissée ! Dieu a posé le fondement, et ce fondement n'est autre que son Fils éternel et égal ; le Fils qui a de toute éternité demeuré en son sein. Ce fondement est, à tous égards, capable de supporter tout le poids des desseins et des volontés de l'éternelle Trinité, de satisfaire pleinement aux exigences de la nature, du caractère et du trône de Dieu.

Étant donné tout cela, il doit nécessairement être pleinement suffisant pour combler tous les besoins de l'âme angoissée, quels qu'ils soient. Si le Christ suffit à Dieu, il doit nécessairement suffire à l'homme, à tout homme, ainsi qu'au lecteur de ces lignes.

Il est le fondement même de Dieu, posé par sa propre main. Le fondement et le centre de ce glorieux système de grâce royale et victorieuse, exprimé dans le mot « Sion » (voir Hébreux 12.22-24). Il est la pierre angulaire précieuse, éprouvée et principale de Dieu. Ce Bienheureux est descendu dans les eaux obscures de la mort, a porté le lourd jugement et la colère de Dieu contre le péché, a dépouillé la mort de son aiguillon et le tombeau de sa victoire ; a détruit celui qui détenait le pouvoir de la mort, a arraché des griffes de l'ennemi cette arme terrible dont le péché l'avait armé et en a fait l'instrument même de sa défaite et de sa confusion éternelles. Après avoir accompli tout cela, il fut enlevé dans la gloire et s'assit à la droite de la Majesté divine dans les cieux.

Tel est le fondement que Dieu, dans sa grâce, offre à tous ceux qui ressentent le besoin d'un socle divinement solide sur lequel bâtir, face aux illusions et aux réalités implacables de ce monde et à la perspective de l'éternité.

**Cher lecteur, vous êtes maintenant invité à bâtir sur ce fondement.** Soyez assuré qu'il vous est destiné avec autant de clarté, que si vous entendiez une voix venue du ciel s'adresser directement à vous. La parole du Dieu vivant est adressée « à toute créature sous le ciel », quiconque le veut est invité à venir.

Le Livre inspiré a été placé entre vos mains et ouvert devant vos yeux. Et qu'en pensez-vous ? Est-ce pour se moquer de vous ou vous narguer en vous présentant ce qui n'était pas destiné à vous ? Ah non, telle n'est pas la voie de Dieu. Envoie-t-il son soleil et sa pluie pour se moquer de vous, ou pour vous réjouir et vous reconforter ? Oseriez-vous remettre en question l'invitation qui vous est faite à étudier le livre de la Création ? Jamais. Et pourtant, une telle question pourrait sembler fondée, car depuis que ce Livre merveilleux a été ouvert, le péché s'y est introduit et a laissé ses sombres taches sur ses pages.

Mais malgré le péché avec toutes ses formes et toutes ses conséquences ; malgré le pouvoir et la malice de Satan, Dieu a parlé. Il a fait entendre sa voix dans ce monde obscur et pécheur. Et qu'a-t-il dit ? « *Voici, je pose en Sion un fondement !* » (Ésaïe 28.16).

C'est une chose entièrement nouvelle. C'est comme si notre Dieu béni, aimant et infiniment miséricordieux nous avait dit : « *Ici, je commence une œuvre nouvelle. J'ai posé un fondement sur le terrain de la rédemption, que rien ne peut jamais atteindre. Ni le péché, ni Satan, ni quoi que ce soit d'autre. Je pose le fondement et je promets par ma parole que si quiconque croit ; si quiconque s'en remet, avec une confiance enfantine et inébranlable, à mon fondement ; si quiconque se repose en mon Christ ; il ne sera jamais, non, jamais confondu, jamais couvert de honte, jamais déçu, ne périra jamais, pour l'éternité !* »

Cher lecteur, hésites-tu encore ? Nous l'affirmons solennellement : nous ne voyons pas la moindre raison de douter. Si une question était soulevée, une condition posée, un obstacle dressé, il serait logique que tu hésites. S'il y avait ne serait-ce qu'une seule formalité à régler, si cela relevait du sentiment, de l'expérience, ou de quoi que ce soit d'autre que tu puisses faire, ressentir ou être ; alors, en vérité, ton hésitation serait justifiée. Mais il n'en est rien. Il y a le Christ de Dieu et la Parole de Dieu, et... quoi donc ? « *Quiconque croit en lui ne sera point confus* » (Romains 10.11).

**En résumé, il s'agit simplement d'une foi vivante en le Dieu vivant.** C'est prendre Dieu au mot. C'est croire ce qu'il dit parce qu'il le dit. C'est confier son âme à la parole de celui qui ne peut mentir. C'est faire comme Abraham lorsqu'il crut en Dieu et fut déclaré juste. C'est faire comme Josaphat lorsqu'il s'appuya fermement sur ces paroles immortelles : « *Tu l'as donnée à la descendance d'Abraham, ton ami, pour toujours !* »

C'est faire comme les patriarches, les prophètes, les apôtres et les saints de tous les temps lorsqu'ils ont déposé leur âme, pour le temps et l'éternité, sur cette Parole « *établie à jamais dans les cieux* » (Psaume 119.89) ; et ainsi vivre en paix et mourir dans l'espérance d'une glorieuse résurrection. C'est se reposer sereinement et avec confiance sur le roc inébranlable des Saintes Écritures ; et ainsi témoigner de la vertu divine et soutenante de ce qui n'a jamais failli à quiconque s'y est confié, et ne faillira jamais.

Oh, quel bonheur indicible de posséder un tel fondement dans un monde comme celui-ci, où la mort, la déchéance et le changement marquent tout ! Où les liens les plus précieux de l'amitié sont brisés en un clin d'œil par la main brutale de la mort. Où tout ce qui paraît, aux yeux de la nature, le plus stable, risque d'être emporté en un instant par le flot impétueux d'une révolution populaire. Où il n'y a absolument rien sur quoi le cœur puisse s'appuyer et dire : « *J'ai enfin trouvé le repos éternel !* » Quelle grâce, dans un tel contexte, d'avoir « une foi vivante dans le Dieu vivant ».

« *Quiconque croit en lui ne sera point confus* » (Romains 10.11). **Tel est le témoignage authentique du Dieu vivant, un témoignage confirmé par l'expérience de tous ceux qui, par sa grâce, ont été rendus capables d'exercer une foi vivante.**

Mais il nous faut alors nous souvenir de la profondeur de ces trois mots : « espérer en moi ! » Cette attente doit être réelle. Il ne suffit pas de dire que nous attendons Dieu alors qu'en réalité notre regard se porte sur un appui humain ou sur une confiance illusoire. Nous devons nous abandonner totalement à Dieu. Nous devons renoncer à nous-mêmes et nous confronter aux limites de nos circonstances pour pleinement comprendre ce qu'est la vie de foi, et quelles sont les ressources de Dieu. Dieu et la créature ne peuvent jamais être sur le même pied d'égalité. Il ne peut y avoir que Dieu. « *Mon âme, espère en Dieu seul, car c'est de lui que vient mon espérance. Lui seul est mon rocher et mon salut* » (Psaume 62.5-6).

Il en fut ainsi pour Josaphat, dans la scène relatée en 2 Chroniques 20. Il s'en remit entièrement à Dieu. C'était Dieu ou rien. « *Nous n'avons aucune force !* » Mais alors ? « *Nos yeux sont tournés vers toi !* » Cela suffisait.

Il était préférable pour Josaphat de ne pas posséder la moindre force, pas la moindre connaissance. Il était dans les meilleures dispositions pour discerner l'intervention divine. Posséder la moindre parcelle de force ou de sagesse humaine aurait été pour lui une perte incommensurable, car cela n'aurait fait que l'empêcher de s'appuyer exclusivement sur la puissance et la sagesse du Dieu Tout-Puissant. Si le regard de la foi se pose sur le Dieu vivant, s'il remplit tout le champ de vision de l'âme, que nous importent notre propre force ou notre propre savoir ? Qui songerait à se reposer sur ce qui est humain quand il peut avoir ce qui est divin ? Qui s'appuierait sur un bras de chair quand il peut s'appuyer sur le bras du Dieu vivant ?

Es-tu, en ce moment même, soumis à une quelconque pression, une épreuve, un besoin ou une difficulté ? Si tel est le cas, nous t'en prions : tourne ton regard simplement et uniquement vers le Dieu vivant. Détourne complètement tes yeux de la créature. « *Cesse de t'attacher à l'homme, dont le souffle est dans ses narines* » (Ésaïe 2.22). Que ta foi s'appuie maintenant sur la force de Dieu lui-même. Remets ton sort entre ses mains toutes-puissantes. Décharge-toi sur lui de ton fardeau, quel qu'il soit.

N'aie aucune réserve. Il est aussi disposé qu'il le peut, et aussi capable qu'il est disposé à tout porter. Fais-lui entièrement confiance. Il aime qu'on lui fasse confiance, il aime être sollicité. C'est sa joie, béni soit son nom, de répondre promptement et pleinement à l'appel de la foi. Il vaut la peine de porter un fardeau pour connaître la bénédiction de le lui confier.

Ainsi le roi de Juda l'a trouvé au jour de son épreuve, et ainsi le lecteur le trouvera-t-il maintenant. Dieu ne déçoit jamais un cœur confiant : « *Ceux qui espèrent en moi ne seront pas confus !* » Paroles précieuses !

Observons comment elles sont illustrées dans le récit qui nous est présenté.

À peine Josaphat s'était-il entièrement remis à l'Éternel que la réponse divine lui parvint, claire et puissante : « *Écoutez, vous tous, habitants de Juda et de Jérusalem, et toi, roi Josaphat ! Ainsi parle l'Éternel : Ne craignez point et ne vous laissez point abattre par cette grande multitude, car ce combat n'est pas le vôtre, mais celui de Dieu... Vous n'aurez point à combattre. Tenez-vous prêts, restez immobiles, et voyez le salut que l'Éternel vous accordera, ô Juda et Jérusalem ! N'ayez point peur et ne vous laissez point abattre ; demain, sortez à leur rencontre, car l'Éternel sera avec vous !* » (2 Chroniques 20.15-17).

Quelle réponse ! « *Ce n'est pas votre combat, c'est celui de Dieu !* » Imaginez un peu : Dieu en guerre contre des hommes ! Assurément, l'issue d'un tel combat ne faisait aucun doute. Josaphat avait remis toute l'affaire entre les mains de Dieu, et Dieu l'avait prise en charge et se l'était pleinement appropriée.

Il en est toujours ainsi. La foi remet la difficulté, l'épreuve et le fardeau entre les mains de Dieu, et le laisse agir. Cela suffit. Dieu ne refuse jamais de répondre à l'appel de la foi, bien au contraire, il se réjouit d'y répondre. Josaphat en avait fait un duel entre Dieu et l'ennemi. Il avait dit : *« Ils sont venus pour nous chasser de la possession que tu nous as donnée en héritage ! »*

Rien n'était plus simple. Dieu avait donné le pays à Israël, et il pouvait les y maintenir malgré dix mille ennemis. La foi s'imposait donc. La même main qui les avait placés sur cette terre pouvait les y garder. C'était simplement une question de puissance divine.

*« Ô notre Dieu, ne les jugeras-tu pas ? Car nous sommes impuissants face à cette multitude immense qui marche contre nous ; nous ne savons que faire ; mais nos yeux sont tournés vers toi ! »*

C'est un moment extraordinaire dans l'histoire de toute âme que d'en arriver à dire : *« Je suis impuissant ! »* C'est le prélude certain à la délivrance divine. Dès l'instant où un homme prend conscience de son impuissance totale, la parole divine est : *« Ne craignez rien, restez en place, et regardez la délivrance que l'Éternel va vous accorder en ce jour »* (Exode 14.13).

On ne requiert pas de force pour rester immobile. Voir le salut de Dieu ne demande aucun effort. Cela est vrai pour le pécheur qui vient à Christ au début, et cela l'est tout autant pour le chrétien tout au long de son cheminement spirituel. La grande difficulté est d'atteindre les limites de nos propres forces. Une fois ce point atteint, tout est réglé.

Il peut y avoir d'immenses efforts et une lutte acharnée avant d'en arriver à dire *« sans force ! »* Mais dès que nous prenons cet appui, le mot d'ordre est : *« Restez tranquilles et voyez le salut de Dieu ! »* L'effort humain, sous toutes ses formes, ne peut qu'ériger un obstacle entre nos âmes et le salut divin. Si Dieu a pris les choses en main pour nous, nous pouvons nous taire. Et ne l'a-t-il pas fait ?

Oui, béni soit son saint nom, il s'est chargé de tout ce qui nous concerne, pour le temps et l'éternité. Par conséquent, nous n'avons qu'à le laisser agir pour nous, en toutes choses. C'est notre heureux privilège de le laisser nous précéder, tandis que nous le suivons *« avec émerveillement, amour et louange »*.

C'est donc sur cette scène intéressante et instructive que nous nous sommes attardés. *« Josaphat s'inclina, le visage contre terre ; et tout Juda et les habitants de Jérusalem se prosternèrent devant l'Éternel et l'adorèrent.*

*Les Lévites, descendants des Kehathites et des Korhites, se levèrent et louèrent l'Éternel, le Dieu d'Israël, à haute voix ! » (2 Chroniques 20. 18-19)*

Voilà la véritable attitude et la juste occupation du croyant. Josaphat détourna les yeux de « *cette grande armée venue contre lui* », et les fixa sur le Dieu vivant. L'Éternel était intervenu et s'était interposé entre son peuple et l'ennemi, comme il l'avait fait au jour de l'Exode, à la mer Rouge, afin qu'au lieu de se focaliser sur les difficultés, ils se tournent vers lui.

**Cher lecteur, voici le secret de la victoire en tout temps et en toutes circonstances.** C'est ce qui remplit le cœur de louanges et de reconnaissance, et qui incline la tête dans une adoration émerveillée. Il y a une beauté parfaite dans l'attitude de Josaphat et de l'assemblée en cette occasion. Ils étaient manifestement convaincus qu'ils n'avaient rien d'autre à faire que de louer Dieu. Et ils avaient raison. Ne leur avait-il pas dit : « *Vous n'aurez pas besoin de combattre* » ? Que leur restait-il donc à faire ? Rien d'autre que de louer Dieu. L'Éternel marchait devant eux pour combattre, et ils n'avaient qu'à le suivre dans une adoration fervente.

*« Ils se levèrent de bon matin et partirent pour le désert de Tekoa. Tandis qu'ils s'en allaient, Josaphat s'arrêta et dit : Écoutez-moi, Juda et vous, habitants de Jérusalem ! Croyez en l'Éternel, votre Dieu, et vous serez affermis ; croyez en ses prophètes, et vous réussirez » (2 Chroniques 20.20).*

Il est absolument essentiel que la Parole de Dieu occupe une place prépondérante dans le cœur du chrétien. Dieu a parlé. Il nous a donné sa Parole, et c'est à nous de nous y appuyer sans faiblir. Nous n'avons besoin de rien de plus. La Parole divine est amplement suffisante pour apporter confiance, paix et stabilité à l'âme.

Nous n'avons pas besoin de preuves humaines pour attester la vérité de la Parole de Dieu. Cette Parole porte en elle ses propres preuves, puissantes. Supposer que nous avons besoin d'un témoignage humain, pour prouver la véracité de la Parole de Dieu, cela revient à sous-entendre que la parole de l'homme est plus valable, plus digne de confiance, plus autoritaire que la Parole de Dieu. Si nous avons besoin d'une voix humaine pour interpréter, ratifier ou rendre accessible la révélation divine, alors nous sommes, de fait, privés de cette révélation tout entière.

Nous attirons l'attention du lecteur sur ce point précis. Il concerne l'intégrité des Saintes Écritures. La question fondamentale est la suivante : la Parole de Dieu est-elle suffisante ?

Voulons-nous vraiment que l'autorité humaine nous garantisse que Dieu a parlé ? Loin de là ! Ce serait placer la parole de l'homme au-dessus de celle de Dieu, et ainsi nous priver du seul fondement solide sur lequel nos âmes puissent s'appuyer.

C'est précisément ce que le diable a toujours cherché à faire, et c'est ce qu'il cherche encore aujourd'hui. Il veut nous déraciner du roc inébranlable de la révélation divine, et nous donner à sa place, le sable de l'autorité humaine. C'est pourquoi nous insistons si vivement auprès de nos lecteurs sur l'impérieuse nécessité de demeurer fidèles à la Parole de Dieu, dans une foi simple et inébranlable.

Elle est véritablement le secret de la stabilité et de la paix. Si la Parole de Dieu ne nous suffit pas sans intervention humaine, nous nous retrouvons sans aucun fondement sûr pour la confiance de notre âme. Nous sommes à la dérive sur les eaux troubles du scepticisme, plongés dans le doute et l'incertitude. Nous sommes profondément malheureux.

Mais grâces soient rendues à Dieu, il n'en est rien ! « *Croyez en l'Éternel, votre Dieu, et vous serez affermis ; croyez en ses prophètes, et vous réussirez* ». Voilà le fondement de la foi à travers les âges. La Parole éternelle de Dieu, établie à jamais dans les cieux, qu'il a glorifiée selon son nom tout entier, se dresse dans sa dignité et sa suffisance divines devant le regard de la foi.

Nous devons rejeter catégoriquement l'idée que quoi que ce soit ; qu'il s'agisse d'autorité humaine, de preuves humaines ou de sentiments humains ; soit nécessaire pour que le témoignage de Dieu pèse pleinement dans la balance de l'âme. Accordez-nous seulement ceci : ce que Dieu a dit. Et nous affirmons avec conviction que rien de plus n'est nécessaire comme fondement d'une foi authentique.

En un mot, si nous voulons être affermis et prospérer, il nous suffit de croire au Seigneur notre Dieu. C'est ce qui permit à Josaphat de s'incliner en signe de sainte adoration. C'est ce qui lui permit de louer Dieu pour la victoire avant même qu'un seul coup ne soit porté. C'est ce qui le conduisit dans la vallée de la bénédiction et l'entoura d'un butin si abondant qu'il ne pouvait l'emporter.

Et voici maintenant ce récit bouleversant : « *Après avoir consulté le peuple, il désigna des chantres pour le Seigneur, chargés de chanter les louanges de sa sainteté, en marchant devant l'armée, et de dire : Louez le Seigneur, car sa miséricorde dure à toujours !* » (2 Chroniques 20.21).

Quelle étrange avant-garde pour une armée ! Une troupe de chantres ! Telle est la merveilleuse manière dont la foi dirige le combat : « *Quand ils commencèrent à chanter et à louer Dieu, l'Éternel dressa des embuscades contre les Ammonites, les Moabites et les habitants de la montagne de Séir, qui étaient venus contre Juda, et ils furent vaincus* » (2 Chroniques 20.22).

Imaginez un peu : l'Éternel qui tend des embuscades ! L'Éternel qui s'occupe de la stratégie militaire ! Quelle merveille ! Dieu fera tout ce dont son peuple a besoin, pourvu que celui-ci ait confiance en lui et se remette entièrement entre ses mains. Lorsque Juda arriva près de la tour de guet dans le désert, ils aperçurent la multitude et virent qu'il s'agissait de cadavres gisant à terre ; nul n'avait échappé. Tel fut le sort de cette immense armée, de cette redoutable horde, de cet ennemi terrible. Tous disparurent devant la présence du Dieu d'Israël.

Et même s'ils avaient été un million de fois plus nombreux et plus redoutables, l'issue aurait été la même ; car les circonstances ne pèsent rien face au Dieu vivant, ni face à une foi vivante. Lorsque Dieu remplit l'âme de sa présence, les difficultés s'estompent et des chants de louange jaillissent des lèvres joyeuses.

Lorsque Josaphat et son peuple vinrent prendre le butin, car c'était tout ce qu'ils avaient à faire, ils trouvèrent parmi eux une abondance de richesses, avec des pierres précieuses, qu'ils s'approprièrent en quantité supérieure à ce qu'ils pouvaient emporter. Il leur fallut trois jours pour ramasser le butin, tant il était abondant. Le quatrième jour, ils se rassemblèrent dans la vallée de Beraca, car là ils bénirent l'Éternel.

Cher lecteur, telle est toujours la conséquence d'une foi vivante en le Dieu vivant. Plus de deux mille cinq cents ans se sont écoulés depuis l'événement que nous avons évoqué. Pourtant, le récit reste d'une actualité brûlante. Rien n'a changé dans ce Dieu vivant, ni dans la foi vivante qui s'appuie sur sa force et compte sur sa fidélité.

**Il est aussi vrai aujourd'hui qu'au temps de Josaphat que ceux qui croient au Seigneur notre Dieu seront affermis et prospéreront.** Ils seront fortifiés, couronnés de victoire, comblés de biens et remplis de chants de louange. Puisseons-nous donc, par la grâce du Saint-Esprit, toujours exercer une foi vivante en le Dieu vivant !

## 2. LE DISCIPLE DANS UN TEMPS MAUVAIS.

Les trois premiers chapitres du Livre de Daniel nous fournissent une leçon des plus importantes et pleine d'à-propos pour le temps où nous vivons, et dans lequel le disciple de Christ est en grand danger de céder aux influences qui l'entourent, en abaissant le niveau du témoignage, et reniant, en quelque sorte, son caractère de disciple, pour se mettre en harmonie avec les circonstances du moment.

### Des sujets de découragements.

Dès le commencement du chapitre 1, nous trouvons un tableau décourageant de l'état des choses, au point de vue du témoignage extérieur rendu à Dieu sur la terre : « *La troisième année de Jéhoïakim, roi de Juda, Nébucadnetsar, roi de Babylone, vint contre Jérusalem et l'assiégea. Et le Seigneur livra en sa main Jéhoïakim, roi de Juda, et une partie des vaisseaux de la maison de Dieu, lesquels Nébucadnetsar fit emporter au pays de Shinhar, en la maison de son dieu ; et il mit ces vaisseaux en la trésorerie de son dieu* » (Daniel 1.1-2).

L'état qui nous est dépeint dans ces versets, d'un point de vue humain, est bien de nature à produire le découragement dans le cœur, à attrister l'esprit et à paralyser l'énergie. À la vue de Jérusalem en ruines, du temple profané, des vases du Seigneur placés dans la maison d'un faux dieu, de Juda emmené en captivité ; assurément, le cœur ne peut que se sentir tenté de dire qu'il est parfaitement inutile de chercher à demeurer plus longtemps dans le caractère de disciple, et à persévérer dans une marche dévouée et fidèle. **Le courage manque, le cœur se fond et les mains deviennent faibles lorsque la situation du peuple de Dieu est aussi déplorable.** Seule une vaine présomption pourrait, dans de telles circonstances, pousser un enfant de la maison de Juda à prendre la place d'un véritable Nazaréen.

### L'attitude de l'homme de foi.

C'est ainsi que peut raisonner la nature ; mais tel n'est pas le langage de la foi. Dieu soit béni ! il existe toujours une sphère assez vaste pour que le vrai dévouement puisse s'y déployer et il y a toujours un chemin que le vrai disciple peut parcourir, dût-il le faire dans la solitude.

Quel que soit l'état des circonstances extérieures, la foi ne s'en occupe pas ; son privilège est de dépendre de Dieu, de se nourrir de Christ et de respirer l'atmosphère du ciel, aussi pleinement que si tout était dans une harmonie et un ordre parfait. C'est là, pour le cœur fidèle, une grâce merveilleuse. Tous ceux qui désirent marcher fidèlement, trouveront toujours un chemin à suivre ; tandis que ceux qui voient dans les circonstances extérieures un prétexte pour manquer d'énergie, n'agiront jamais avec fidélité et décision, alors même qu'ils seraient placés dans une situation des plus favorables.

Si jamais il y eut un temps où la faiblesse du témoignage aurait pu être excusée, ce fut, sans contredit, celui de la captivité de Babylone. Tout l'édifice du judaïsme avait été renversé ; la puissance royale avait passé des mains du successeur de David, dans celles de Nébucadnetsar ; la gloire s'était retirée d'Israël ; en un mot, tout semblait s'être flétri et avoir disparu pour toujours. Il ne restait aux enfants de Juda dans leur exil, qu'à suspendre leurs harpes aux saules et à s'asseoir auprès des fleuves de Babylone, pour y pleurer la gloire qui les avait quittés, leur lumière obscurcie et leur grandeur déchuë.

Tel pourrait être le langage de l'aveugle incrédulité ; mais Dieu soit béni ! c'est, quand tout semble parvenu à l'état le plus misérable, que la foi s'élève pour remporter un triomphe glorieux. **La foi, nous le savons, est la seule base réelle sur laquelle le disciple puisse s'appuyer pour agir.** Elle ne cherche aucun soutien auprès des hommes ou dans les circonstances extérieures : « toutes ses sources » sont en Dieu. Et c'est pour cela que la foi ne brille jamais d'un éclat aussi vif que lorsque tout est ténèbres autour d'elle. C'est quand l'horizon est chargé des plus sombres nuages, que la foi se réchauffe au soleil de la grâce et de la fidélité divines.

C'est ainsi que Daniel et ses compagnons furent rendus capables de surmonter les difficultés particulières de leur époque. Ils estimèrent que rien, à Babylone, ne devait les empêcher de vivre une consécration aussi élevée que tout ce qu'on avait pu voir à Jérusalem, à quelque époque que ce soit. Et leur appréciation était juste. Ils jugeaient, comme juge toujours, une foi pure et bien fondée.

C'est d'après ce même jugement que les Baracs, les Gédéons, les Jephthés et les Samsons d'autrefois ont agi comme ils l'ont fait. C'est ce même jugement qu'exprimait Jonathan lorsqu'il disait : « *Rien ne saurait empêcher l'Éternel de délivrer, que ce soit avec beaucoup ou avec peu de gens* » (1 Samuel 14.6). David le partageait aussi lorsque, dans la vallée du Chêne, il appelait la faible armée d'Israël « *l'armée du Dieu vivant* » (1 Samuel 17.26). C'était le jugement d'Élie lorsque, sur le mont Carmel, il bâtit un autel avec « *douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants de Jacob* » (1 Rois 18.31).

C'était le jugement de Daniel lui-même lorsque, plus tard dans son histoire, il ouvrit sa fenêtre et pria, tourné vers Jérusalem (Daniel 6). C'était le jugement de Paul lorsque, face à l'apostasie effrayante qui pointait déjà, il exhorta son fils Timothée : « *Retiens le modèle des saines paroles que tu as entendues de moi* » (2 Timothée 1.13). C'était le jugement de Pierre lorsque, envisageant la dissolution de toutes choses, il encouragea les croyants « *à être trouvés par lui sans tache et sans reproche, en paix* » (2 Pierre 3.14).

C'était le jugement de Jean lorsque, au milieu du débordement des prétentions ecclésiastiques, il exhorta son bien-aimé Gaïus « *à n'imiter point le mal, mais le bien* » (3 Jean 1.11). C'était enfin le jugement de Jude, en présence de l'impiété la plus abominable, lorsqu'il encouragea un reste fidèle et bien-aimé par ces paroles : « *Vous appuyant vous-mêmes sur votre très sainte foi, et priant par le Saint-Esprit, conservez-vous dans l'amour de Dieu, en attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle* » (Jude 1.20-21).

En un mot, c'était le jugement du Saint-Esprit. Et c'est pourquoi c'était aussi celui de la foi.

Tout cela donne un intérêt et une valeur particulière à la décision prise par Daniel, telle qu'elle est exprimée au premier chapitre de ce livre : « *Daniel résolut de ne pas se souiller par les mets du roi et par le vin dont le roi buvait, et il pria le chef des eunuques de ne pas l'obliger à se souiller* » (v. 8).

Il aurait pu se dire très naturellement : « *À quoi bon qu'un pauvre et faible captif cherche à garder une place de séparation ? Tout est mis de côté. Il est impossible de conserver un véritable esprit de consécration au milieu d'une ruine aussi complète et d'une déchéance semblable. Autant me conformer aux habitudes du pays où j'habite !* »

Mais non, Daniel se tenait sur un terrain plus élevé. Il savait que son privilège était de vivre dans une intimité aussi grande avec Dieu, au milieu du palais de Nébuchadnetsar, que dans l'enceinte de Jérusalem. Il savait que, quelle que soit la condition extérieure du peuple de Dieu, il existe un sentier de dévouement et de fidélité ouvert à chaque croyant individuellement, un sentier qu'il peut parcourir malgré tout.

Et ne pouvons-nous pas ajouter que la consécration vécue à Babylone possède des charmes tout aussi attirants et efficaces que celle vécue en Canaan ? Sans aucun doute. Il est infiniment précieux et magnifique de trouver l'un des captifs à Babylone, aspirant à une séparation aussi rigoureuse, et la vivant réellement.

**Il y a là, à la fois, une grande leçon pour tous les âges, un exemple particulièrement propre à encourager et à remuer les croyants sous toutes les dispensations, et une démonstration bénie qu'au milieu des plus épaisses ténèbres, un cœur dévoué peut jouir des rayons d'un soleil qu'aucun nuage ne vient obscurcir.**

Mais comment cela est-il possible, sinon parce que « *Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement* » (Hébreux 13.8) ? Les dispensations changent et disparaissent. Les institutions ecclésiastiques s'écroulent et sont réduites en poussière. Les systèmes humains sont ébranlés puis renversés. Mais le nom de l'Éternel demeure à toujours, et son souvenir traverse toutes les générations. C'est sur ce terrain saint et élevé que la foi s'établit. Elle s'élève au-dessus de toutes les vicissitudes pour goûter un doux entretien avec l'éternelle et immuable source de tout bien véritable.

C'est ainsi qu'au temps des Juges, la foi accomplit de plus glorieux triomphes que tous ceux qui furent connus aux jours de Josué. C'est ainsi que l'autel d'Élie sur le mont Carmel fut environné d'une gloire tout aussi brillante que celle qui couronnait l'autel de Salomon.

Cela est vraiment encourageant. Le pauvre cœur est si disposé à faiblir et à se laisser abattre, en regardant aux chutes et à l'infidélité de l'homme, au lieu de s'arrêter à la fidélité de Dieu qui ne fait jamais défaut ! « *Toutefois le fondement de Dieu demeure ferme, ayant ce sceau : le Seigneur connaît ceux qui sont siens ; et : que quiconque invoque le nom de Christ se retire de l'iniquité* » (2 Timothée 2.19). Est-ce que quelque chose peut porter atteinte à cette vérité immuable ? Rien, sans doute. Et rien, par conséquent, ne peut porter atteinte à la foi qui s'en saisit, ni à l'édifice de dévouement pratique qui s'élève sur le fondement de cette foi.

## **Résultats de la fidélité.**

Considérons maintenant les glorieux effets du dévouement et de la séparation de Daniel. Dans les trois premiers chapitres, nous remarquons trois résultats distincts découlant de la position prise par Daniel et ses compagnons concernant « la nourriture du roi » :

- Le secret concernant « le songe du roi » leur fut révélé.
- Ils résistèrent aux séductions de « la statue que le roi avait dressée ».
- Ils traversèrent sans le moindre dommage la fournaise de feu ardent allumée sur ordre du roi.

« *Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent* » (Psaume 25.14).

Ce passage se vérifie admirablement dans le cas que nous avons sous les yeux. « Les magiciens, les astrologues, les enchanteurs et les Chaldéens », qui tous respiraient l'atmosphère de la présence royale, étaient dans une complète ignorance quant au songe du roi. « *Les Chaldéens répondirent au roi et dirent : Il n'y a aucun homme sur la terre qui puisse exécuter ce que le roi demande* » (Daniel 2.10).

Il en était ainsi, assurément. Mais il y avait un Dieu dans le ciel qui connaissait tout cela, et qui, de plus, pouvait le révéler à ceux qui avaient assez de foi, de dévouement et de renoncement pour se séparer des souillures de Babylone, bien qu'ils fussent captifs dans cette ville. Ce qui pour l'homme n'est qu'une énigme, un labyrinthe ou un mystère, est parfaitement connu de Dieu. Et il peut, et veut même, le révéler à tous ceux qui marchent avec lui dans la sainteté de sa présence. Les consacrés de Dieu peuvent voir plus loin dans les circonstances humaines que les plus profonds philosophes de ce monde.

**Et par quel moyen ? Comment peuvent-ils percer les mystères de ce monde ? Parce qu'ils sont placés au-dessus des brumes et des ténèbres qui l'enveloppent. Ils ne participent pas à ses souillures. Ils occupent une place de séparation, de dépendance et de communion.**

« *Ensuite Daniel alla dans sa maison, et il instruisit de cette affaire Hanania, Mischaël et Azaria, ses compagnons, les engageant à implorer la miséricorde du Dieu des cieux, afin qu'on ne fît pas périr Daniel et ses compagnons avec le reste des sages de Babylone* » (Daniel 2.17-18). C'est à cette source, nous le voyons maintenant, qu'ils puisaient force et intelligence. Ils n'avaient qu'à tourner les regards vers le ciel pour obtenir une vue claire de toutes les destinées de ce monde.

Que de vérité et de simplicité dans tout cela ! « *Dieu est lumière, et il n'y a point en lui de ténèbres* » (1 Jean 1.5). Par conséquent, si nous désirons la lumière, nous ne pouvons la trouver qu'en sa présence. Et nous ne pouvons connaître réellement la puissance de sa présence que lorsque nous vivons notre séparation de toutes les souillures de la terre.

Remarquez un autre résultat de la sainte séparation de Daniel : « *Alors le roi Nébuchadnetsar tomba sur sa face et se prosterna devant Daniel, et ordonna qu'on lui offrît des oblations et des parfums* » (Daniel 2.46) Voici le plus orgueilleux et le plus puissant monarque de la terre aux pieds d'un captif. Fruit magnifique de la fidélité !

Démonstration précieuse de cette vérité : Dieu honorera toujours la foi qui peut, dans quelque mesure, s'élever à la hauteur de ses pensées. En cette occasion mémorable, Daniel expérimenta pleinement pour lui-même, cette ancienne promesse de Dieu : « *Et tous les peuples de la terre verront que le nom de l'Éternel est invoqué sur toi, et ils te craindront... L'Éternel te mettra à la tête et non à la queue ; et tu seras seulement au-dessus et non point au-dessous* » (Deutéronome 28.10-13).

Assurément, dans la scène décrite ici, Daniel se trouvait être « la tête » et Nébucadnetsar « la queue », du moins si nous considérons les choses du point de vue divin. Voyez l'attitude de ce consacré en présence de l'impie Belshatsar (Daniel 5.17-29). N'avons-nous pas ici un témoignage tout aussi magnifique de la prééminence à laquelle était destinée la descendance d'Abraham, que lorsque les capitaines de Josué mettaient le pied sur le cou des rois de Canaan (Josué 10.24) ? Ou que lorsque tous les habitants de la terre cherchaient à voir le visage de Salomon pour entendre la sagesse que Dieu avait mise dans son cœur (1 Rois 10.24) ?

Sans aucun doute. Et à certains égards, le témoignage est plus magnifique encore. Il est naturel d'attendre une scène semblable dans l'histoire de Josué ou dans celle de Salomon. Mais trouver un orgueilleux roi de Babylone aux pieds de l'un de ses captifs, voilà qui dépasse de beaucoup tout ce que l'homme peut concevoir.

Cependant, cela nous est présenté ici comme une preuve frappante de la puissance qu'a la foi pour triompher des difficultés de toute nature et pour produire les résultats les plus merveilleux. Le pouvoir de la foi demeure le même ; qu'elle agisse dans les plaines de la Palestine ou sur le mont Carmel, au bord des fleuves de Babylone ou parmi les ruines de l'Église professante.

Aucune chaîne ne saurait la retenir. Aucune persécution ne peut la refroidir. Aucun changement ne peut l'atteindre. Toujours elle s'élève vers l'objet qui lui est propre, et cet objet, c'est Dieu lui-même et son éternelle révélation.

Les dispensations changent. Les années s'écoulent. Les roues du temps continuent de tourner, écrasant sous leur poids énorme les plus chères espérances du pauvre cœur humain. Mais la foi demeure la foi, cette réalité immortelle, divine et éternelle, qui s'abreuve à la fontaine de la pure vérité et dont « toutes les sources » sont en Christ, qui est « le chemin, la vérité et la vie ».

C'est par cette foi précieuse que Daniel agit lorsqu'il « *résolut dans son cœur de ne pas se souiller par la portion de la nourriture du roi* ». Il est vrai qu'il ne lui était plus possible de se rendre à la sainte maison où ses pères avaient adoré.

Le pied d'un ennemi étranger avait foulé la cité sainte. Le feu avait cessé de brûler sur l'autel du Dieu d'Israël. Le chandelier d'or et ses sept lampes n'éclairaient plus le lieu saint. Mais la foi se trouvait dans le cœur de Daniel. **Et cette foi le transportait au-delà de l'influence que pouvaient exercer les circonstances qui l'entouraient.** Elle le rendait capable de s'approprier toutes les promesses de Dieu, qui sont « Oui et Amen en Jésus-Christ », et d'agir selon leur puissance.

La foi ne s'émeut pas pour des temples en ruines, pour des cités renversées, pour des luminaires éteints ou pour des gloires disparues. Et pourquoi ne s'en émeut-elle pas ? Parce que Dieu ne s'en émeut pas lui-même. Dieu peut toujours être trouvé, et la foi possède toujours la certitude de le trouver en effet.

Mais la foi qui rendit ces saints hommes d'autrefois capables de refuser la nourriture du roi, leur fit aussi mépriser la statue du roi. Ils s'étaient séparés de toute souillure afin de jouir d'une communion plus intime avec le vrai Dieu ; et ils ne pouvaient par conséquent se prosterner devant une statue d'or, quelle que soit sa hauteur. Ils savaient que Dieu n'est pas une statue. Ils savaient qu'il est une réalité. Ils ne pouvaient offrir leur adoration qu'à lui seul, car il est seul, le véritable objet de l'adoration.

Peu leur importait que le monde entier soit contre eux, ils n'avaient à vivre que pour Dieu. On pouvait les accuser de se croire plus sages que leurs voisins. Peut-être, lorsqu'ils marchèrent à contre-courant de l'opinion publique, leur conduite fut-elle qualifiée de présomption. Peut-être même leur demanda-t-on s'ils étaient les seuls à connaître la vérité. « Les satrapes, les lieutenants, les gouverneurs, les conseillers, les trésoriers, les juges, les magistrats et tous les chefs de provinces », étaient-ils tous dans les ténèbres et dans l'ignorance ? Se pouvait-il que tant d'hommes de haut rang, d'intelligence et de savoir fussent dans l'erreur, et que quelques étrangers captifs fussent seuls dans le droit chemin ?

**Nos consacrés n'avaient nullement à se préoccuper de telles questions. Leur chemin était clairement tracé devant eux. Devaient-ils, pour éviter d'avoir l'air de condamner la multitude, se prosterner devant une statue et l'adorer ? Certainement pas.**

Et pourtant, combien de fois il arrive que ceux qui désirent garder toujours devant Dieu une conscience sans reproche sont accusés de s'élever au-dessus des autres et de les condamner ! Sans doute, Luther fut condamné par beaucoup pour s'être opposé aux docteurs, aux cardinaux et au pape. Aurait-il dû, pour éviter une telle condamnation, vivre et mourir dans l'erreur ? Qui pourrait le penser !

« *Mais !* » dira-t-on peut-être, « *Luther se trouvait face à une erreur flagrante !* » C'est ce que pensait Luther, mais des milliers d'hommes instruits et éminents pensaient tout autrement. De même, c'était à une idolâtrie manifeste que Schadrac, Méschac et Abed-Nego avaient affaire, mais le monde entier était d'un avis opposé.

Que faire alors ? « *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* » (Actes 5.29). Que les autres agissent comme ils l'entendent : « *Moi et ma maison, nous servirons l'Éternel* » (Josué 24.15). S'il fallait rester dans l'erreur et persister à faire ce que l'on sent être mal, simplement pour éviter d'avoir l'air de juger autrui, où en serions-nous ?

Oh, mon bien-aimé lecteur ! Cherchez à tenir avec persévérance une marche ferme en avant et dirigée vers le ciel, celle d'un véritable disciple. Vous n'avez pas à vous demander si, en agissant ainsi, vous condamnez le monde. « *Cessez de mal faire !* » c'est la première chose que le vrai disciple doit accomplir. Puis, lorsqu'il aura obéi à ce précepte, il pourra s'attendre à la réalisation de celui qui suit : « *Apprenez à bien faire !* » « *Si ton œil est net, tout ton corps sera éclairé* » (Matthieu 6.22).

Lorsque Dieu parle, je n'ai pas à me tourner vers mes voisins pour savoir quel effet produira sur eux mon obéissance à sa voix, ni pour considérer ce qu'ils penseront de moi. Lorsque la voix de Jésus ressuscité et glorifié frappa l'oreille de Saul de Tarse, il ne s'enquit pas de ce que pourraient penser les principaux sacrificateurs et les pharisiens s'il obéissait. Assurément non : « *Aussitôt, dit-il, je ne pris pas conseil de la chair ni du sang* » (Galates 1.16). « *Ainsi, ô roi Agrippa, je n'ai pas été désobéissant à la vision céleste* » (Actes 26.19).

Tel est l'esprit et le véritable principe d'après lesquels doit marcher un disciple. « *Donnez gloire à Dieu avant qu'il fasse venir les ténèbres, et avant que vos pieds bronchent sur les montagnes où l'on ne voit plus clair* » (Jérémie 13.16). Rien ne peut être plus dangereux que d'hésiter encore, lorsque la lumière divine resplendit sur le chemin. Si vous n'agissez pas selon la lumière quand vous la possédez, vous serez sûrement enveloppé d'épaisses ténèbres. Et comme quelqu'un l'a dit : « *N'allez jamais au-delà de votre foi, et ne restez jamais en arrière de votre conscience !* »

Mais, nous l'avons dit, si nos consacrés refusèrent de se prosterner devant la statue du roi, ils eurent à endurer la colère du roi et la fournaise qu'il avait fait allumer. Par la grâce de Dieu, ils étaient préparés à tout cela. Leur consécration était une chose réelle. Ils étaient prêts à souffrir la perte de toutes choses, même celle de la vie, pour défendre le vrai culte du Dieu d'Israël.

Ils servaient et adoraient leur Dieu, non seulement sous le paisible ombrage de la vigne et du figuier dans le pays de Canaan, mais aussi en présence de la « fournaise de feu ardent ». Ils confessaient l'Éternel, non seulement au milieu d'une assemblée de vrais adorateurs, mais aussi en face d'un monde ennemi. Il leur était véritablement échu d'être disciples dans un temps mauvais. Ils aimaient le Seigneur, et c'est pour l'amour de lui qu'ils refusèrent les biens du roi, qu'ils résistèrent à la colère du roi, et qu'ils endurèrent la fournaise du roi.

*« Roi Nebucadnetsar, on n'a pas besoin de te répondre là-dessus. Notre Dieu, celui que nous servons, est capable de nous délivrer de la fournaise en feu, et il nous arrachera de ta main, ô roi ! Et même s'il ne le fait pas, sache bien, ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux et que nous ne nous prosternerons pas devant la statue d'or que tu as fait dresser » (Daniel 3.16-18).*

Voilà comment parlaient des hommes qui savaient très bien à qui ils appartenaient, et dans quelle situation ils se trouvaient. Des hommes qui avaient pesé le prix à payer, avec calme et détermination. Des hommes pour qui le Seigneur représentait tout, et le monde, rien. Tout ce que le monde pouvait leur offrir, y compris leur propre vie, était en jeu. Mais qu'est-ce que ça changeait pour eux ? Ils ont tout enduré *« comme s'ils voyaient Celui qui est invisible » (Hébreux 11.27)*. La gloire éternelle était là, devant eux, et ils étaient prêts à y accéder même en traversant les flammes.

**Dieu peut emmener ses serviteurs au ciel dans un chariot de feu ou à travers une fournaise, selon ce qu'il jugera bon pour nous. Peu importe la manière dont on y arrive : l'essentiel, c'est d'y être.**

Mais est-ce que le Seigneur n'aurait pas pu empêcher que ses fidèles serviteurs soient jetés dans la fournaise ? Bien sûr que si, ça lui aurait été très facile. Pourtant, il ne l'a pas fait. Sa volonté, c'était que la foi de ses serviteurs soit mise à l'épreuve dans la fournaise, qu'elle passe par le creuset avec *« pour résultat la louange, la gloire et l'honneur, lorsque Jésus-Christ apparaîtra » (1 Pierre 1.7)*. Est-ce que le raffineur met le lingot d'or au feu parce qu'il n'a aucune valeur à ses yeux ? Pas du tout, c'est exactement le contraire. Et comme quelqu'un l'a si bien dit : *« Son but n'est pas seulement de purifier le métal de tout alliage, mais aussi de lui donner plus d'éclat ! »*

C'est clair : si le Seigneur avait empêché, par un acte de puissance, que ses serviteurs soient jetés dans la fournaise, il en aurait résulté moins de gloire pour lui, et donc moins de bénédiction pour eux.

Il valait infiniment mieux qu'ils profitent de sa présence et de sa compassion au cœur même de la fournaise, plutôt que sa puissance les préserve simplement d'y être jetés.

Quelle gloire en est ressortie pour lui, et quel immense privilège pour eux ! Le Seigneur était descendu pour marcher aux côtés de ses fidèles dans cette fournaise où leur fidélité les avait conduits. Ils avaient marché avec Dieu dans le palais du roi, et Dieu marchait avec eux dans la fournaise du roi. Ce fut le moment le plus béni de toute la vie de Shadrac, Méshac et Abed-Négo.

Le roi était bien loin de se douter de la position extraordinaire dans laquelle il plaçait ceux qui étaient l'objet de sa colère et de sa fureur ! Tous les regards se sont détournés de la statue pour contempler avec stupéfaction les trois captifs. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? « *Trois hommes liés !* » ; et maintenant « *quatre hommes libres !* » Est-ce que c'était vraiment possible ? Est-ce que c'était vraiment une fournaise ? Hélas, oui ! « Les hommes les plus forts et les plus vaillants de l'armée du roi en avaient éprouvé la réalité », tout comme la statue de Nebucadnetsar l'aurait éprouvée si elle y avait été jetée. Il n'y avait aucune place pour l'incrédulité ni pour le doute. C'était une vraie fournaise, de vraies flammes, et les « trois hommes » avaient été ligotés avec leurs vêtements, leurs chaussures, leurs coiffes et leurs habits. Tout était bien réel.

Mais il y avait une réalité plus grande encore : **Dieu était là. Et sa présence changeait absolument tout.** Elle « changeait la parole du roi », transformait la fournaise en un lieu de communion profonde et sainte, et faisait de ces hommes que Nebucadnetsar avait enchaînés des hommes libérés par Dieu.

Dieu était là ! Là, dans sa souveraineté, pour montrer à quel point l'opposition humaine est vaine. Là, dans toute sa tendresse et sa profonde compassion envers ses serviteurs fidèles et éprouvés. Là, dans sa grâce incomparable, pour libérer les captifs et amener le cœur de ses fidèles dans cette communion intime avec lui dont ils avaient si ardemment besoin.

### **Le temps de la patience de Dieu.**

Cher lecteur, est-ce que ça ne vaut pas la peine de traverser une fournaise si c'est pour profiter davantage de la présence de Christ et de la compassion de son cœur aimant ? N'est-il pas préférable d'être enchaîné tout en ayant Christ, que de posséder sans lui les plus beaux bijoux ? Une fournaise avec lui, n'est-ce pas un endroit plus désirable qu'un palais où il n'habite pas ? Notre vieille nature répondra « *non !* », mais la foi dira certainement « *Oui !* »

Il est bon de se rappeler que le temps dans lequel nous vivons n'est pas celui de la puissance de Christ, mais celui de sa compassion. En traversant les eaux profondes de l'épreuve, il peut arriver que notre cœur soit tenté de s'écrier :

« *Pourquoi le Seigneur n'agit-il pas avec puissance pour me délivrer ?* » La réponse, c'est que ce n'est pas le temps de sa puissance. Il pourrait empêcher cette maladie, faire disparaître telle difficulté, éviter cette catastrophe, ou préserver de la mort un être cher. Mais au lieu de déployer sa puissance, il laisse les choses suivre leur cours et verse sa douce compassion dans le cœur accablé ; de telle sorte que nous finissons par reconnaître que nous n'aurions voulu, pour rien au monde, que cette épreuve nous soit épargnée, tant la consolation reçue est abondante.

C'est comme ça, cher lecteur, que notre Jésus agit en ce moment. Bientôt, il déploiera sa puissance. Il paraîtra monté sur le cheval blanc, il tirera son épée, il révélera la force de sa sainteté, il défendra son peuple et lui rendra justice pour toujours. Mais pour l'instant, son épée est au fourreau et son bras reste couvert. En ce moment, c'est le temps pour lui de faire connaître l'amour profond de son cœur, et non la puissance de son bras ni le tranchant de son épée.

Est-ce que vous êtes satisfait qu'il en soit ainsi ? La compassion de Christ suffit-elle à votre cœur, même au milieu des angoisses les plus profondes et des épreuves les plus dures ? Notre cœur agité, notre impatience et notre volonté non soumise voudraient toujours nous faire échapper à l'épreuve et aux difficultés. Mais ce n'est pas possible, car nous y perdrons énormément. Il faut passer par chacune des classes de l'école ; mais le Maître nous accompagne, et la lumière de son visage, la tendre compassion de son cœur nous soutiennent quand nous traversons les exercices les plus difficiles.

### **Le temps de la gloire.**

Et voyez aussi quelle gloire rejaillit sur le nom du Seigneur quand, par sa puissante grâce, son peuple est rendu capable de traverser victorieusement une épreuve ! Lisez aussi Daniel 3.26-28, et dites-moi où l'on pourrait trouver des fruits plus abondants et plus beaux d'une marche fidèle.

Le roi et les grands de son royaume, qui un instant plus tôt étaient absorbés par les cérémonies d'un faux culte, et assommés par une musique assourdissante, sont maintenant entièrement captivés par ce fait extraordinaire : le feu, qui avait tué les hommes les plus forts et les plus vaillants, n'avait eu pour seul effet sur les adorateurs du vrai Dieu que de brûler leurs liens, leur permettant ainsi de marcher en liberté en compagnie du Fils de Dieu.

*« Alors Nebucadnetsar s'approcha de la porte de la fournaise ardente, prit la parole et dit : Shadrac, Méshac et Abed-Négo, serviteurs du Dieu Souverain, sortez et venez.*

*Alors Shadrac, Méshac et Abed-Négo sortirent du milieu du feu. Les satrapes, les gouverneurs, les lieutenants et les conseillers du roi s'assemblèrent pour observer ces hommes : le feu n'avait eu aucun pouvoir sur leur corps, pas un cheveu de leur tête n'était brûlé, leurs vêtements n'avaient subi aucun changement, et l'odeur du feu ne les avait même pas touchés » (Daniel 3.26-27).*

Voilà un témoignage magnifique, un témoignage qui n'aurait jamais existé si le Seigneur avait empêché, par un acte de puissance, que ses serviteurs soient jetés dans la fournaise. Nebucadnetsar venait d'apprendre, par une preuve saisissante, que les serviteurs du Dieu Souverain n'avaient pas plus à craindre sa fournaise qu'à adorer sa statue. En résumé : l'ennemi était confondu, Dieu était glorifié, et ses chers serviteurs étaient sortis sans le moindre dommage de la fournaise ardente. Voilà les fruits précieux d'une fidélité sans compromis !

Voyez maintenant l'honneur qui rejaillit sur ces fidèles : *« Alors Nebucadnetsar prit la parole et dit : Béni soit le Dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Négo ! » (Daniel 3.28).* Leurs noms sont intimement liés à celui du Dieu d'Israël. Quel honneur ! Ils s'étaient identifiés au vrai Dieu alors que leur vie était en jeu ; c'est pourquoi le vrai Dieu s'identifiait à eux pour les conduire sur un terrain riche et béni. **Il a affermi leurs pieds sur le roc et les a élevés au-dessus de leurs ennemis.**

Comme cette parole est vraie : *« J'honorerai ceux qui m'honorent ! »* Mais il est tout aussi vrai que *« ceux qui me méprisent seront méprisés » (1 Samuel 2.30).*

Cher lecteur, avez-vous trouvé dans l'œuvre parfaite du Seigneur Jésus-Christ une paix solide et véritable pour votre conscience coupable ? Avez-vous cru Dieu simplement sur sa parole ? Avez-vous reconnu que Dieu est vrai ? Si c'est le cas, vous êtes un enfant de Dieu. Tous vos péchés sont pardonnés, et vous êtes accepté en Christ comme juste. Le ciel, avec toute sa gloire, est devant vous, et vous êtes aussi certain d'y être un jour que Christ lui-même, puisque vous êtes uni à lui.

Ainsi, tout est réglé pour vous pour le présent et pour l'éternité, selon le désir le plus profond de votre cœur. Ce qu'il fallait pour votre situation, vous l'avez trouvé : votre culpabilité a été ôtée, votre paix est établie, et votre avenir est assuré. Vous n'avez rien à faire par vous-même : tout est divinement accompli.

### 3. LA TOUTE-SUFFISANCE DU CHRIST.

#### **L'œuvre du Christ comme seul refuge pour la conscience.**

Lorsque l'âme a pris conscience de sa condition devant Dieu, de la profondeur de sa ruine, de sa culpabilité et de sa misère, de sa faillite totale et sans espoir ; aucun repos ne peut lui être trouvé tant que le Saint-Esprit ne lui a pas révélé le Christ dans sa plénitude et sa toute-puissance. Seul le remède parfait de Dieu peut nous sauver de notre ruine totale.

C'est une vérité très simple, mais d'une importance capitale. Et nous pouvons affirmer avec la plus grande certitude que plus le lecteur l'apprendra profondément par lui-même, mieux ce sera. Le véritable secret de la paix, c'est de parvenir au fond de son « moi » coupable, ruiné, impuissant et sans valeur, et d'y trouver un Christ pleinement suffisant, don de Dieu pour combler notre besoin le plus profond. **C'est là le véritable repos inaltérable.**

Il peut y avoir de la tristesse, de la pression, des conflits, des combats spirituels, le poids des tentations, des hauts et des bas, toutes sortes d'épreuves et de difficultés. Mais nous sommes convaincus que lorsqu'une âme est véritablement amenée par l'Esprit de Dieu à voir la fin d'elle-même, et à trouver le repos en Christ, elle découvre une paix que rien ne peut interrompre.

**L'instabilité de tant de croyants vient du fait qu'ils n'ont pas pleinement accueilli le Christ comme le don que Dieu leur a fait.** Ce triste résultat peut avoir diverses causes : un esprit légaliste, une conscience malade, un cœur centré sur soi, un mauvais enseignement, un désir secret pour ce monde, ou encore une certaine réserve face aux exigences de Dieu, du Christ et de l'éternité. Mais quelle qu'en soit la cause, nous croyons que dans presque tous les cas, l'absence de paix intérieure, si fréquente parmi le peuple de Dieu, résulte de l'incapacité à voir et à croire ce que Dieu a fait du Christ pour eux, pour eux et pour toujours.

Dans cet article, nous nous proposons de montrer au lecteur soucieux, à partir des précieuses pages de la Parole de Dieu, que tout ce dont il peut avoir besoin est rassemblé pour lui en Christ ; que ce soit pour satisfaire les exigences de sa conscience, les aspirations de son cœur ou les impératifs de son chemin.

Nous nous efforcerons, par la grâce de Dieu, de montrer que l'œuvre du Christ est le seul véritable refuge pour la conscience ; sa Personne, le seul véritable objet du cœur ; et sa Parole, le seul véritable guide sur le chemin.

Face à ce sujet fondamental, deux points retiennent notre attention : d'abord, ce que le Christ a fait pour nous ; ensuite, ce qu'il fait pour nous. Le premier point concerne l'expiation ; le second, son intercession. Il est mort pour nous sur la croix. Il vit pour nous sur le trône.

Par son précieux sacrifice expiatoire, il a pleinement répondu à notre condition de pécheurs. Il a porté nos péchés et les a effacés à jamais. Il a pris sur lui la responsabilité de tous nos péchés, les péchés de tous ceux qui croient en son nom.

*« L'Éternel a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous » (Ésaïe 53.6). Et encore : « Car Christ aussi a souffert une fois pour toutes pour les péchés, lui juste pour des injustes, afin de nous amener à Dieu » (1 Pierre 3.18).*

C'est une vérité fondamentale et essentielle pour l'âme angoissée, une vérité qui constitue le fondement même de la foi chrétienne. Aucune âme véritablement éveillée, aucune conscience spirituellement éclairée, ne peut jouir d'une paix divinement établie tant que cette vérité précieuse n'est pas saisie avec une foi simple.

**Je dois savoir, par autorité divine, que tous mes péchés sont à jamais effacés du regard de Dieu.** Qu'il les a lui-même expiés de manière à satisfaire pleinement les exigences de son trône et à accomplir tous les attributs de sa nature. Qu'il s'est glorifié en effaçant mes péchés d'une manière infiniment plus sublime et merveilleuse, que s'il m'avait condamné à l'enfer éternel à cause d'eux.

Oui, c'est lui-même qui l'a fait. Voilà le cœur même de toute cette affaire. Dieu a fait reposer nos péchés sur Jésus, et il nous le dit dans sa Parole sainte, afin que nous le sachions par son autorité divine, une autorité qui ne peut mentir. Dieu l'a planifié. Dieu l'a fait. Dieu le dit. Tout vient de Dieu, du début à la fin, et nous n'avons qu'à nous y abandonner comme un petit enfant.

Comment puis-je savoir que Jésus a porté mes péchés dans son propre corps sur la croix ? Par cette même autorité qui me révèle que j'avais des péchés à porter. Dieu, dans son amour merveilleux et incomparable, m'assure à moi, pauvre pécheur coupable et digne de l'enfer, qu'il a lui-même pris en charge tous mes péchés. Il les a réglés de telle sorte qu'il en tire une riche moisson de gloire pour son nom éternel, dans tout l'univers, en présence de toute intelligence créée.

La foi vivante en cela ne peut qu'apaiser la conscience. Si Dieu s'est apaisé au sujet de mes péchés, je peux l'être aussi. Je sais que je suis un pécheur, peut-être même le pire des pécheurs. Je sais que mes péchés sont plus nombreux que les cheveux de ma tête, qu'ils sont noirs comme la nuit, noirs comme l'enfer lui-même. Je sais que chacun de ces péchés mérite les flammes éternelles de l'enfer. Je sais, car la Parole de Dieu me le dit, qu'une seule parcelle de péché ne peut jamais pénétrer en sa sainte présence. Par conséquent, en ce qui me concerne, il n'y avait d'autre issue possible que la séparation éternelle d'avec Dieu. Tout cela, je le sais grâce à l'autorité claire et incontestable de cette Parole établie pour toujours dans les cieux.

Mais ô le profond mystère de la croix ! Le glorieux mystère de l'amour rédempteur ! Je vois Dieu lui-même prendre sur lui tous mes péchés, cette liste noire et terrible, tous mes péchés, tels qu'il les connaissait et les mesurait. Je le vois les déposer tous sur la tête de mon bienheureux Substitut et s'en remettre à lui. Je vois tous les flots et les vagues de la juste colère de Dieu, sa colère contre mes péchés, sa colère qui aurait dû me consumer corps et âme en enfer pour une éternité désolante. Je les vois tous s'abattre sur celui qui s'est tenu à ma place, qui m'a représenté devant Dieu, qui a porté tout ce qui m'était dû, et envers qui un Dieu saint a agi comme il se devait.

Je vois la justice inflexible, la sainteté, la vérité et la droiture s'occuper de mes péchés et les effacer définitivement et pour toujours. Aucun n'est épargné ! Il n'y a ni connivence, ni atténuation, ni dissimulation, ni indifférence. Cela était impossible, dès lors que Dieu lui-même prenait les choses en main. Sa gloire était en jeu : sa sainteté immaculée, sa majesté éternelle, les exigences sublimes de son gouvernement.

Tout cela devait être accompli de manière à le glorifier aux yeux des anges, des hommes et des démons. Il aurait pu m'envoyer en enfer à juste titre, légitimement, à cause de mes péchés. Je ne méritais rien d'autre. Tout mon être moral, jusqu'au plus profond de lui-même, le reconnaît et doit le reconnaître. Je n'ai pas un mot à dire pour excuser une seule pensée pécheresse, sans parler d'une vie tout entière entachée de péché du début à la fin ; oui, une vie de péché délibéré, rebelle et arrogant.

D'autres peuvent raisonner à leur guise sur l'injustice supposée d'une éternité de châtimement pour une vie de péché, sur l'absence totale de proportion entre quelques années de méfaits et des siècles de tourments dans l'étang de feu. Ils peuvent raisonner. Mais je crois fermement et je confesse sans réserve, que, pour un seul péché contre un Être tel que le Dieu que je vois à la croix, j'ai amplement mérité le châtimement éternel dans les profondeurs obscures et lugubres de l'enfer.

Je n'écris pas en tant que théologien, si je l'étais, il me serait aisé de fournir une multitude de preuves bibliques irréfutables attestant la vérité solennelle du châtement éternel. Non, j'écris en tant que personne divinement instruite du véritable châtement du péché. Et ce châtement, je le déclare calmement, délibérément et solennellement : il n'est autre que l'exclusion éternelle de la présence de Dieu et de l'Agneau, le tourment éternel dans l'étang de feu et de soufre.

Mais, gloire éternelle au Dieu de toute grâce ! au lieu de nous envoyer en enfer à cause de nos péchés, il a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour ces mêmes péchés. Et dans le déploiement du merveilleux plan de rédemption, nous voyons un Dieu saint s'occuper de la question de nos péchés et les juger en la personne de son Fils bien-aimé, éternel et égal à lui, afin que le flot de son amour puisse se déverser dans nos cœurs.

*« Voici en quoi consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés » (1 Jean 4.10).*

Voilà qui devrait apaiser la conscience, pourvu qu'on l'accueille dans la simplicité de la foi. Comment croire que Dieu a pardonné nos péchés et ne pas trouver la paix ? Si Dieu nous promet : *« Je ne me souviendrai plus de tes péchés ni de tes iniquités » (Hébreux 10.17)*, que pourrions-nous désirer de plus pour apaiser notre conscience ?

Si Dieu m'assure que tous mes péchés sont effacés comme un épais nuage, qu'ils sont jetés derrière son dos, à jamais hors de sa vue, ne devrais-je pas trouver la paix ? S'il me montre celui qui a porté mes péchés sur la croix, désormais couronné à la droite de la Majesté divine dans les cieux, mon âme ne devrait-elle pas trouver un repos parfait quant à la question de mes péchés ? Assurément.

Comment, je vous le demande, le Christ a-t-il accédé à la place qu'il occupe désormais sur le trône de Dieu ?

Était-ce en tant que Dieu suprême, béni pour l'éternité ? Non, car il l'a toujours été. Était-ce en tant que Fils éternel du Père ? Non, il l'a toujours été dans le sein du Père, objet de la joie éternelle et ineffable du Père. Était-ce en tant qu'homme sans tache, saint, parfait, dont la nature était absolument pure, parfaitement exempte de péché ? Non, car à ce titre et sur ce fondement, il aurait pu, à tout moment entre la crèche et la croix, prétendre à une place à la droite de Dieu.

Comment, alors ? Louange éternelle au Dieu de toute grâce ! C'était en tant que celui qui, par sa mort, avait accompli l'œuvre glorieuse de la rédemption, celui qui avait porté tout le poids de nos péchés, celui qui avait parfaitement satisfait à toutes les exigences justes de ce trône sur lequel il siège désormais. C'est là un point fondamental que le lecteur soucieux doit bien comprendre. Il ne peut manquer de libérer le cœur et d'apaiser la conscience. Comment contempler par la foi l'Homme cloué à la croix, désormais couronné sur le trône, sans trouver la paix avec Dieu ?

Le Seigneur Jésus-Christ, ayant porté nos péchés et le châtiment qui leur était dû, ne pourrait pas être là où il est, si un seul de ces péchés restait impuni. Voir celui qui a porté nos péchés, couronné de gloire, c'est voir nos péchés à jamais effacés de la présence divine.

Où sont nos péchés ? Ils sont tous effacés. Comment le savons-nous ? Celui qui les a tous portés a traversé les cieux jusqu'au sommet de la gloire. La justice éternelle a couronné son front béni d'un diadème de gloire, lui qui a accompli notre rédemption, lui qui a porté nos péchés. Prouvant ainsi, sans l'ombre d'un doute, que nos péchés sont à jamais effacés du regard de Dieu.

Le Christ couronné et une conscience pure sont, dans le bienheureux plan de la grâce, indissociables. Fait merveilleux ! Puissions-nous chanter de toutes nos forces rachetées les louanges de l'amour rédempteur.

Voyons maintenant comment cette vérité si consolante est exposée dans les Saintes Écritures.

Dans Romains 3, nous lisons : *« Mais maintenant la justice de Dieu, sans loi, est manifestée, étant attestée par la loi et les prophètes, la justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ, pour tous ceux qui croient. Il n'y a point de distinction, car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu ; et ils sont gratuitement justifiés par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. C'est lui que Dieu a offert comme sacrifice d'expiation par la foi en son sang, afin de manifester sa justice, à cause du pardon des péchés commis auparavant, au temps de sa patience, pour manifester sa justice dans le temps présent, de manière à être juste et à justifier celui qui a la foi en Jésus »*.

De même, dans Romains 4, en parlant de la foi d'Abraham qui lui fut imputée à justice, l'apôtre ajoute : *« Or, ce n'est pas pour lui seul qu'il est écrit que cela lui fut imputé, mais aussi pour nous, à qui cela sera imputé, si nous croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses et est ressuscité pour notre justification »*.

Dieu nous est ici présenté comme celui qui a ressuscité d'entre les morts celui qui a porté nos péchés. Pourquoi l'a-t-il fait ? Parce que celui qui a été livré pour nos offenses l'a parfaitement glorifié en ce qui concerne ces offenses et les a effacées à jamais. Dieu n'a pas seulement envoyé son Fils unique dans le monde, il l'a brisé pour nos iniquités et l'a ressuscité, afin que nous sachions et croyions que toutes nos iniquités sont expiées de manière à le glorifier infiniment et éternellement. Hommage éternel et universel à son nom !

Mais nous avons d'autres témoignages sur cette grande vérité fondamentale. Dans Hébreux 1, nous lisons des paroles aussi saisissantes que celles-ci : « *Dieu, qui autrefois, à plusieurs reprises et de diverses manières, a parlé à nos pères par les prophètes, nous a parlé en ces derniers jours par son Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par qui aussi il a créé les mondes ; qui est le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne, et qui soutient toutes choses par sa parole puissante. Après avoir accompli la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté divine dans les lieux très hauts* ».

Notre Seigneur Christ, béni soit son nom, n'a pas voulu s'asseoir sur le trône de Dieu avant d'avoir, par son sacrifice sur la croix, purifié nos péchés. Ainsi, le Christ ressuscité et assis à la droite de Dieu est la preuve glorieuse et irréfutable que tous nos péchés sont effacés ; car il ne pourrait pas être là où il est maintenant si un seul de ces péchés subsistait.

Dieu a ressuscité celui-là même sur qui il avait fait peser tout le poids de nos péchés. Tout est donc réglé, divinement, éternellement réglé. Il est aussi impossible de trouver un seul péché chez le plus faible des croyants en Jésus que chez Jésus lui-même. C'est une chose extraordinaire à affirmer. Mais c'est la vérité inébranlable de Dieu, établie à maintes reprises dans les Saintes Écritures. Et l'âme qui y croit trouvera une paix que le monde ne peut ni donner ni enlever.

Jusqu'ici, nous nous sommes intéressés à l'aspect de l'œuvre du Christ qui concerne la question du pardon des péchés. Nous espérons sincèrement que le lecteur a bien compris et assimilé ce point essentiel. C'est assurément son heureux privilège d'en être ainsi, pourvu qu'il prenne Dieu au mot : « *Christ a souffert une fois pour toutes pour les péchés, lui le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu* » (1 Pierre 3.18).

Si le Christ a souffert pour nos péchés, ne devrions-nous pas connaître la profonde bénédiction d'être éternellement délivrés du fardeau de ces péchés ?

Est-il possible, selon la volonté et le cœur de Dieu, que celui pour qui le Christ a souffert demeure perpétuellement enchaîné par ses péchés ; criant semaine après semaine, mois après mois, année après année, que le fardeau de ses péchés est insupportable ? Si de telles affirmations sont vraies et justes pour le chrétien, alors qu'a fait le Christ pour nous ? Est-il possible que le Christ ait effacé nos péchés et que pourtant nous soyons encore enchaînés par eux ? Est-il vrai qu'il a porté le lourd fardeau de nos péchés et que pourtant nous soyons encore écrasés sous leur poids insupportable ?

Certains voudraient nous persuader qu'il est impossible de savoir si nos péchés sont pardonnés, que nous devons passer le reste de notre vie dans l'incertitude la plus totale quant à cette question si essentielle. Si tel est le cas, qu'est devenu le précieux Évangile de la grâce de Dieu, la bonne nouvelle du salut ?

Face à un enseignement aussi déplorable, que signifient ces paroles inspirantes du bienheureux apôtre Paul, dans la synagogue d'Antioche ? *« Sachez donc, hommes frères, que c'est par lui que le pardon des péchés vous est annoncé, et que quiconque croit est justifié par lui de toutes les choses dont vous ne pouviez être justifiés par la loi de Moïse »* (Actes 13.38-39).

Si nous nous appuyions sur la loi de Moïse, sur le respect des commandements, sur l'accomplissement de notre devoir, sur nos sentiments justes, sur l'estime que nous portons au Christ et l'amour que nous portons à Dieu, la logique voudrait que nous soyons plongés dans le doute et une profonde incertitude, puisqu'aucun fondement d'assurance ne nous serait possible. Si notre participation à cette affaire comptait, ne serait-ce que le moindre battement de cil, alors il serait assurément d'une présomption extrême de notre part de prétendre à la certitude.

Mais d'un autre côté, lorsque nous entendons la voix du Dieu vivant, qui ne peut mentir, proclamer à nos oreilles la bonne nouvelle que par son Fils bien-aimé, mort sur la croix, enseveli dans le tombeau, ressuscité et assis dans la gloire ; que par lui seul, sans rien de notre part, par son unique offrande de lui-même une fois pour toutes ; la rémission pleine et éternelle des péchés est prêchée comme une réalité présente, accessible dès maintenant à toute âme qui croit simplement au précieux témoignage de Dieu : comment est-il possible de continuer à douter et à vivre dans l'incertitude ?

L'œuvre du Christ est-elle accomplie ? Il l'a dit. Qu'a-t-il fait ? Il a effacé nos péchés. Sont-ils alors effacés, ou sont-ils encore sur nous ? Lecteur, dis-moi : où sont donc tes péchés ? Sont-ils effacés comme un épais nuage ? Ou pèsent-ils encore comme un lourd fardeau de culpabilité, accablant ta conscience ?

S'ils n'ont pas été effacés par la mort expiatoire du Christ, ils ne le seront jamais. S'il ne les a pas portés sur la croix, tu devras les porter dans les flammes tourmentantes de l'enfer pour l'éternité. Oui, sois-en certain : il n'y a pas d'autre moyen de régler cette question si lourde et si capitale. Si le Christ n'a pas réglé la question sur la croix, tu devras la régler en enfer. Il en sera ainsi, si la Parole de Dieu est vraie.

Mais gloire à Dieu ! Son propre témoignage nous assure que le Christ a souffert une fois pour toutes pour nos péchés, lui le juste pour les injustes, afin de nous ramener à Dieu. Non seulement au ciel après notre mort, mais dès maintenant. Comment nous y conduit-il ? Enchaînés par nos péchés ? Accablés par le fardeau insupportable de la culpabilité ? Non, assurément ! **Il nous ramène à Dieu sans tache, sans souillure, sans reproche. Il nous ramène à Dieu dans toute sa plénitude.**

Porte-t-il encore la moindre culpabilité ? Non. Il en portait une lorsqu'il a pris notre place. Mais elle a disparu à jamais, comme du plomb jeté dans les eaux insondables de l'oubli divin. Il a porté nos péchés sur la croix. Dieu a fait retomber sur lui toutes nos iniquités et l'a jugé. La question de nos péchés, selon le jugement de Dieu, a été pleinement examinée et définitivement tranchée ; divinement réglée entre Dieu et le Christ dans l'ombre redoutable du Calvaire. Oui, tout a été accompli, une fois pour toutes.

Comment le savons-nous ? Par l'autorité du seul vrai Dieu. Sa Parole nous assure que nous avons la rédemption par le sang du Christ, le pardon des péchés, selon la richesse de sa grâce. Il nous déclare, avec une miséricorde infinie, qu'il ne se souviendra plus de nos péchés ni de nos iniquités.

N'est-ce pas suffisant ? Allons-nous encore crier que nous sommes enchaînés par nos péchés ? Allons-nous ainsi jeter l'opprobre sur l'œuvre parfaite du Christ ? Allons-nous ainsi ternir l'éclat de la grâce divine et contredire le témoignage du Saint-Esprit dans l'Écriture de vérité ? Loin de là ! Il ne doit pas en être ainsi. Accueillons plutôt avec reconnaissance le bienfait béni qui nous est si librement accordé par l'amour divin, par le précieux sang du Christ.

C'est la joie du cœur de Dieu de nous pardonner nos péchés. Oui, Dieu se plaît à pardonner l'iniquité et la transgression. Il se réjouit et se glorifie de répandre dans le cœur brisé et contrit le précieux baume de son amour et de sa miséricorde. Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré et l'a meurtri sur la croix maudite, afin de pouvoir, dans sa parfaite justice, laisser jaillir de son grand cœur aimant les flots abondants de sa grâce vers le pauvre pécheur coupable, perdu et rongé par la culpabilité.

Mais si le lecteur souhaite encore s'assurer que cette grâce, fruit de l'œuvre expiatoire du Christ, lui est bien applicable, qu'il écoute ces paroles magnifiques prononcées par le Sauveur ressuscité lorsqu'il chargea les premiers messagers de sa grâce :

*« Il leur dit : Ainsi est-il écrit, et il était nécessaire que le Christ souffre et ressuscite des morts le troisième jour, et que la repentance et le pardon des péchés soient prêchés en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem » (Luc 24.46-47).*

Voici la mission grandiose et glorieuse : son fondement, son autorité, son champ d'application. Le Christ a souffert. Voilà le fondement de la rémission des péchés. Sans effusion de sang, point de rémission. Mais par l'effusion de sang, et par elle seule, il y a rémission des péchés, une rémission aussi pleine et entière que le précieux sang du Christ est apte à l'accomplir.

Mais où est l'autorité ? « Il est écrit ! » Béni soit cette autorité incontestable ! Rien ne peut l'ébranler. Je sais, par la solide autorité de la Parole de Dieu, que tous mes péchés sont pardonnés, effacés, disparus à jamais, cachés derrière le dos de Dieu ; de sorte qu'ils ne pourront jamais, en aucune circonstance, se dresser contre moi.

Enfin, concernant le champ d'application, il englobe « toutes les nations ». Cela m'inclut, sans aucun doute. Il n'y a aucune exception, aucune condition, aucune restriction. La bonne nouvelle devait être portée, par l'amour, à toutes les nations, au monde entier, à chaque créature sous le ciel. Comment pourrais-je m'exclure de cette mission universelle ?

Me demanderais-je un seul instant si les rayons du soleil de Dieu me sont destinés ? Certainement pas. Et pourquoi douterais-je de ce fait précieux que la rémission des péchés m'est offerte ? Pas un seul instant. Elle l'est pour moi aussi sûrement que si j'étais le seul pécheur sous la voûte céleste. L'universalité de son envergure exclut tout doute quant à son application personnelle.

Et assurément, si un encouragement supplémentaire était nécessaire, il se trouve dans le fait que les ambassadeurs bénis devaient « commencer par Jérusalem », le lieu le plus coupable de toute la terre. Ils devaient offrir le pardon en premier lieu aux meurtriers mêmes du Fils de Dieu. C'est ce que fait l'apôtre Pierre dans ces paroles d'une grâce merveilleuse et transcendante : « *C'est à vous d'abord que Dieu, après avoir ressuscité son Fils, l'a envoyé pour vous bénir, en détournant chacun de vous de ses iniquités* » (Actes 3.26).

Il est impossible de concevoir quelque chose de plus riche, de plus parfait, de plus magnifique. La grâce qui a pu atteindre les meurtriers du Fils de Dieu peut atteindre n'importe qui. Le sang qui a pu purifier la culpabilité d'un tel crime peut purifier le plus vil pécheur, même aux portes de l'enfer.

**Cher lecteur, pouvez-vous encore hésiter quant au pardon de vos péchés ? Le Christ a souffert pour nos péchés. Dieu proclame la rémission des péchés. Il l'affirme par sa propre parole : « Tous les prophètes rendent témoignage de lui, que quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés ! »**

Que vous faut-il de plus ? Comment pouvez-vous encore douter ou hésiter ? Qu'attendez-vous ? Vous avez l'œuvre accomplie par le Christ et la parole fidèle de Dieu. Ces choses devraient assurément apaiser votre cœur et votre esprit. Permettez-nous donc de vous supplier d'accepter la rémission pleine et éternelle de tous vos péchés. Accueillez dans votre cœur la douce nouvelle de l'amour et de la miséricorde divins, et poursuivez votre chemin dans la joie.

Écoutez la voix du Sauveur ressuscité, qui parle du trône de la majesté céleste et vous assure que tous vos péchés sont pardonnés. Que ces paroles apaisantes, venant de Dieu lui-même, répandent leur puissance libératrice sur votre esprit troublé : « *Je ne me souviendrai plus de tes péchés et de tes iniquités* » (Hébreux 10.17).

Si Dieu me parle ainsi, s'il m'assure qu'il ne se souviendra plus de mes péchés, ne devrais-je pas être pleinement et à jamais satisfait ? Pourquoi continuer à douter et à raisonner quand Dieu a parlé ? Qu'est-ce qui peut donner la certitude, sinon la Parole de Dieu, vivante et éternelle ? Elle est le seul fondement de la certitude, et aucune puissance terrestre ou infernale, humaine ou diabolique, ne peut l'ébranler.

L'œuvre accomplie du Christ et la parole fidèle de Dieu sont le fondement et l'autorité du pardon total des péchés.

Mais, béni soit à jamais le Dieu de toute grâce, ce n'est pas seulement la rémission des péchés qui nous est offerte par la mort expiatoire du Christ. Cela, en soi, serait déjà une grâce et une bénédiction suprêmes. Et comme nous l'avons vu, nous en jouissons selon la grandeur du cœur de Dieu, et selon la valeur et l'efficacité de la mort du Christ telles que Dieu les évalue. Mais outre la rémission pleine et parfaite des péchés, nous avons aussi la...

## Délivrance totale du pouvoir actuel du péché.

C'est là un point fondamental pour tout véritable amoureux de la sainteté. Selon le glorieux plan de la grâce, l'œuvre même qui assure la rémission complète des péchés a aussi brisé à jamais le pouvoir du péché. Ce ne sont pas seulement les péchés commis au cours de la vie qui sont effacés, **c'est le péché originel lui-même qui est condamné.** Le croyant a le privilège de se considérer comme mort au péché. Il peut chanter, le cœur joyeux :

*« Seigneur Jésus, tu es mort pour moi, et je suis mort en toi ; tu es ressuscité, mes chaînes sont brisées, et maintenant tu vis en moi. Le visage rayonnant de grâce du Père brille maintenant sur moi ! »*

Voilà la respiration véritable du chrétien : *« J'ai été crucifié avec Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi... »* (Galates 2.20). Voilà le christianisme. Le vieux « moi » est crucifié, et le Christ vit en moi. Le chrétien est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont révolues. La mort du Christ a mis un terme définitif à l'histoire du vieux « moi ». **Par conséquent, bien que le péché demeure dans le croyant, son pouvoir est brisé et anéanti à jamais.** Non seulement sa culpabilité est effacée, mais son terrible pouvoir est complètement renversé.

C'est là la glorieuse doctrine des chapitres 6 à 8 de l'épître aux Romains. L'étudiant attentif de cette magnifique épître remarquera que, de Romains 3.21 à Romains 5.11, l'œuvre du Christ est appliquée à la question « des péchés ». Puis, du chapitre 5.12 à la fin du chapitre 8, un autre aspect de cette œuvre est abordé : son application à la question « du péché » ; « notre vieil homme », « le corps du péché », « le péché dans la chair ».

Il n'existe pas dans l'Écriture le pardon « du péché ». Dieu a condamné le péché, il ne l'a pas pardonné. C'est une distinction d'une importance capitale. Dieu a manifesté son aversion éternelle pour le péché dans la croix du Christ. Il a exprimé et exécuté son jugement sur le péché. Et maintenant, le croyant peut se voir lié et identifié à celui qui est mort sur la croix et qui est ressuscité. Il est passé de la sphère de domination du péché à cette sphère nouvelle et bénie où règne la grâce par la justice.

*« Rendons grâce à Dieu, dit l'apôtre, car vous étiez autrefois esclaves du péché, mais vous avez obéi de tout cœur à la doctrine qui vous a été transmise. Libérés du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice. Je parle à la manière des hommes, à cause de la faiblesse de votre nature humaine. Comme vous avez livré vos membres à l'impureté et à l'iniquité, livrez-les maintenant à la justice, à la sainteté. Lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres de la justice.*

*Quel fruit portiez-vous alors dans ces choses dont vous avez maintenant honte ? Car la fin de ces choses, c'est la mort. Mais maintenant, libérés du péché et devenus serviteurs de Dieu, pour avoir du fruit, la sainteté, et pour fin la vie éternelle » (Romains 6.17-22).*

Voilà le précieux secret d'une vie sainte. Nous sommes morts au péché ; vivants pour Dieu. Le règne du péché est terminé. Quel rapport le péché a-t-il avec un mort ? Aucun. Or, le croyant est mort avec le Christ ; il a été enseveli avec le Christ ; il est ressuscité avec le Christ, pour marcher dans une vie nouvelle. Il vit sous le précieux règne de la grâce et porte le fruit de la sainteté.

Celui qui invoque l'abondance de la grâce divine pour vivre dans le péché renie le fondement même du christianisme. « *Comment pourrions-nous, nous qui sommes morts au péché, continuer à y vivre ?* » (Romains 6.2). Impossible. Ce serait renier toute la foi chrétienne. Imaginer le chrétien comme quelqu'un qui, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, année après année, pèche et se repent, pèche et se repent, c'est dégrader le christianisme et falsifier toute sa position.

**Affirmer qu'un chrétien doit continuer à pécher parce qu'il porte encore la nature charnelle, c'est ignorer la mort du Christ dans l'un de ses aspects les plus importants, et contredire tout l'enseignement des apôtres dans Romains 6 à 8.**

Dieu merci, le croyant n'a aucune obligation de pécher : « *Mes petits-enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez point* » (1 Jean 2.1). Nous n'avons pas à nous justifier d'une seule pensée pécheresse. C'est un privilège précieux de marcher dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière. Et assurément, lorsque nous marchons dans la lumière, nous ne péchons pas.

Hélas, nous nous éloignons de la lumière et nous péchons. Mais l'idéal normal, véritable et divin d'un chrétien est de marcher dans la lumière et de ne pas pécher. Une pensée pécheresse est étrangère à la véritable essence du christianisme. Le péché est en nous et y restera tant que nous serons dans ce corps. **Mais si nous marchons selon l'Esprit, le péché présent dans notre nature ne se manifestera pas dans notre vie.** Dire que nous n'avons pas besoin de pécher, c'est énoncer un privilège chrétien. Affirmer que nous ne pouvons pas pécher est une tromperie et une illusion.

De tout ce qui précède, nous apprenons que le fruit suprême de l'œuvre du Christ est de nous conférer une position divinement parfaite devant Dieu : « *Il a rendu parfaits pour toujours ceux qui sont sanctifiés* » (Hébreux 10.14).

Il nous a introduits dans la Présence divine, dans toute sa parfaite acceptation, dans la pleine gloire et la vertu de son nom, de sa personne et de son œuvre ; de sorte que, comme le déclare l'apôtre Jean : « *Tel qu'il est, tels nous sommes aussi dans ce monde* » (1 Jean 4.17).

Telle est la place inébranlable de l'agneau le plus faible au sein du troupeau racheté par le sang du Christ. Il ne saurait en être autrement. C'est cela ou la damnation éternelle. Il n'y a pas l'épaisseur d'un cheveu entre cette perfection absolue devant Dieu et un état de culpabilité et de ruine. Nous sommes soit prisonniers de nos péchés, soit unis au Christ ressuscité. Il n'y a pas de juste milieu. Soit, nous sommes couverts de culpabilité, soit pleinement accomplis en Christ.

Or, le croyant est déclaré, par la voix autoritaire du Saint-Esprit dans l'Écriture : « complet en Christ », « parfait quant à sa conscience », « parfait pour toujours », « pur à tous égards », « accepté dans le Bien-aimé », « devenu justice de Dieu en Jésus-Christ ». Et tout cela grâce au sacrifice de la croix. Ce précieux sacrifice expiatoire du Christ constitue le fondement solide et inébranlable de la foi chrétienne : « *Après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés, cet homme s'est assis pour toujours à la droite de Dieu* » (Hébreux 10.12).

Le Christ assis à la droite de Dieu est la preuve glorieuse et la définition parfaite de la place du croyant en présence de Dieu. Notre Seigneur Christ, ayant glorifié Dieu concernant nos péchés et porté son jugement sur notre condition de pécheurs, nous a conduits, par une communion vivante avec lui, vers un lieu non seulement de pardon, d'acceptation et de paix, mais aussi de délivrance complète de l'emprise du péché. Un lieu de victoire assurée sur tout ce qui peut s'opposer à nous ; qu'il s'agisse du péché qui demeure en nous, de la crainte de Satan, de la loi ou de ce monde mauvais.

Telle est, nous le répétons, la position absolument établie du croyant, si l'on en croit les Saintes Écritures. Et nous exhortons instamment le lecteur chrétien à ne se contenter de rien de moins. Qu'il ne se laisse plus aller aux enseignements confus des confessions de foi et des rites liturgiques qui ne font que replonger l'âme dans les ténèbres.

Nous appelons solennellement tout le peuple du Seigneur, au sein des différentes branches de l'Église, à examiner sa position et à déterminer dans quelle mesure il comprend et vit la véritable foi chrétienne, telle qu'elle est exposée dans les nombreux passages des Écritures que nous avons cités, et dont on pourrait aisément multiplier les exemples.

Qu'il compare avec diligence et fidélité les enseignements de la chrétienté à la Parole de Dieu, et qu'il en observe la concordance. **Il constatera alors combien le christianisme, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, contraste avec les enseignements vivants du Nouveau Testament.** Et par conséquent, combien d'âmes sont privées des précieux privilèges qui leur reviennent en tant que chrétiens, et maintenues dans la distance morale qui caractérisait l'économie mosaïque.

Tout cela est fort déplorable. Cela attriste le Saint-Esprit, blesse le cœur du Christ, déshonore la grâce de Dieu et contredit les affirmations les plus claires des Saintes Écritures. Nous sommes profondément convaincus que la situation de milliers d'âmes précieuses en ce moment même est déchirante. Et tout cela est, en grande partie, imputable aux enseignements, aux confessions de foi et aux formules de la chrétienté.

Où trouvera-t-on, parmi les fidèles ordinaires, une personne jouissant d'une conscience parfaitement purifiée, jouissant de la paix avec Dieu et de l'Esprit d'adoption ? N'est-il pas vrai que l'on enseigne publiquement et systématiquement qu'il est d'une prétention extrême de prétendre que tous ses péchés sont pardonnés, qu'on a la vie éternelle, qu'on est justifié de tout, qu'on est agréé dans le Bien-aimé, qu'on est scellé du Saint-Esprit, qu'on ne peut être perdu car on est réellement uni au Christ par l'Esprit qui habite en soi ?

Tous ces privilèges chrétiens ne sont-ils pas, dans les faits, niés et ignorés au sein de la chrétienté ? N'enseigne-t-on pas aux gens qu'il est dangereux d'être trop confiant, qu'il est moralement plus sûr de vivre dans le doute et la crainte, et que le plus grand espoir que nous puissions avoir après la mort est celui d'aller au ciel ?

Où les âmes sont-elles enseignées sur les vérités glorieuses liées à la nouvelle création ? Où sont-elles enracinées et fondées dans la connaissance de leur position auprès d'un Chef ressuscité et glorifié dans les cieux ? Où sont-elles conduites à jouir des biens que Dieu donne gratuitement à son peuple bien-aimé ?

Hélas, nous sommes affligés de penser à la seule véritable réponse que l'on puisse apporter à de telles questions. Le troupeau du Christ est dispersé sur les montagnes obscures et les landes désolées. Les âmes du peuple de Dieu demeurent dans la pénombre qui caractérisait le système juif.

Elles ignorent le sens du voile déchiré, de la proximité avec Dieu, de l'acceptation consciente dans l'Élu. La table même du Seigneur est voilée par les brumes sombres et glaciales de la superstition, et entourée des barrières repoussantes d'un légalisme obscur et oppressant.

La rédemption accomplie, la rémission complète des péchés, la justification parfaite devant Dieu, l'acceptation en un Christ ressuscité, l'Esprit d'adoption, l'espérance lumineuse et bienheureuse de la venue de l'Époux ; toutes ces réalités grandioses et glorieuses, ces privilèges inscrits dans la charte de l'Église de Dieu, sont pratiquement mises de côté par les enseignements et l'appareil religieux de la chrétienté.

Certains diront peut-être que nous avons dressé un tableau trop sombre. Nous ne pouvons que répondre en toute sincérité, si seulement c'était le cas ! Nous craignons que ce tableau ne soit que trop fidèle à la réalité. Oui, la réalité est bien plus effroyable encore. Nous sommes profondément et douloureusement frappés par le fait que la situation, non seulement de l'Église professante, mais aussi de milliers de véritables brebis du troupeau du Christ ; est telle que, si nous la regardions comme Dieu la voit, cela nous briserait le cœur.

Cependant, nous devons poursuivre notre étude et, ce faisant, proposer le meilleur remède possible à la situation déplorable de tant de fidèles du Seigneur. Nous avons longuement médité sur l'œuvre précieuse que notre Seigneur Jésus-Christ a accomplie pour nous, en effaçant tous nos péchés et en condamnant le péché ; nous assurant ainsi une rémission parfaite des premiers et une délivrance totale du second qui régnait en maître.

**Le chrétien est non seulement pardonné, mais aussi délivré du pouvoir du péché dans ses membres.** Le Christ est mort pour lui, et il est mort en Christ. C'est pourquoi il est libre, ressuscité des morts et vivant pour Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. Il est une nouvelle créature. Il est passé de la mort à la vie. La mort et le jugement sont derrière lui, et seule la gloire l'attend. Il possède un titre sans tache et un avenir radieux. Si tout cela est vrai pour chaque enfant de Dieu, et l'Écriture le confirme, que désirons-nous de plus ? Rien quant à notre titre. Rien quant à notre statut. Rien quant à notre espérance. Pour tout cela, nous possédons la perfection divine absolue.

Mais notre condition n'est pas parfaite, notre cheminement non plus. Nous sommes encore dans ce corps, entourés de multiples faiblesses, exposés à de multiples tentations, susceptibles de trébucher, de tomber et de nous égarer.

Nous sommes incapables par nous-mêmes de concevoir une pensée juste, ni de nous maintenir un seul instant dans la position bénie où la grâce nous a placés. Certes, nous avons la vie éternelle et nous sommes unis au Chef vivant dans le ciel par le Saint-Esprit envoyé sur terre, ce qui nous assure une sécurité éternelle. Rien ne peut jamais atteindre notre vie, car elle est « cachée avec le Christ en Dieu ».

Mais bien que rien ne puisse toucher notre vie ni nuire à notre position, l'imperfection de notre état et de notre chemin, fait que notre communion risque d'être interrompue. Et c'est pourquoi nous avons besoin de soutien.

### **L'œuvre actuelle du Christ pour nous.**

Jésus demeure à la droite de Dieu pour nous. Son intervention active en notre faveur ne cesse jamais. Il a traversé les cieux en vertu de son sacrifice expiatoire, et là, il poursuit sans cesse son plaidoyer parfait en notre faveur auprès de notre Dieu. Il est là comme notre justice permanente, pour nous maintenir à jamais dans l'intégrité divine de la position et de la relation que sa mort expiatoire nous a acquises.

Ainsi, nous lisons dans Romains 5.10 : « *Si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie* ».

De même, dans Hébreux 4.14 -16 : « *Puisque nous avons un grand prêtre souverain qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu, demeurons fermes dans la confession de foi. Car nous n'avons pas un grand prêtre qui ne puisse compatir à nos faiblesses ; au contraire, il a été tenté en toutes choses, de la même manière, sans commettre de péché. Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce pour être secourus dans nos besoins* ».

Et dans Hébreux 7.25 : « *Mais lui, parce qu'il demeure éternellement, possède un sacerdoce immuable. C'est pourquoi il peut aussi sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, puisqu'il vit éternellement pour intercéder en leur faveur* ».

Et dans Hébreux 9.24 : « *Car Christ n'est pas entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, simple image du véritable, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu* ».

Puis, dans la première épître de Jean, nous retrouvons ce même sujet important, présenté sous un angle quelque peu différent : « *Mes petits-enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez point. Et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste ; il est la propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier* ».

Combien tout cela est précieux pour le chrétien sincère ; toujours profondément et douloureusement conscient de sa faiblesse, de son besoin, de ses infirmités et de ses échecs !

Comment est-il possible, pouvons-nous légitimement nous demander, de lire les passages que nous venons de citer, sans même parler de ce que nous savons de nous-mêmes, du sentiment de notre condition et de notre vie imparfaite, et de remettre en question le besoin qu'a le chrétien du ministère incessant du Christ en sa faveur ?

N'est-il pas étonnant que quiconque, lecteur de l'épître aux Hébreux et observateur de la vie du croyant le plus avancé, puisse nier que le sacerdoce et l'intercession du Christ s'appliquent aux chrétiens d'aujourd'hui ? Pour qui, demandons-nous, le Christ vit-il et agit-il maintenant à la droite de Dieu ? Est-ce pour le monde ? Certainement pas, car il dit dans Jean 17.9 : « *Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, car ils sont à toi* ».

Et qui sont-ils ? Le reste d'Israël ? Non, ce reste n'est pas encore apparu. Qui sont-ils donc ? Les croyants, les enfants de Dieu, les chrétiens, qui traversent maintenant ce monde pécheur, susceptibles de faillir et de se souiller à chaque instant. Ce sont eux qui bénéficient du ministère sacerdotal du Christ. Il est mort pour les purifier. Il vit pour les garder purs. Par sa mort, il a expié notre culpabilité. **Par sa vie, il nous purifie, par l'action de la Parole et la puissance du Saint-Esprit.**

« *C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang ; non par l'eau seulement, mais par l'eau et par le sang* » (1 Jean 5.6). Nous avons l'expiation et la purification par un Sauveur crucifié. Le double flot jaillissait du côté transpercé du Christ, mort pour nous. Gloire à son nom !

Nous possédons tout grâce au précieux sacrifice du Christ. Notre culpabilité est-elle en cause ? Elle est effacée par le sang de l'expiation. Nos manquements quotidiens sont-ils en cause ? Nous avons un Avocat auprès du Père, un grand Prêtre auprès de Dieu.

« *Si quelqu'un pêche...* » il n'est pas dit : « *si quelqu'un se repent...* ». Certes, le repentir et l'examen de conscience existent et doivent exister. Mais comment se produisent-ils ? D'où viennent-ils ? Voici la réponse : « *Nous avons un avocat auprès du Père* ».

C'est son intercession toute-puissante qui procure au croyant défaillant la grâce du repentir, de l'examen de conscience et de la confession. Il est de la plus haute importance pour le lecteur chrétien de bien comprendre cette grande vérité fondamentale du plaidoyer et du sacerdoce du Christ. Nous pensons parfois, à tort, que lorsque nous manquons à notre devoir, c'est à nous de faire quelque chose pour rétablir la situation entre nos âmes et Dieu. Nous oublions qu'avant même que nous ayons conscience de notre manquement, avant même que notre conscience n'en prenne pleinement la mesure, notre bienheureux Avocat a déjà intercedé auprès du Père. Et c'est à son intercession que nous devons la grâce du repentir, de la confession et du rétablissement.

« *Si quelqu'un a péché, nous avons...* », quoi ? Le sang du Christ auquel recourir à nouveau ? Non. Lisez attentivement ce que déclare le Saint-Esprit : « *Nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste* ». Pourquoi dit-il « le juste » ? Pourquoi pas « le miséricordieux », « le compatissant » ? N'est-il pas tout cela ? Assurément.

Mais aucun de ces attributs n'est mis en avant ici. Car le bienheureux apôtre nous présente cette vérité consolante : malgré toutes nos erreurs, nos péchés et nos échecs, nous avons toujours un représentant « juste » auprès du Dieu juste, le Père saint, afin que nos affaires ne puissent jamais échouer.

« *Il vit éternellement pour intercéder en notre faveur* » (Hébreux 7.25). Et parce qu'il vit éternellement, « *il est capable de sauver parfaitement* » ; jusqu'à la fin, « *ceux qui s'approchent de Dieu par lui* ».

**Quel réconfort profond pour le peuple de Dieu ! Et combien il est essentiel pour nos âmes d'être afferemies dans cette connaissance et cette compréhension.**

Certains ont une perception imparfaite de la véritable condition chrétienne parce qu'ils ne voient pas ce que le Christ a fait pour eux dans le passé. D'autres, au contraire, ont une vision tellement unilatérale de cette condition qu'ils ne perçoivent pas notre besoin de ce que le Christ fait pour nous maintenant. Les uns comme les autres doivent être corrigés. Les premiers ignorent la portée et la valeur de l'expiation. Les seconds ignorent le rôle et l'application de l'Avocat.

Notre position est si parfaite que l'apôtre peut dire : « *Tel qu'il est, tels nous sommes aussi dans ce monde* » (1 Jean 4.17). Si cela suffisait, nous n'aurions certainement besoin ni du sacerdoce ni de l'Avocat. Mais notre condition est telle que l'apôtre doit ajouter : « *Si quelqu'un pèche...* » Cela prouve notre besoin constant de l'Avocat.

Loué soit Dieu, nous l'avons continuellement. Il vit éternellement pour nous. Il vit et œuvre dans les cieux. Il est notre justice permanente devant Dieu. Il vit pour nous garder toujours justes au ciel et pour nous remettre sur le droit chemin lorsque nous nous égarons sur terre. Il est le lien divin et indissoluble entre nos âmes et Dieu.

Après avoir, dans les trois parties précédentes, cherché à dévoiler les grandes vérités fondamentales liées à l'œuvre du Christ pour nous, son œuvre passée et son œuvre présente, son expiation et son intercession ; nous allons maintenant, avec la grâce du Saint-Esprit, présenter au lecteur quelques enseignements des Écritures sur le second volet de notre sujet :

### **Le Christ comme objet du cœur.**

C'est une grâce infinie que de pouvoir dire : « *J'ai trouvé ce qui comble parfaitement mon cœur : j'ai trouvé le Christ !* » C'est cela qui nous élève véritablement au-dessus du monde. Cela nous rend totalement indépendants des ressources auxquelles le cœur non converti a toujours recours. Cela procure un repos profond. Cela confère à l'esprit une sérénité et une quiétude que le monde ne peut comprendre.

Le pauvre esclave du monde peut penser que la vie du vrai chrétien est bien lente, ennuyeuse et fade. Il peut s'étonner qu'un tel homme puisse se passer de ce qu'il appelle divertissement, loisirs et plaisir ; ni théâtres, ni bals, ni fêtes, ni concerts, ni jeux, ni chasses, ni courses, ni clubs, ni soirées mondaines, ni compétitions sportives.

Priver l'homme non converti de telles choses le plongerait presque dans le désespoir ou la folie. Mais le chrétien ne désire pas ces choses, il les rejette. Elles lui seraient d'une lassitude absolue. Nous parlons bien sûr du véritable chrétien, de celui qui n'est pas chrétien de nom seulement, mais en réalité.

Hélas, nombreux sont ceux qui se disent chrétiens et qui s'érigent même en figures d'autorité, alors qu'ils se retrouvent mêlés à toutes les vaines et frivoles occupations de ce monde. On les voit à la communion le dimanche et au théâtre ou à un concert le lundi. On les trouve engagés dans une œuvre chrétienne ou une autre le dimanche, puis durant la semaine on les croise dans les salles de bal, à l'hippodrome ou dans quelque autre lieu de vanité et de débauche.

Il est évident que de telles personnes ignorent tout du Christ comme objet de leur cœur. En effet, il est fort difficile de comprendre comment quiconque, porteur d'une étincelle de vie divine, puisse trouver du plaisir dans les vaines activités d'un monde impie.

Le chrétien sincère et authentique se détourne de telles choses, instinctivement. Et ce, non seulement en raison de leur caractère foncièrement mauvais et pervers, bien qu'il les perçoive assurément comme telles, mais aussi parce qu'il n'y trouve aucun goût et qu'il a découvert quelque chose d'infiniment supérieur, quelque chose qui comble parfaitement tous les désirs de la nature nouvelle. Pourrait-on imaginer un ange du ciel prenant plaisir à un bal, au théâtre ou à un hippodrome ? Cette simple pensée est absurde. De telles scènes sont totalement étrangères à un être céleste.

**Qu'est-ce qu'un chrétien ? C'est un homme céleste, participant à la nature divine. Mort au monde, mort au péché, il est vivant pour Dieu. Il n'a aucun lien avec le monde. Il appartient au ciel. Il n'est pas plus du monde que le Christ, son Seigneur.**

Le Christ aurait-il pu participer aux divertissements, aux réjouissances et aux folies du monde ? L'idée même est un blasphème. Alors, que penser du chrétien ? Peut-il se trouver là où son Seigneur ne pourrait pas être ? Peut-il participer en toute cohérence à des choses qu'il sait, au fond de son cœur, contraires au Christ ? Peut-il se rendre dans des lieux, des situations et des circonstances où il reconnaît que son Sauveur et Seigneur ne pourrait pas prendre part ? Peut-il aller en communion avec un monde qui hait celui à qui il déclare tout devoir ?

Il se peut que certains de nos lecteurs aient l'impression que nous adoptons une position trop tranchée. Nous leur demanderions alors : quelle position adopter ? Assurément la position chrétienne, si nous sommes chrétiens. Et si nous devons adopter une position chrétienne, comment la connaître véritablement ? Sans aucun doute, à travers le Nouveau Testament. Et qu'enseigne-t-il ? Autorise-t-il le chrétien à se mêler, de quelque manière que ce soit, aux divertissements et aux vaines poursuites de ce monde mauvais ?

Écoutons les paroles profondes de notre Seigneur, dans Jean 17. Écoutons de sa bouche la vérité concernant notre héritage, notre place et notre chemin en ce monde. Il dit, s'adressant au Père :

*« Je leur ai donné ta parole ; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Je ne te prie pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde » (v. 14-18).*

Est-il possible d'imaginer une identification plus profonde que celle qui nous est présentée dans ces paroles ? À deux reprises, dans ce bref passage, notre Seigneur déclare que nous ne sommes pas du monde, pas plus que lui.

Quel rapport notre Seigneur béni avait-il avec le monde ? Aucun. Le monde l'a totalement rejeté et chassé. Il l'a cloué sur une croix infâme, entre deux malfaiteurs. Le monde est encore aujourd'hui sous le coup de cette responsabilité, comme si la crucifixion avait eu lieu hier, au cœur même de sa civilisation, avec le consentement unanime de tous. Il n'existe pas le moindre lien moral entre le Christ et le monde. Oui, le monde est souillé par son meurtre et devra répondre de ce crime devant Dieu.

Quelle gravité ! Quelle question essentielle pour les chrétiens ! Nous traversons un monde qui a crucifié notre Seigneur et Maître, et il déclare que nous ne sommes pas de ce monde, tout comme il n'en est pas. Il s'ensuit que, dans la mesure où nous avons la moindre communion avec le monde, nous sommes infidèles au Christ.

Que penser d'une femme qui pourrait s'asseoir, rire et plaisanter avec des hommes qui ont assassiné son mari ? Et pourtant, c'est précisément ce que font certains chrétiens autoproclamés lorsqu'ils se mêlent à ce monde mauvais et s'y intègrent pleinement. On pourrait se demander : « *Que devons-nous faire ? Devons-nous quitter le monde ?* » Certainement pas. Notre Seigneur dit expressément : « *Je ne prie pas que tu les retires du monde, mais que tu les preserves du mal* ». **Être dans le monde sans en faire partie, voilà le véritable principe pour le chrétien.**

Pour reprendre une image : le chrétien dans le monde est comme un plongeur. Il se trouve au cœur d'un élément qui le détruirait s'il n'était protégé de son action et soutenu par une communication constante avec le monde extérieur. Et que doit faire le chrétien dans le monde ? Quelle est sa mission ? La voici : « *Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde* ». Et encore, dans Jean 20.21 : « *Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* ».

Telle est la mission du chrétien. Il ne doit pas s'enfermer entre les murs d'un monastère ou d'un couvent. Le christianisme ne consiste pas à rejoindre une confrérie ou une communauté recluse. Rien de tel. Nous sommes appelés à évoluer dans les diverses relations de la vie et à agir dans les sphères que Dieu nous a confiées, pour sa gloire.

Ce n'est pas ce que nous faisons qui importe, mais comment nous le faisons. Tout dépend de ce qui guide nos cœurs. Si le Christ est l'objet principal et omniprésent de nos pensées, tout ira bien. Dans le cas contraire, rien ne sera bien.

Deux personnes peuvent s'asseoir à la même table pour manger. L'une mange pour satisfaire son appétit. L'autre mange pour la gloire de Dieu, il mange simplement pour maintenir son corps en bon état de fonctionnement, lui qui est le vase de Dieu, le temple du Saint-Esprit, l'instrument du service du Christ.

Ainsi en toutes choses. C'est un privilège précieux de toujours placer le Seigneur au centre de nos préoccupations. Il est notre modèle. Comme il a été envoyé dans le monde, nous le sommes nous aussi. Quel était son but ? Glorifier Dieu. Comment a-t-il vécu ? Par le Père : « *Comme le Père vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi* » (Jean 6.57).

Tout devient si simple. Le Christ est la norme et le critère absolu. Il ne s'agit plus simplement de bien et de mal selon des règles humaines, mais de ce qui est digne du Christ. Ferait-il ceci ou cela ? Irait-il ici ou là ? « *Il nous a laissé un exemple afin que nous suivions ses pas* » (1 Pierre 2.21). Et assurément, nous ne devons pas aller là où nous ne pouvons suivre ses traces bénies. Si nous allons ici ou là pour nous faire plaisir, nous ne suivons pas ses pas, et nous ne pouvons espérer jouir de sa présence bienheureuse.

Cher lecteur chrétien, voici le véritable secret de toute cette affaire. La question fondamentale est la suivante : le Christ est-il mon unique raison d'être ? Pour quoi est-ce que je vis ? Puis-je affirmer : « *La vie que je vis dans la chair, je la vis par la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi* » (Galates 2.20) ?

**Rien de moins n'est digne d'un chrétien.** C'est une chose misérable que de se contenter d'être sauvé, puis de suivre le cours du monde, de vivre pour son propre plaisir et son propre intérêt, et d'accepter le salut comme le fruit du labeur et de la passion du Christ, et ensuite de vivre loin de lui.

Que penser d'un enfant qui ne se soucie que des biens matériels offerts par son père, qui ne recherche jamais sa compagnie, et qui préfère même celle des étrangers ? Nous le jugerions à juste titre méprisable. Mais combien plus méprisable est le chrétien qui doit tout, pour le présent et pour l'éternité, à l'œuvre du Christ, et qui se contente pourtant de vivre à distance de sa Personne bénie, sans se soucier de la poursuite de sa cause ni de la promotion de sa gloire !

Si, par la grâce de Dieu, le lecteur a pu s'approprier ce qui a été présenté dans cette série d'articles, il trouvera un remède parfait à tout trouble de conscience et à toute agitation du cœur.

L'œuvre du Christ, pourvu qu'on s'en saisisse avec une foi sincère, répond nécessairement au premier. Et la personne du Christ, pourvu qu'on la contemple d'un regard simple et pur, répond parfaitement au second. Si donc nous ne jouissons pas de la paix de la conscience, c'est que nous ne nous appuyons pas sur l'œuvre accomplie du Christ. Et si le cœur est troublé, cela prouve que nous ne sommes pas satisfaits du Christ lui-même. Et pourtant, hélas, combien peu, même parmi le peuple bien-aimé du Seigneur, connaissent l'un ou l'autre ! Combien il est rare de trouver une personne qui jouisse d'une véritable paix de conscience et d'un repos du cœur !

En général, les chrétiens ne sont pas d'un iota, plus avancés que les saints de l'Ancien Testament. Ils ignorent la bénédiction d'une rédemption accomplie. Ils ne jouissent pas d'une conscience purifiée. Ils ne peuvent s'approcher avec un cœur sincère, dans la pleine assurance de la foi, le cœur purifié d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'une eau pure. Ils ne saisissent pas la grande vérité de la présence du Saint-Esprit en eux, qui leur permet de crier : « *Abba, Père !* »

**Ils sont, dans leur expérience, sous la loi.** Ils ne sont jamais vraiment entrés dans la profonde bénédiction d'être sous le règne de la grâce. Ils ont la vie, c'est indéniable. Ils aiment les choses divines. Leurs goûts, leurs habitudes, leurs aspirations, leurs activités, leurs conflits, leurs angoisses, leurs doutes et leurs craintes ; tout cela témoigne de l'existence de la vie divine.

Ils sont, d'une certaine manière, séparés du monde. Mais cette séparation est plutôt négative que positive. C'est davantage parce qu'ils perçoivent la vanité absolue du monde et son incapacité à satisfaire leurs cœurs, que parce qu'ils ont trouvé un objectif en Christ. Ils ont perdu leur goût pour les choses du monde, mais ils n'ont pas trouvé leur place ni leur héritage dans le Fils de Dieu, là où il siège désormais à la droite de Dieu. Les choses du monde ne peuvent les satisfaire, et ils ne jouissent pas de leur juste place, de leur objectif ainsi que de leur espérance céleste. De ce fait, ils se trouvent dans une situation tout à fait anormale : ils n'ont ni certitude, ni repos, ni détermination. Ils ne sont pas heureux. Ils ignorent leur véritable orientation. Ils ne sont ni l'un ni l'autre.

En est-il ainsi pour le lecteur ? Nous espérons ardemment que non. Nous croyons qu'il est de ceux qui, par la grâce infinie, « *connaissent le don gratuit de Dieu* » (*Romains 6.23*) ; qui savent qu'ils sont passés de la mort à la vie, qu'ils ont la vie éternelle. Ils jouissent du précieux témoignage de l'Esprit et prennent conscience de leur union avec un Chef ressuscité et glorifié dans les cieux, auquel ils sont unis par le Saint-Esprit qui demeure en eux. Ils ont trouvé leur objectif dans la Personne de ce Bienheureux dont l'œuvre accomplie est le fondement divin et éternel de leur salut et de leur paix.

Et ils attendent avec ferveur le moment béni où Jésus viendra les accueillir auprès de lui, afin que là où il est, ils le soient aussi, pour ne plus jamais s'en aller.

Voilà le christianisme. Rien d'autre ne mérite ce nom. Il tranche avec force et éclat avec la fausse religiosité de notre époque, qui n'est ni le judaïsme pur, ni le christianisme pur, mais un misérable mélange composé d'éléments des deux. Les non-convertis peuvent même l'adopter et le perpétuer, car il cautionne les convoitises de la chair et leur permet de jouir à leur guise des plaisirs et des vanités du monde.

L'ennemi juré du Christ et des âmes a réussi à créer un système religieux effroyable, mi-juif, mi-chrétien, combinant avec une habileté consommée le monde et la chair, et utilisant les Écritures de manière à en détruire la force morale et à en entraver la juste application. **Les âmes sont irrémédiablement prises au piège de ce système.**

Les non-convertis sont trompés et croient être de très bons chrétiens, assurés d'aller au paradis. Et d'autre part, le peuple élu du Seigneur est dépouillé de la place qui lui revient et de ses privilèges, et accablé par l'influence sombre et déprimante de l'atmosphère religieuse qui l'entoure et l'étouffe presque.

Il nous semble impossible, par le langage humain, de décrire les conséquences effroyables de cette fusion du peuple de Dieu et des gens du monde au sein d'un même système de religiosité et de croyances théologiques.

Sur les premiers, elle a pour effet de les aveugler aux véritables gloires morales du christianisme telles qu'elles sont exposées dans le Nouveau Testament ; à tel point que quiconque tente de les leur révéler est considéré comme un illuminé visionnaire, voire un dangereux hérétique.

Sur les seconds, elle a pour effet de les tromper totalement quant à leur véritable condition, leur nature et leur destinée.

Les deux groupes répètent les mêmes formules, adhèrent au même credo, récitent les mêmes prières, appartiennent à la même communauté, participent au même sacrement. En somme, ils ne font qu'un sur le plan ecclésiastique, théologique et religieux.

On dira peut-être, en réponse à tout cela, que notre Seigneur, dans son merveilleux discours de Matthieu 13, enseigne clairement que le bon grain et l'ivraie doivent pousser ensemble. Certes. Mais où ? Dans l'Église ? Non, mais « dans le champ ». Et il nous dit que « le champ, c'est le monde ». Confondre ces choses, c'est falsifier toute la position chrétienne et abolir toute discipline divine au sein de l'assemblée.

C'est opposer l'enseignement de notre Seigneur dans Matthieu 13 à l'enseignement du Saint-Esprit dans 1 Corinthiens 5. Cependant, nous n'approfondirons pas ce sujet pour le moment. Il est bien trop important et trop vaste pour être traité dans un article aussi bref que celui-ci. Nous pourrions peut-être l'aborder plus en détail ultérieurement.

Nous sommes pleinement convaincus qu'il exige une attention sérieuse de la part du lecteur chrétien. Touchant si manifestement à la gloire du Christ, aux véritables intérêts de son peuple, à la propagation de l'Évangile, à l'intégrité du témoignage et du service chrétiens, il serait impossible d'en surestimer l'importance. Mais nous devons le laisser de côté pour l'instant et conclure cet article par une brève mention du troisième et dernier volet de notre sujet :

### **La Parole du Christ comme guide pour notre chemin.**

Si l'œuvre du Christ suffit à la conscience, si sa personne bénie suffit au cœur, alors assurément sa précieuse Parole suffit au chemin. Nous pouvons affirmer avec la plus grande confiance que nous possédons dans le volume divin des Saintes Écritures, tout ce dont nous avons besoin, non seulement pour répondre à toutes les exigences de notre cheminement personnel, mais aussi aux besoins variés de l'Église de Dieu, dans les moindres détails de son histoire en ce monde.

Nous sommes pleinement conscients qu'en affirmant cela, nous nous exposons à bien des mépris et à une forte opposition de tous bords. Nous serons confrontés, d'une part, aux défenseurs de la tradition, et d'autre part, à ceux qui prônent la suprématie de la raison et de la volonté humaines. Mais cela nous importe peu.

Nous considérons les traditions humaines, qu'elles soient celles de nos pères, de nos frères ou de nos docteurs, si elles sont présentées comme une autorité, comme une simple poussière dans la balance. Et quant à la raison humaine, elle ne peut être comparée qu'à une chauve-souris prise dans le soleil : éblouie par la lumière, se heurtant aveuglément à des objets qu'elle ne peut voir.

La plus grande joie du cœur chrétien est de se retirer des traditions et des doctrines humaines contradictoires pour se réfugier dans la lumière sereine des Saintes Écritures. Et face aux raisonnements audacieux de l'incrédule, du rationaliste et du sceptique, de soumettre tout son être moral à l'autorité et à la puissance de cette même Parole.

Il reconnaît avec gratitude dans la Parole de Dieu l'unique norme parfaite en matière de doctrine, de morale et de toute chose : « *Toute l'Écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, réfuter, corriger et instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement préparé à toute bonne œuvre* » (2 Timothée 3.16).

Que nous faut-il de plus ? Rien. Si l'Écriture peut vraiment rendre un enfant « sage pour le salut », si elle peut rendre un homme « parfait » et le rendre « pleinement apte à toutes les bonnes œuvres », que pouvons-nous attendre de la tradition humaine ou du raisonnement humain ? Si Dieu a écrit un livre pour nous, s'il a daigné nous révéler sa pensée ; tout ce que nous devons savoir, penser, ressentir, croire et faire ; devons-nous nous tourner vers un pauvre mortel, qu'il soit ritualiste ou rationaliste, pour nous assister ? Loin de là !

Autant nous tourner vers notre prochain pour compléter l'œuvre accomplie du Christ, afin de la rendre suffisante à notre conscience, ou pour combler une lacune dans la personne du Christ afin de faire de lui un objet suffisant pour notre cœur, que de recourir à la tradition humaine ou à la raison humaine pour pallier une prétendue lacune dans la révélation divine.

Louange à Dieu, il n'en est rien ! Il nous a donné en son Fils bien-aimé tout ce dont nous avons besoin ; pour la conscience, pour le cœur, pour le chemin ; pour le temps avec toutes ses manifestations changeantes ; pour l'éternité avec ses âges innombrables. Nous pouvons dire : « *Ô Christ, tu es tout ce dont nous avons besoin ; en toi, nous trouvons plus que tout !* »

**Il ne saurait y avoir aucun manque dans le Christ de Dieu.** Son expiation et son intercession doivent combler tous les désirs de la conscience la plus exigeante. Les gloires morales, les puissants attraits de sa personne divine doivent satisfaire les aspirations et les désirs les plus intenses du cœur. Et sa révélation incomparable, ce trésor inestimable, contient en son sein tout ce dont nous pouvons avoir besoin, du point de départ au but de notre cheminement chrétien.

Lecteur chrétien, n'est-ce pas ainsi ? Ne reconnais-tu pas, du plus profond de ton être moral renouvelé, la vérité de ces choses ? Si tel est le cas, reposes-tu en toute sérénité sur l'œuvre du Christ ? Trouves-tu ta joie en sa personne ? Te soumets-tu en toutes choses à l'autorité de sa Parole ?

Que Dieu te fasse la grâce qu'il en soit ainsi, à toi et à tous ceux qui professent son nom ! Puisse un témoignage plus complet, plus clair et plus affirmatif de la toute-suffisance du Christ être rendu en ce jour !

## 4. LE SACERDOCE CHRÉTIEN.

*« Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, afin que vous annonciez les louanges de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière » (1 Pierre 2.9).*

Nous invitons le lecteur à ouvrir sa Bible et à lire 1 Pierre 2.1-9. Dans ce beau passage, il trouvera trois mots sur lesquels nous l'invitons à s'attarder un instant. Ce sont des mots lourds de sens et de puissance, qui révèlent trois grands aspects de la vérité chrétienne pratique et qui touchent nos cœurs d'une réalité qu'il est essentiel de méditer : le christianisme est une réalité vivante et divine.

Il ne s'agit pas d'un ensemble de doctrines, aussi vraies soient-elles. Ni d'un système d'ordonnances, aussi contraignantes soient-elles. Ni d'un certain nombre de règles et de règlements, aussi importants soient-ils. Le christianisme est bien plus que tout cela.

Il est une réalité vivante, palpable, agissante et puissante ; une réalité visible au quotidien, ressentie dans les événements de la vie personnelle et familiale heure après heure ; une force formatrice et influente, une puissance divine et céleste qui se manifeste dans les situations et les circonstances que nous traversons, hommes, femmes et enfants, du dimanche matin au samedi soir. Cela ne consiste pas à avoir certaines opinions, certains points de vue et certains principes, ni à fréquenter tel ou tel lieu de culte.

**Le christianisme, c'est la vie du Christ communiquée au croyant** ; demeurant en lui, et rayonnant de lui dans les mille et un détails qui composent notre vie quotidienne. Il n'a rien d'ascétique, de monastique ni de moralisateur. Il est chaleureux, convivial, lumineux, pur, élevé, saint, céleste, divin. Tel est le christianisme du Nouveau Testament. C'est le Christ qui demeure dans le croyant et qui se reproduit, par la puissance du Saint-Esprit, dans sa vie de tous les jours. Voilà le christianisme, rien d'autre, rien de moins, rien de différent.

Mais revenons à nos trois mots. Et puisse l'Esprit éternel en exposer et en appliquer le sens profond et sacré à nos âmes ! Tout d'abord, nous avons le mot « vivant » : *« Approchez-vous de lui comme d'une pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse aux yeux de Dieu ; et vous aussi, comme des pierres vivantes, édifiez-vous... » (1 Pierre 2.4-5).*

Nous avons ici ce que l'on pourrait appeler le fondement du sacerdoce chrétien. Il y a manifestement une allusion à cette scène profondément intéressante de Matthieu 16, sur laquelle nous invitons le lecteur à se pencher un instant.

*« Lorsque Jésus fut arrivé dans la région de Césarée de Philippe, il demanda à ses disciples : Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme ? Ils répondirent : Les uns disent que tu es Jean-Baptiste ; les autres, Élie ; d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes » (Matthieu 16:13-14).*

Que le lecteur prenne note de ce titre : *« Fils de l'homme »*. Il est d'une valeur inestimable. Ce titre révèle le rejet de notre Seigneur comme Messie et l'ouvre sur cette vaste sphère universelle sur laquelle, selon le dessein de Dieu, il est destiné à régner. Il est bien plus vaste que *« Fils de David »* ou *« Fils d'Abraham »*, et revêt pour nous un charme particulier. Il le place devant nos cœurs comme l'étranger solitaire et rejeté, et pourtant comme celui qui s'unit à nous dans une grâce parfaite, dans tous nos besoins ; celui dont nous pouvons suivre les traces à travers ce désert aride. *« Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Matthieu 8.20)*. Et pourtant, c'est en tant que Fils de l'homme qu'il exercera, le moment venu, la domination universelle qui lui est réservée selon le dessein éternel de Dieu (voir Daniel 7).

Les spéculations allaient bon train, faute de véritable réflexion sur le Bienheureux. Certains disaient ceci, d'autres cela ; et en fin de compte, personne ne se souciait vraiment de savoir qui il était. C'est pourquoi il se détourne de toutes ces spéculations stériles et pose la question directe à ses disciples : *« Et vous, qui dites-vous que je suis ? »* Il désirait savoir ce qu'ils pensaient de lui, quelle conviction leur cœur avait de lui : *« Simon Pierre répondit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant »*.

Voici la véritable confession. Voici le fondement inébranlable de tout l'édifice de l'Église de Dieu et de tout christianisme authentique et pratique : *« Christ, le Fils du Dieu vivant »*. Plus d'ombres obscures, plus de formes impuissantes, plus d'ordonnances sans vie : tout doit être imprégné de cette vie nouvelle, divine et céleste qui est venue en ce monde et qui est communiquée à tous ceux qui croient au nom du Fils de Dieu.

*« Jésus lui répondit : Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle » (Matthieu 16.17-18).*

C'est manifestement à ce magnifique passage que l'apôtre Pierre fait référence au chapitre deux de sa première épître, lorsqu'il dit : « *Approchez-vous de lui, comme d'une pierre « vivante », rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse aux yeux de Dieu ; et vous aussi, comme des pierres « vivantes », édifiez-vous... »*

Tous ceux qui croient en Jésus participent à sa vie de Roc victorieux et ressuscité. La vie du Christ, le Fils du Dieu vivant, se répand à travers tous ses membres et à travers chacun d'eux en particulier. Ainsi, nous avons le Dieu « vivant », la Pierre « vivante » et des pierres « vivantes ». Tout est vie, la vie qui jaillit d'une source vivante, par un canal vivant, et se communique à tous les croyants, faisant d'eux des pierres vivantes.

Cette vie, éprouvée et testée de toutes les manières possibles, et victorieuse, ne peut plus jamais être soumise à aucune épreuve, test ou jugement. Elle a traversé la mort et le jugement. Elle a sombré sous les flots de la colère divine et a ressuscité, dans la gloire et la puissance divines ; une vie victorieuse, céleste et divine, hors de portée des puissances des ténèbres. Aucune puissance terrestre ou infernale, humaine ou démoniaque, ne peut atteindre la vie qui anime la plus petite et la plus insignifiante pierre de l'assemblée du Christ. **Tous les croyants sont bâtis sur la Pierre vivante, le Christ.**

Il les rend semblables à lui en tout point, sauf, bien sûr, en sa divinité incommunicable. Est-il une Pierre vivante ? Ils sont des pierres vivantes. Est-il une Pierre très précieuse ? Ils sont des pierres précieuses. Est-il une Pierre rejetée ? Ils sont des pierres rejetées, écartées par les hommes. Ils sont, à tous égards, identifiés à lui. Quel privilège ineffable !

**Voici donc, nous le répétons, le fondement inébranlable du sacerdoce chrétien. Le sacerdoce de tous les croyants. Avant de pouvoir offrir un sacrifice spirituel, il faut venir au Christ avec une foi simple et être édifié sur lui, fondement de tout l'édifice spirituel.**

*« C'est pourquoi il est aussi écrit dans l'Écriture : Voici, je pose en Sion une pierre angulaire, choisie, précieuse ; celui qui croit en elle ne sera point confus » (Ésaïe 28.16).*

Que ces paroles sont précieuses ! Dieu lui-même a posé le fondement, et ce fondement est le Christ. Tous ceux qui croient simplement en Christ, tous ceux qui lui confient leur cœur, tous ceux qui trouvent en lui la paix et la satisfaction, participent à sa vie de résurrection et deviennent ainsi des pierres vivantes. Quelle simplicité merveilleuse ! Il ne nous est pas demandé de participer à la construction des fondations. Il ne nous est pas demandé d'y ajouter le poids d'une plume.

**Dieu a posé les fondations, et tout ce que nous avons à faire, c'est de croire et de nous y reposer.** Et il nous assure par sa parole fidèle que nous ne serons jamais confondus. Même le plus faible des croyants en Jésus a la garantie même de Dieu qu'il ne sera jamais confondu, jamais honteux, jamais jugé. Il est aussi libre de toute accusation de culpabilité et de tout souffle de condamnation que ce Rocher vivant sur lequel il est bâti.

Cher lecteur, êtes-vous sur ce fondement ? Êtes-vous bâti sur le Christ ? Êtes-vous venu à lui comme à la pierre vivante de Dieu, et lui avez-vous accordé toute la confiance de votre cœur ? Êtes-vous pleinement satisfait du fondement divin ? Ou cherchez-vous à y ajouter quelque chose de votre propre chef, vos œuvres, vos prières, vos ordonnances, vos vœux et résolutions, vos devoirs religieux ?

Si tel est le cas, si vous cherchez à ajouter le moindre iota au Christ de Dieu, soyez assuré que vous serez confondu. Dieu ne permettra pas qu'un tel déshonneur soit fait à sa pierre angulaire éprouvée, élue, précieuse. Pensez-vous qu'il puisse permettre que quoi que ce soit, soit placé à côté de son Fils bien-aimé pour former, avec lui, le fondement de son édifice spirituel ? Cette simple pensée serait un blasphème. **Non, il doit y avoir le Christ seul. Il suffit à Dieu, et il devrait nous suffire aussi.** Et rien n'est plus certain que ceci : tous ceux qui rejettent, négligent ou se détournent du fondement de Dieu, ou qui y ajoutent quoi que ce soit, seront couverts d'une confusion éternelle.

Mais après avoir jeté un coup d'œil aux fondations, considérons la construction elle-même. Cela nous amène à la deuxième de nos trois paroles essentielles : « saint ».

*« Approchez-vous de lui comme d'une pierre vivante... et vous aussi, comme des pierres vivantes, vous êtes édifiés pour former une maison spirituelle, un saint sacerdoce, afin d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ » (1 Pierre 2.4-5).*

Tous les vrais croyants sont des prêtres saints. Ils le sont par la naissance spirituelle, tout comme les fils d'Aaron étaient prêtres du fait de leur naissance naturelle. L'apôtre ne nous dit pas : « *Vous devriez être des pierres vivantes, et vous devriez être des prêtres saints !* » Il nous dit : « *Vous l'êtes !* » Sans aucun doute, nous sommes appelés à agir en conséquence. Mais nous devons d'abord être pour pouvoir ensuite faire. Nous devons être en relation avec Dieu avant de connaître les affections qui en découlent.

Nous ne devenons pas prêtres en offrant des sacrifices sacerdotaux. Au contraire, étant faits prêtres par la grâce, nous sommes appelés à offrir le sacrifice.

Si nous vivions deux mille ans et passions tout ce temps à travailler, nous ne pourrions pas accéder par nos propres efforts à la condition de prêtres saints. Mais dès l'instant où nous croyons en Jésus, dès l'instant où nous venons à lui avec une foi simple, dès l'instant où nous lui donnons la pleine confiance de nos cœurs, nous naissons de nouveau dans la condition de prêtres saints, et nous avons alors le privilège de nous approcher et d'offrir le sacrifice sacerdotal.

Comment quelqu'un aurait-il pu, autrefois, se déclarer fils d'Aaron par ses propres efforts ? Impossible. Mais étant né d'Aaron, il devenait ainsi membre de la maison sacerdotale. Nous ne parlons pas ici de capacité, mais simplement de position. Cette dernière s'obtenait non par l'effort, mais par la naissance.

Interrogeons-nous maintenant sur la nature du sacrifice que, en tant que saints prêtres, nous avons le privilège d'offrir. Nous sommes appelés à « *offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ* ». De même, dans Hébreux 13.15, nous lisons : « *Par lui donc, offrons sans cesse à Dieu un sacrifice de louange, c'est-à-dire le fruit de nos lèvres qui confessent son nom* ».

Voici donc la véritable nature et le caractère du sacrifice que, en tant que saints prêtres, nous sommes appelés à offrir. C'est la louange, « louange à Dieu sans cesse ». Bienheureuse vocation ! Exercice sacré ! Œuvre céleste ! Et il ne s'agit pas d'une chose occasionnelle. Il ne s'agit pas seulement d'un moment particulièrement favorable, où tout semble radieux autour de nous. Il ne s'agit pas seulement de se trouver au cœur d'une réunion publique particulièrement intense, lorsque le flot de louange est profond, large et puissant. Non, le mot d'ordre est : « *louange sans cesse !* »

**Il n'y a ni place ni temps pour les plaintes et les murmures, l'irritabilité et le mécontentement, l'impatience et la mauvaise humeur, pour les lamentations sur notre environnement quel qu'il soit, pour les plaintes concernant le temps, pour les reproches adressés à ceux qui nous entourent ; que ce soit en public ou en privé, dans l'assemblée, au travail ou en famille.**

Les saints prêtres ne devraient avoir aucun temps à perdre avec de telles choses. Ils sont rapprochés de Dieu, dans une sainte liberté, dans la paix et la bénédiction. Ils respirent l'atmosphère et marchent dans la lumière de la présence divine, dans la création nouvelle, où il n'y a pas matière à nourrir un esprit amer et mécontent. Nous pouvons poser comme un principe immuable que quiconque se plaint sans cesse des circonstances et de son prochain ne comprend pas la véritable nature du sacerdoce et, par conséquent, n'en manifeste pas les fruits concrets. Un saint prêtre est toujours joyeux, toujours rayonnant, toujours louant Dieu.

Certes, il peut être éprouvé de mille manières. Mais il confie ses épreuves à Dieu dans la communion, et non à son prochain dans la plainte. « Alléluia » est l'expression juste du plus humble membre du sacerdoce chrétien.

Mais il nous faut maintenant nous pencher sur le troisième et dernier volet de notre thème. Il est exprimé par le mot très fort « royal ».

L'apôtre poursuit : « *Mais vous êtes une race élue, un sacerdoce royal... afin que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière* » (1 Pierre 2.9).

Ceci complète le beau tableau du sacerdoce chrétien. En tant que saints prêtres, nous nous approchons de Dieu et offrons le sacrifice de notre louange. En tant que prêtres royaux, nous allons parmi nos semblables, dans tous les détails de la vie quotidienne, pour manifester les vertus, les grâces, les beaux traits moraux du Christ. Chaque geste d'un prêtre royal devrait exhaler le parfum de la grâce du Christ.

Le lecteur attentif n'a pas besoin qu'on lui explique que tous les croyants sont des prêtres, et de plus, qu'il n'existe de prêtre sur terre qu'au sens où tous les vrais chrétiens le sont. L'idée qu'un certain groupe d'hommes se prétende prêtre par opposition au peuple, une caste distinguée par un titre et un vêtement du corps des chrétiens, n'est pas du tout du christianisme, mais du judaïsme, voire pire. Tous ceux qui lisent la Bible et se soumettent à son autorité savent parfaitement ces choses.

Et encore une fois, l'apôtre ne dit pas : « *Vous devriez être des prêtres royaux !* » Il nous dit : « *Vous l'êtes !* » Et en tant que tels, nous sommes appelés à manifester les vertus du Christ. Rien d'autre ne convient à un membre du sacerdoce royal.

S'occuper de soi-même, se soucier de son propre confort, de ses propres intérêts, de son propre plaisir, poursuivre ses propres fins et ne se préoccuper que de ses propres affaires ; rien de tout cela ne correspond à l'acte d'un prêtre royal. Le Christ n'a jamais agi ainsi. Et nous sommes appelés à manifester ses vertus.

Lui, accorde à son peuple, en ce temps de son absence, le privilège d'anticiper le jour où il viendra comme Prêtre royal, s'assiéra sur son trône et étendra l'influence bienfaisante de son règne jusqu'aux extrémités de la terre. Nous sommes appelés à être l'expression présente du royaume du Christ ; l'expression de lui-même.

Que nul ne s'imagine que les actes d'un prêtre royal se limitent à la simple aumône. Ce serait une grave erreur. Certes, un prêtre royal donnera, et même généreusement s'il en a les moyens. Mais réduire son rôle à la distribution d'aumônes seulement reviendrait à le priver de certaines des fonctions les plus précieuses de sa charge.

L'auteur même des paroles sur lesquelles nous nous attardons a dit un jour, et sans aucune honte : « *Je n'ai ni argent ni or* ». Et pourtant, à cet instant précis, il agissait comme un prêtre royal, en invoquant la précieuse vertu du nom de Jésus pour venir en aide à un homme démuné (Actes 3.6). Le Seigneur lui-même, nous pouvons l'affirmer sans risque d'erreur, n'a jamais possédé un sou. Mais il faisait le bien, et nous devrions en faire autant. Et nous n'avons pas besoin d'argent pour cela.

Bien souvent, nous faisons le mal au lieu du bien avec notre argent et notre or. Nous pouvons détourner les gens du terrain où Dieu les a placés, celui du travail honnête, et les rendre dépendants de l'aumône. De plus, notre usage imprudent de l'argent peut souvent transformer les gens en hypocrites et en flatteurs.

Que nul ne s'imagine donc qu'il faut des richesses terrestres pour exercer la fonction de prêtre royal. Quelles richesses sont nécessaires pour prononcer une parole bienveillante, verser une larme de compassion, lancer un regard apaisant et chaleureux ? Aucune, sinon les richesses de la grâce de Dieu, les richesses insondables du Christ, offertes au plus humble membre du sacerdoce chrétien. Je peux être en haillons, sans un sou au monde, et pourtant me comporter avec la dignité d'un prêtre royal, en répandant autour de moi le parfum de la grâce du Christ.

Mais nous ne pouvons peut-être pas mieux conclure ces quelques réflexions sur le sacerdoce chrétien qu'en donnant une illustration très vivante tirée de la Bible. Le récit de deux serviteurs bien-aimés du Christ qui ont su, dans les circonstances les plus pénibles, s'acquitter de leur mission de prêtres saints et royaux. Tournez-vous vers Actes 16.19-34. On y voit Paul et Silas jetés au plus profond de la prison de Philippiques, le dos couvert de coups et les pieds entravés dans les cepts, en pleine nuit. Que faisaient-ils ? Murmuraient-ils et se plaignaient-ils ? Non. Ils avaient quelque chose de bien plus précieux et de bien plus lumineux à faire.

Voilà deux véritables « pierres vivantes » ; et rien, ni la terre ni l'enfer, ne pouvait empêcher la vie qui les animait de s'exprimer pleinement. Mais que faisaient donc ces pierres vivantes, nous le répétons ? Ces participants à la vie du Roc, la vie victorieuse de la résurrection du Christ ; comment s'y prenaient-ils ?

Eh bien, tout d'abord, en tant que saints prêtres, ils offraient à Dieu un sacrifice de louange. Oui, « à minuit, Paul et Silas priaient et chantaient des louanges à Dieu ». Que c'est précieux ! Que c'est moralement glorieux ! Que sont les coups, les fers, les murs d'une prison ou les nuits sombres pour des pierres vivantes et des saints prêtres ? Rien de plus qu'un fond obscur qui met en valeur, avec éclat et beauté, la grâce vivante qui les habite.

Parlons des circonstances ! Ah, nous connaissons bien peu les épreuves ! Pauvres êtres que nous sommes ; les petits tracasseries du quotidien suffisent souvent à nous faire perdre la tête. Paul et Silas étaient réellement dans l'épreuve. Mais ils étaient là en tant que pierres vivantes et saints prêtres.

Oui, lecteur, et ils étaient là en tant que prêtres royaux aussi. Comment cela se manifeste-t-il ? Certainement pas en distribuant de l'argent et de l'or. Il est peu probable que ces hommes aient eu beaucoup de ces richesses à distribuer. Mais oh ! ils avaient bien mieux encore : « les vertus de celui qui les avait appelés des ténèbres à son admirable lumière » (1 Pierre 2.9).

Et où ces vertus resplendissent-elles ? Dans ces paroles touchantes adressées à leur geôlier : « Ne te fais pas de mal ! » C'étaient là les accents d'un prêtre royal, tout comme le chant de louange était la voix d'un saint prêtre. Rendons grâce à Dieu pour les deux.

Les voix des saints prêtres s'élevaient directement jusqu'au trône de Dieu et y accomplissaient leur œuvre. Et les paroles des prêtres royaux atteignaient directement le cœur endurci du geôlier et y produisaient leur effet.

Dieu fut glorifié et le geôlier sauvé par deux hommes qui s'acquittaient dignement des fonctions du « sacerdoce chrétien ».

## 5. LA MISSION DU CHRÉTIEN ET COMMENT Y PARVENIR.

En ces temps difficiles, il est essentiel de se rappeler que chaque enfant de Dieu, chaque membre du corps du Christ, quel que soit son rôle ou son domaine d'activité, a une mission à accomplir, une œuvre à faire pour le Christ. Il n'est peut-être pas appelé à être évangéliste, pasteur ou enseignant, mais il est appelé à vivre le Christ, à le représenter, à être un canal de communication entre son amour et tous les besoins de ce monde pauvre, sombre, froid et égoïste. Telle est la mission du chrétien, puisse chaque chrétien s'efforcer de l'accomplir !

*« En ces jours-là, la foule était très nombreuse et n'avait rien à manger. Jésus appela ses disciples et leur dit : J'ai compassion de cette foule, car voilà trois jours qu'ils sont avec moi et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie chez eux à jeun, ils défailliront en chemin, car plusieurs d'entre eux sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent : Où peut-on nourrir tous ces gens avec du pain, ici dans le désert ? Il leur demanda : Combien de pains avez-vous ? Ils répondirent : Sept. Alors il ordonna à la foule de s'asseoir par terre.*

*Il prit les sept pains, rendit grâce, les rompit et les donna à ses disciples pour qu'ils les distribuent à la foule ; et ils les distribuèrent. Il leur restait aussi quelques petits poissons ; il les bénit et ordonna qu'on les leur serve également. Tous mangèrent à satiété ; et l'on ramassa sept corbeilles des morceaux qui restaient. Ceux qui avaient mangé étaient environ quatre mille, et il les renvoya » (Marc 8.1-9).*

Ce passage offre une illustration saisissante et parlante d'un aspect particulier de la mission du chrétien dans ce monde, un aspect que le lecteur gagnerait à méditer. D'une importance capitale et d'une portée universelle, il concerne chaque enfant de Dieu. Nous devons tous nous souvenir que nous sommes envoyés dans ce monde pour être un canal de communication entre le cœur du Christ et toute forme de besoin que nous pouvons rencontrer au quotidien.

C'est là un aspect intéressant et admirable de la mission chrétienne. Certes, ce n'est qu'un aspect parmi tant d'autres, mais il est d'une valeur et d'une beauté exceptionnelles. Il est aussi, comme nous le verrons, d'une utilité primordiale. Bien sûr, cela suppose nécessairement que je sois chrétien.

Si j'ignore que j'ai la vie éternelle, si je doute de mon salut éternel, si je ne connais pas le Christ comme mon précieux Sauveur et Seigneur, la part, l'objet et le refuge de mon cœur ; m'occuper de la mission chrétienne revient simplement à me tromper moi-même, et à m'aveugler sur ma véritable condition. Un salut connu et vécu, et un Sauveur et Seigneur connu et vécu, sont des conditions absolument essentielles. Cela étant dit, afin d'éviter toute illusion chez le lecteur et toute mauvaise interprétation de notre sujet, nous allons nous arrêter un instant sur le beau passage qui ouvre cet article. Puisse le Saint-Esprit l'ouvrir et l'appliquer à nos cœurs !

*« En ces jours-là, la foule était immense et n'avait rien à manger ».* Tel était l'état des choses : un besoin criant et aucune ressource apparente pour y répondre. Mais Jésus était là, béni soit son saint nom ! débordant d'amour et doté de la puissance infinie de sa main. Il était là, lui qui jadis avait nourri trois millions de personnes dans un vaste désert aride pendant quarante ans.

Oui, il était là et, bien sûr, il aurait pu immédiatement et directement répondre à ce besoin, sans même avoir à faire intervenir ses pauvres disciples incrédules et repliés sur eux-mêmes. Il aurait pu appeler des anges du ciel pour servir ces milliers d'affamés. Mais il ne fit ni l'un ni l'autre. Car son dessein bienveillant était d'utiliser ses disciples comme intermédiaires entre lui et cette immense foule affamée. Non pas comme de simples instruments de sa puissance, comme pouvaient l'être les anges, mais comme l'expression même de son cœur.

Et remarquons comment il a procédé. S'il avait simplement voulu les utiliser comme instruments de son pouvoir, il aurait suffi de leur donner les moyens d'agir. Mais non, il voulait faire d'eux des canaux par lesquels la tendre compassion de son cœur puisse se répandre. Et comment cela devait-il se faire ? Ainsi : *« Il appela ses disciples auprès de lui et leur dit : J'ai compassion de cette foule, car voilà trois jours qu'ils sont avec moi et ils n'ont rien à manger ; et si je les renvoie chez eux à jeun, ils défailliront en chemin, car plusieurs d'entre eux sont venus de loin ».*

Voici donc le véritable secret de la préparation à notre mission si élevée et si sainte. Notre Seigneur béni rassemble d'abord ses disciples autour de lui et cherche à remplir leurs cœurs de ses propres sentiments et pensées, avant de leur donner les pains et les poissons. C'est comme s'il avait dit : *« J'ai compassion, et je veux que vous l'ayez aussi. Je veux que vous partagiez toutes mes pensées et tous mes sentiments, que vous pensiez et ressentiez comme moi. Je veux que vous regardiez cette foule affamée avec mes yeux, afin que vous soyez moralement disposés à être mes instruments ! »*

C'est une chose exceptionnellement belle. On pourrait dire : *« Je désire ardemment être un canal, mais cela me paraît bien trop élevé, hors de ma portée. Comment pourrais-je jamais atteindre une telle hauteur ? »*

La réponse est la suivante : **approchez-vous suffisamment du Christ pour penser comme il pense, pour ressentir comme il ressent.** Abreuvez-vous de son Esprit. C'est là, soyez-en assuré, la seule et véritable voie pour être un canal de communication. Si je dis : *« Je dois essayer d'être un canal ! »* je me rendrai ridicule. Mais si je m'abreuve à la source du cœur du Christ, je serai comblé, tout mon être moral sera imprégné de son Esprit ; de sorte que je serai en mesure d'être utilisé par lui, et je veillerai à faire bon usage, c'est-à-dire à utiliser pour lui tous les moyens qu'il mettra entre mes mains.

Si je me retrouve avec une multitude de moyens avant que mon cœur ne soit rempli du Christ, je ne les utiliserai pas pour lui, mais pour ma propre gloire et non pour la gloire de Dieu.

Frères et sœurs, méditons sur ceci. Considérons notre mission et le véritable secret pour l'accomplir. C'est un point essentiel que de prendre conscience que nous sommes appelés à être des instruments par lesquels le cœur du Christ se répand sur les siens et sur un monde dans le besoin. C'est merveilleux, cela semble trop beau pour être vrai. Mais Dieu soit louée, c'est aussi vrai que merveilleux. Efforçons-nous simplement de l'intégrer, d'y croire, de nous l'approprier. Ne nous contentons pas de l'admirer comme une belle théorie, mais cherchons à la voir s'implanter dans nos âmes par la puissance du Saint-Esprit.

Mais remarquez la lenteur des disciples à répondre au désir du cœur du Christ à leur égard. Il avait voulu, dans sa grâce, se servir d'eux comme instruments, leur accorder cet immense privilège. Mais eux, comme nous, peinaient à l'apprécier, tout simplement parce qu'ils ne parvenaient pas à pénétrer ses pensées ni à saisir la gloire de sa personne.

*« Ses disciples lui répondirent : D'où pourrait-on rassasier ces hommes de pain, ici, dans le désert ? »* À une autre occasion, ils dirent : *« Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons ».*

Ignoraient-ils, ou avaient-ils oublié, qu'ils se trouvaient en présence immédiate du Créateur et Soutien de l'univers ? Certes, il était là sous l'humble apparence de Jésus de Nazareth. Sa gloire divine était cachée aux yeux de la nature derrière le voile de l'humanité. Mais ils auraient dû mieux savoir qui il était, ce qu'il représentait, et comment bénéficier de sa glorieuse présence et de ses richesses insondables.

Assurément, si leurs cœurs avaient seulement perçu la gloire de sa personne, ils n'auraient jamais posé une question telle que : « *Où un homme peut-il nourrir ces gens de pain, ici, dans le désert ?* » Moïse, jadis, avait demandé : « *Où trouverai-je de la viande à donner à tout ce peuple ?* » (Nombres 11.13). Dieu est inaccessible au cœur pauvre et incrédule. L'Éternel avait-il demandé à Moïse de fournir de la viande ? Certainement pas. Aucun homme ordinaire n'en aurait été capable. De même, aucun homme ordinaire n'aurait pu nourrir quatre mille personnes en plein désert.

Mais Dieu était là. Oui, c'était Dieu, parlant par des lèvres humaines, qui avait dit : « *Je suis ému de compassion pour cette foule* » (Marc 8.2). C'était Dieu qui avait pris en compte la situation de chaque personne dans cette immense foule affamée et défaillante. Il connaissait la distance exacte parcourue par chacun et la durée de leur jeûne. Il avait conscience des conséquences inévitables de leur renvoi sans nourriture. C'était Dieu qui avait prononcé ces paroles touchantes : « *Je ne peux les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne défaillent en chemin, car plusieurs d'entre eux venaient de loin* ».

Oui, Dieu était là, dans toute la tendresse d'un amour capable de prendre en compte les moindres faiblesses et besoins de la créature. Là aussi, dans sa toute-puissance et ses ressources inépuisables, pour permettre à ses pauvres disciples d'être les dépositaires de ses pensées, les vases de sa bonté, les canaux de sa grâce. Et que leur fallait-il pour accomplir leur mission ? Avaient-ils besoin d'être ou de faire quelque chose d'original ? Non, ils avaient simplement besoin de le voir et de se servir de lui. Ils avaient besoin d'exercer cette foi simple qui repose sur Dieu en toutes choses et qui trouve en lui toute sa source.

Il en fut ainsi pour les disciples, et il en est ainsi pour nous. **Si nous voulons être les instruments de la grâce du Christ, nous devons être en relation avec lui au plus profond de notre âme.** Nous devons apprendre à le connaître, nous nourrir de lui, connaître le sens de la communion avec son cœur, être suffisamment proches de lui pour pénétrer les secrets de sa pensée et accomplir les desseins de son amour.

Si nous voulons le refléter, nous devons le contempler. Si nous voulons le reproduire, nous devons nous nourrir de lui, le laisser demeurer en nous par la foi. Nous pouvons en être certains : ce qui est véritablement dans notre cœur se manifestera dans notre vie. Nous pouvons avoir beaucoup de vérités en tête et les prononcer avec légèreté, mais si nous désirons vraiment être des canaux de communication entre son cœur et ceux qui sont dans le besoin, nous devons nous abreuver régulièrement de son amour. Il ne peut en être autrement : « *Celui qui croit en moi, comme l'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive jailliront de son sein* » (Jean 7.38).

Voici le grand secret de toute cette affaire : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive* » (Jean 7.37). Pour que les fleuves coulent, nous devons boire. Il ne peut en être autrement. Si chaque membre de l'Église de Dieu était imprégné de ce grand principe, quel changement radical nous verrions ! Et où est l'obstacle ? Nous ne sommes pas limités par notre adorable Seigneur et Sauveur. Il désire nous utiliser, tout comme il a utilisé ses disciples en cette occasion. Il les a rassemblés autour de lui et, dans sa grâce, a cherché à répandre dans leurs cœurs la compassion de son propre cœur, afin qu'ils la ressentent avec lui. C'est cette disposition morale qui les rendrait aptes à agir en son nom. Nous pouvons toujours être assurés que lorsque le cœur est rempli du Christ, la force d'agir ne nous fera pas défaut.

Mais hélas, comme pour les disciples, il en est de même pour nous. Ils n'ont pas su apprécier ni utiliser la puissance qui était parmi eux. Ils disaient : « *D'où un homme le peut-il ?* » alors qu'ils auraient dû dire : « *Nous avons le Christ !* » Ils l'ont pratiquement ignoré, et nous faisons souvent de même. Nous justifions notre pauvreté, notre indolence, notre froideur, notre indifférence en prétextant que nous n'avons pas ceci, cela ou autre chose ; alors que ce dont nous avons vraiment besoin, c'est d'un cœur rempli du Christ. Rempli de ses pensées, de son amour, de sa bonté, de sa tendre attention pour autrui, de son magnifique oubli de soi.

Nous nous plaignons de notre manque de moyens, alors que ce dont nous avons vraiment besoin, c'est de la bonne disposition de l'âme ; la véritable attitude morale du cœur. Et celle-ci ne peut jaillir que d'une profonde intimité avec le Christ, d'une communion avec son esprit et d'une communion avec son Esprit.

Nous insistons vivement sur ce sujet auprès de l'Église de Dieu. Nous aspirons à voir chaque membre du corps du Christ agir comme un canal par lequel sa précieuse grâce se répand en flots vifs et vivifiants, apportant fraîcheur et verdure sur son passage ; et non comme une eau stagnante, si caractéristique d'un chrétien hors de communion.

N'oublions jamais que nous ne devons pas attendre de notre entourage, mais y contribuer. Un véritable acteur de la grâce ne se plaint jamais du manque d'amour. Il vit dans l'amour, il le manifeste, et son langage est : « *J'ai tout et je suis comblé, je veux maintenant transmettre ces grâces aux autres !* » Ah, si seulement il en était ainsi pour nous tous !

## 6. LE VÉRITABLE OUVRIER.

Chaque partie de la Parole de Dieu recèle une fraîcheur inépuisable, mais plus particulièrement les passages qui nous présentent la personne bénie du Seigneur Jésus. Les passages qui nous révèlent qui il était, ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, comment il l'a fait et comment il l'a dit. Les passages aussi qui le présentent à nos cœurs dans ses allées et venues, dans ses voies incomparables, dans son esprit, son ton et ses manières, oui, dans son regard même.

Il y a en tout cela quelque chose qui captive et charme le cœur. C'est bien plus puissant que la simple énonciation de doctrines, aussi importantes soient-elles, ou que l'établissement de principes, aussi profonds soient-ils. Ceux-ci ont assurément leur valeur et leur place : ils éclairent l'entendement, instruisent l'esprit, forgent le jugement, gouvernent la conscience et, ce faisant, nous rendent un service inestimable.

Mais la présentation de la Personne du Christ touche le cœur, captive les affections, comble l'âme, imprègne tout l'être. En bref, rien ne saurait surpasser la communion du cœur avec le Christ lui-même, tel que le Saint-Esprit nous l'a révélé dans la Parole, plus particulièrement dans les récits inimitables des Évangiles. Puisseons-nous en faire l'expérience en étudiant ensemble le chapitre onze de l'Évangile selon Matthieu, où nous découvrirons le Christ, véritable Ouvrier, à travers ses refus, ses ressources et ses rendements : les refus rencontrés durant son ministère, les ressources trouvées en Dieu, et les bienfaits qu'il nous accorde.

### **Les refus.**

Jamais personne n'a œuvré pour Dieu en ce monde sans essayer des refus, sous une forme ou une autre, et le seul Ouvrier parfait ne fait pas exception à la règle. Jésus a connu ses refus et ses déceptions. Car s'il en avait été autrement, il n'aurait pu compatir avec ceux qui y sont confrontés à chaque étape de leur cheminement. En tant qu'homme, il a pleinement ressenti tout ce que l'homme est capable de ressentir, excepté le péché. « *Il a été tenté en tout point comme nous, à l'exception du péché* » (Hébreux 4.15). « *Il est touché par le sentiment de nos faiblesses !* » Il comprend parfaitement et vit pleinement tout ce que ses serviteurs doivent traverser dans leur mission.

Dans ce onzième chapitre, l'Esprit a rassemblé une série de ces refus et déceptions que l'Ouvrier parfait, le véritable Serviteur, le Ministre divin, a dû affronter dans l'exercice de son ministère. Le premier d'entre eux venait d'un endroit où on ne l'aurait pas attendu : Jean-Baptiste lui-même.

*« Or, Jean, ayant entendu parler des œuvres du Christ dans sa prison, envoya deux de ses disciples lui demander : Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » (Matthieu 11.3).*

Il est très évident qu'au moment où le Baptiste envoya ce message à son Maître, son esprit était sous un nuage. C'était une période sombre dans son expérience. Cela n'avait rien d'inhabituel. Les meilleurs et les plus fidèles serviteurs du Christ ont vu, à certains moments, leur esprit assombri par les ombres de l'incrédulité, du découragement et de l'impatience. Moïse, ce serviteur de Dieu si honoré et si fidèle, a laissé échapper un jour ces paroles : *« Pourquoi as-tu affligé ton serviteur, et pourquoi n'ai-je pas trouvé grâce à tes yeux, pour que tu aies mis sur moi la charge de tout ce peuple ?... Je ne suis pas capable de porter seul tout ce peuple, car c'est un fardeau trop pesant pour moi. Si tu me traites ainsi, tue-moi, je te prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, et que je ne voie pas mon malheur » (Nombres 11.11-15).*

Tel fut le langage de l'homme le plus humble de la terre ; un langage arraché, sans doute, par des circonstances extrêmement difficiles, voire par les murmures de six cent mille hommes à pied. Mais c'était bien le langage de Moïse. Et il serait assurément déplacé de s'en étonner, car quel simple mortel aurait pu supporter la pression intense d'un tel moment ? Quel rempart humain aurait pu résister à la violence d'un tel raz-de-marée ?

De même, nous trouvons Élie le Tishbite, dans un moment de pression intense, alors qu'un nuage sombre passait sur son âme, se jetant sous un genêt et en demandant la mort : *« C'est assez ! Maintenant, Éternel, prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (1 Rois 19.4).* C'était le langage d'Élie, l'un des serviteurs du Christ les plus honorés ; un langage arraché, sans doute, par une combinaison des influences les plus décourageantes. Mais c'était bien le langage d'Élie le Tishbite. Et que nul ne le blâme avant d'avoir lui-même traversé, sans un sentiment d'hésitation ni une parole chancelante, des conditions semblables.

De même, nous trouvons Jérémie, un autre serviteur du Christ, sous les coups de Pas-hur et les insultes moqueuses des impies qui l'entouraient, s'exprimant en ces termes :

*« Éternel, tu m'as persuadé, et je me suis laissé persuader ; tu m'as saisi, tu as été le plus fort... Car depuis que je parle, je crie à la violence et à l'oppression... Alors j'ai dit : Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom. » Et encore : « Maudit soit le jour où je suis né... Pourquoi suis-je sorti du sein de ma mère pour voir la souffrance et la douleur, et consumer mes jours dans la honte ? » (Jérémie 20.7-9 ; 14-18).*

Tel fut le langage du prophète en larmes ; arraché, sans doute, par de durs refus et de cruelles déceptions dans son ministère prophétique. Mais c'était bien le langage de Jérémie. Et avant de le condamner, voyons si nous ferions mieux sous une pression semblable.

Faut-il s'étonner, dès lors, après avoir lu de tels récits, de voir le Baptiste vaciller un instant dans l'obscurité du cachot d'Hérode ? Devrions-nous être très surpris de découvrir qu'il n'était pas plus robuste que les ouvriers des générations précédentes ? Si le législateur, le réformateur et le prophète d'Israël accablé de larmes ont chacun, en leur temps, vacillé sous le poids écrasant de leur fardeau, devons-nous être surpris de voir « Jean, fils de Zacharie », éprouver un bref sentiment d'impatience et d'incrédulité sous l'ombre menaçante des murs de sa prison ? Assurément pas, du moins, pas avant d'avoir nous-mêmes subi, impassibles, des influences semblables.

Et pourtant, nous avons osé affirmer que le message de Jean fut un refus et une déception pour l'esprit de son Maître. Oui, c'est précisément ce que nous affirmons, et nous trouvons l'autorité de notre affirmation dans la manière dont le Christ a répondu :

*« Jésus leur répondit : Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez. Les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. Heureux celui qui ne trouve pas en moi une occasion de chute ! » (Matthieu 11.4-6).*

Il est fort possible, voire probable, que le Baptiste, sous l'ombre passagère du doute, ait été tenté de se demander si Jésus était bien celui à qui il avait, dans l'exercice de son ministère, rendu un témoignage si complet et sans réserve. Il trébucha sans doute un instant en se voyant prisonnier d'Hérode tout en entendant parler des œuvres du Christ. Son cœur misérable put alors se laisser aller à des raisonnements tels que celui-ci : *« Si c'est bien le glorieux Messie que nous attendions, dont le règne devait être instauré avec puissance, pourquoi suis-je ainsi, moi, son serviteur et témoin ? Pourquoi suis-je ici, dans l'obscurité de cette prison ? Pourquoi la main puissante ne se tend-elle pas pour me libérer de ces chaînes et ouvrir les portes de cette prison ? »*

Si tel était le raisonnement du baptiste captif, et nous pouvons aisément le croire, quelle réponse puissante, pertinente et percutante se cachait dans la réplique de son Maître ! Il le renvoie aux grandes preuves morales de sa mission divine, qui suffisaient amplement à convaincre quiconque était instruit par Dieu. N'était-il pas prévisible que si le Dieu d'Israël apparaissait au milieu de son peuple, il s'intéresserait à sa condition réelle ? Était-ce le moment de faire étalage de sa seule puissance ? Le Fils de David pouvait-il établir son trône au milieu de la maladie et de la misère ? N'était-il pas nécessaire qu'il fasse preuve de patience, d'humilité et de miséricorde face aux fruits variés et multiples du péché ?

Certes, la force brute aurait pu ouvrir les portes de la prison d'Hérode et libérer le captif. Mais qu'en était-il alors des boiteux, des aveugles, des sourds, des lépreux, des morts, des pauvres, des misérables ? La démonstration de la royauté pouvait-elle améliorer leur sort ? N'était-il pas évident qu'il fallait autre chose ? Et n'était-il pas tout aussi évident que ce quelque chose était fourni par les ministères bienveillants, tendres et apaisants du simple Jésus de Nazareth ?

Oui, et le Baptiste aurait dû le savoir. Mais hélas, nous devons marcher sur la pointe des pieds dans la prison de cet honorable serviteur du Christ ; non seulement parce que la grâce nous y invite, mais aussi parce que nous avons la conviction que si nous avons été à sa place, les fondements de notre foi personnelle, s'ils n'étaient soutenus par la grâce, se seraient effondrés de façon bien plus déplorable.

Il est néanmoins important de bien comprendre l'échec de Jean-Baptiste et de tirer avec soin l'enseignement de son abatement passager. Nous gagnerons à discerner clairement ce qui manquait à sa foi, afin de profiter nous-mêmes de ce récit touchant et instructif.

Il aurait été grandement bénéfique à Jean-Baptiste de comprendre et de se souvenir que **ce jour est celui de la compassion du Christ, et non celui de sa puissance**. S'il en avait été autrement, il n'y aurait ni prison, ni échafaud, ni bûcher, ni épreuve, ni chagrin d'aucune sorte pour les saints de Dieu. Il n'y aurait alors ni vagues tumultueuses, ni nuages dans le ciel, ni tempêtes à affronter, ni difficultés à endurer.

Mais voici le jour de la compassion du Christ. Et la question qui se pose à ceux qui sont éprouvés et tentés, harcelés et opprimés, est la suivante : « *Que préférez-vous : la puissance de la main du Christ pour vous délivrer de l'épreuve, ou la compassion de son cœur dans l'épreuve ?* »

L'esprit charnel, le cœur indompté, l'âme agitée s'écrieront sans doute aussitôt : « *Oh, qu'il déploie seulement sa puissance et me délivre de cette épreuve insupportable, de ce fardeau intolérable, de cette difficulté écrasante ! Je demande la délivrance. Je ne veux que la délivrance !* »

Certains d'entre nous comprennent parfaitement cela. Nous sommes si souvent comme un taureau peu habitué au joug, nous débattant sans cesse au lieu de nous soumettre patiemment, rendant le joug d'autant plus pénible et douloureux par nos efforts vains et inutiles pour nous en débarrasser. Mais l'esprit spirituel, le cœur soumis, l'âme humble diront sans la moindre réserve : « *Laissez-moi seulement goûter la douce compassion du cœur de Jésus dans mon épreuve, et je ne demande rien de plus. Je ne veux pas que même la puissance de sa main me prive d'une seule goutte de consolation offerte par l'amour tendre et la profonde compassion de son cœur !* »

« *Je sais, assurément, qu'il pourrait me délivrer. Je sais qu'en un clin d'œil, il pourrait briser ces chaînes, aplanir les murs de cette prison, chasser cette maladie, relever cet être cher qui gît devant moi dans l'étreinte froide de la mort, alléger ce lourd fardeau, surmonter cette difficulté, combler ce besoin !* »

« *Mais s'il ne le juge pas bon, si cela ne correspond pas à ses desseins insondables et à son dessein sage et fidèle à mon égard, je sais que c'est uniquement pour me conduire à une expérience plus profonde et plus riche de sa précieuse compassion. S'il ne juge pas bon de me retirer du chemin ardu des épreuves et des difficultés ; ce chemin qu'il a lui-même parcouru dans sa perfection, ainsi que tous ses saints à travers les âges, chacun à leur manière ; son dessein bienveillant est de venir cheminer avec moi sur cette voie qui, bien qu'escarpée et semée d'embûches, mène aux demeures éternelles de lumière et de béatitude !* »

Nous ne pouvons douter un seul instant que la connaissance et le souvenir de ces choses auraient grandement soulagé le cœur de Jean-Baptiste au milieu de son emprisonnement. Et assurément, elles apaiseraient et soutiendraient nos cœurs face aux diverses épreuves que nous sommes appelés à traverser dans ce désert.

Le moment n'est pas encore venu pour Jésus de s'emparer de sa grande puissance et de régner. C'est le jour de sa patience envers le monde, de sa compassion envers son peuple. Nous devons toujours nous en souvenir. Il n'a pas usé de sa force pour éviter quoi que ce soit de sa propre souffrance. Bien au contraire, lorsque Pierre, dans un zèle malavisé, a tiré l'épée pour le défendre, il a dit :

« Remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. Crois-tu que je ne puisse pas maintenant prier mon Père, et qu'il ne me donne pas aussitôt plus de douze légions d'anges ? Comment alors s'accompliraient les Écritures qui disent qu'il doit en être ainsi ? » (Matthieu 26.52-54).

Bien que nous reconnaissons pleinement l'échec momentané de Jean-Baptiste, et que nous discernions clairement les moments où sa foi s'est révélée défaillante, souvenons-nous de la pression des circonstances et de la grande difficulté pratique de l'enseignement qu'il était appelé à recevoir entre les murs de sa prison.

Il est très difficile pour un ouvrier de se voir mis à l'écart. Peu de choses sont plus difficiles pour un esprit actif que d'apprendre qu'on peut se passer de lui. Nous avons si souvent tendance à penser que le travail ne peut se poursuivre sans nous. Et pourtant, le Seigneur peut rapidement nous faire prendre conscience de notre erreur. Les chaînes de Paul ont fait progresser la cause du Christ. L'emprisonnement d'un grand prédicateur a suscité une multitude de prédicateurs moins importants. L'incarcération de Luther à la Wartburg a favorisé la cause de la Réforme.

Il en est toujours ainsi. Et nous devons tous en tirer cette saine leçon : Dieu peut se passer de nous, l'œuvre peut se poursuivre sans nous. Cela est vrai en toutes circonstances. Peu importe notre domaine d'activité. Nous ne sommes peut-être ni apôtres ni réformateurs, ni enseignants ni prédicateurs. Mais quoi que nous soyons, il est bon de savoir que nous pouvons très facilement être remplacés. Ce souvenir apaise profondément le cœur. Il tend miraculeusement à nous guérir de cette vanité si détestable, et nous permet de dire : « *Loué soit le Seigneur ! L'œuvre s'accomplit. Je suis satisfait !* »

Le lecteur discernera une différence très nette entre le message du Christ à Jean et son témoignage à son sujet. En s'adressant à son serviteur, il lui fait comprendre, sans équivoque, qu'il avait compris sa question. Cela ne nous pose aucun problème. Nous sommes persuadés que la réponse du Seigneur à son serviteur était comme une flèche acérée. Certes, cette flèche était présentée avec une grande délicatesse, mais c'était bien une flèche, et une flèche acérée.

« *Heureux celui qui ne trouve pas en moi une occasion de chute* » (Matthieu 11.6). Jean, sans aucun doute, le comprenait. Ces mots étaient destinés à résonner au plus profond de son âme. Ce cher serviteur avait dit, au sujet de Jésus : « *Il faut qu'il croisse, et que je diminue* » (Jean 3.30). Et il était appelé à vivre concrètement cette réalité, non seulement dans son ministère, mais aussi dans sa personne.

Il devait se résoudre à finir sa vie sous l'épée du bourreau, après avoir passé ses derniers jours dans l'obscurité d'un cachot. Quel mystère ! Quelle leçon profonde à recevoir ! Combien c'est dur à accepter pour un être humain !

Quel besoin urgent il y avait, à un tel moment, que Jésus lui murmure à l'oreille ces mots qu'il adressa plus tard à Pierre : « *Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras plus tard* » (Jean 13.7).

Quelles paroles chargées de sens ! « Maintenant » et « Plus tard » ! Combien il est important de s'en souvenir ! Souvent, le « maintenant » nous paraît plongé dans une obscurité profonde et impénétrable. De lourds nuages planent sur notre chemin. Les desseins de notre Père nous sont parfaitement inexplicables. Notre esprit est déconcerté. Il y a sur notre chemin des circonstances que nous ne pouvons expliquer, des éléments de notre vie dont nous ne comprenons ni n'apprécions le sens. Nous sommes désemparés et avons envie de crier : « *Pourquoi suis-je ainsi ?* » Nous sommes entièrement absorbés par le « maintenant », et notre esprit est rempli de raisonnements obscurs et incrédules ; jusqu'à ce que ces précieuses paroles tombent, d'une voix douce et légère, à notre oreille : « *Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant ; mais tu le sauras plus tard* ».

Alors les raisonnements trouvent réponse, la tempête s'apaise, le sombre et déprimant « maintenant » s'illumine des rayons d'un « plus tard » brillant et glorieux, et le cœur soumis murmure, dans une sage acceptation : « *Comme tu le veux, Seigneur !* »

Puissions-nous en savoir davantage ! Assurément, nous en avons besoin, quel que soit notre destin en ce monde. Nous ne serons peut-être pas appelés, comme le Baptiste, à la prison et à l'échafaud. Mais chacun a son « maintenant » qui doit être interprété à la lumière du « plus tard ». Nous devons considérer le « visible et temporel » dans la lumière claire et bienheureuse de l'« invisible et éternel ».

Mais revenons un instant sur le témoignage du Christ au sujet de Jean.

« *Comme ils s'en allaient, Jésus se mit à parler à la foule au sujet de Jean : Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ? Qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu d'habits somptueux ? Ceux qui portent des vêtements somptueux habitent dans les palais des rois. Qu'êtes-vous allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il est écrit : Voici, j'envoie mon messager devant ta face, pour préparer ton chemin devant toi. En vérité, je vous le dis, parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'y en a pas eu de plus grand que Jean-Baptiste ; cependant, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui* » (Matthieu 11.7-11).

Pour bien comprendre cette dernière phrase, il nous faut distinguer le caractère et la vie personnelle de Jean de sa position officielle et de son rôle dans le plan divin. Si nous le considérons dans sa personne et sa conduite, peu pourraient lui être comparés en matière de séparation et de dévouement. Mais si nous le considérons à la place qui lui est assignée dans le plan divin, le plus faible et le plus humble du royaume occupe une place meilleure et plus élevée.

La même remarque vaut pour les saints de l'Ancien Testament. Prenons Abraham, par exemple. Si nous le comparons aux meilleurs des enfants de Dieu de cette dispensation, le « père des croyants » pourrait se situer au-dessus en ce qui concerne la foi personnelle, la connaissance de Dieu et la véritable dévotion. Mais le membre le plus faible de l'Église de Dieu occupe, dans le plan divin, une place qu'Abraham n'a jamais envisagée, car elle ne lui avait pas été révélée.

Beaucoup de personnes pieuses et dévouées s'empêchent de voir la dignité et les privilèges des saints de cette dispensation, en se comparant personnellement aux croyants de l'Ancien Testament. Mais nous devons nous rappeler qu'il ne s'agit pas de ce que nous sommes en nous-mêmes, mais de la place que Dieu, dans l'organisation de son royaume et de sa maison, a jugé bon de nous assigner. Et s'il lui a plu de nous donner une place plus élevée que celle occupée par son peuple au temps de l'Ancien Testament, ce n'est pas faire preuve de véritable humilité que de la refuser. Bien au contraire : recherchons la grâce de l'occuper comme il se doit et de vivre d'une manière digne de cette place.

Tel fut le témoignage vibrant rendu par le Christ au sujet de son serviteur, Jean-Baptiste : « *Parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'y en a pas eu de plus grand que lui* » (Matthieu 11.11). Il y a là un grand principe, un principe que l'on retrouve maintes fois illustré dans le récit des relations de Dieu avec son peuple. Si le Seigneur avait un message à transmettre à son serviteur, il le lui aurait transmis. Il lui aurait parlé clairement et sans détour. Mais dès l'instant où il s'adresse à d'autres à son sujet, la situation est tout autre.

**Ainsi en est-il toujours, et Dieu soit loué ! Nous avons nos voies, et Dieu a ses pensées. S'il agit fidèlement envers nous en ce qui concerne nos voies, il ne peut parler de nous que selon ses pensées.**

Quel soulagement pour le cœur ! Quel réconfort ! Quelle force morale ! Quel fondement solide pour l'introspection ! Dieu nous a donné une place, et c'est en fonction de cette place qu'il pense à nous et parle de nous.

Nous avons nos manières d'agir, et c'est en fonction de celles-ci qu'il agit et nous parle. Il nous révèle à nous-mêmes, nous fait prendre conscience de nos voies et juger nos actions.

Mais dès qu'il commence à parler de nous aux autres, il révèle la perfection de ses propres pensées à notre égard, et parle de nous selon la place parfaite qu'il nous a donnée en sa présence, fruit de ses desseins éternels et de son œuvre parfaite en notre faveur.

*« Dieu n'est point un homme pour mentir, ni un fils d'homme pour se repentir. Ce qu'il a dit, ne le fera-t-il pas ? Ce qu'il a promis, ne l'accomplira-t-il pas ? Voici, j'ai reçu l'ordre de bénir, et il a béni ; je ne puis le révoquer. Il n'a point aperçu d'iniquité en Jacob, ni vu de perversité en Israël. L'Éternel, son Dieu, est avec lui, et la voix d'un roi retentit parmi eux » (Nombres 23.19-23).*

Quelle grâce ! *« Je n'ai point contemplé l'iniquité, ni vu la perversité ! »* Que pouvait bien répondre l'ennemi ? *« Qu'a fait Dieu ! »* et non pas : *« Qu'a fait Israël ! »* Ils avaient commis la folie à maintes reprises. Mais Dieu avait accompli le salut. Il avait agi pour sa propre gloire, et cette gloire avait resplendi dans la délivrance parfaite d'un peuple tortueux, pervers et obstiné. Il était vain pour l'ennemi de parler d'iniquité et de perversité si l'Éternel ne voyait ni l'une ni l'autre. Il nous importe peu que Satan accuse quand Dieu a acquitté, que Satan compte nos péchés quand Dieu les a tous effacés à jamais, que Satan condamne quand Dieu a justifié.

Mais certains pourraient être tentés de demander : *« N'y a-t-il pas un danger à énoncer un tel principe ? Ne risque-t-il pas de nous entraîner dans la région obscure et périlleuse de l'antinomisme ? »*

Soyez-en pleinement assurés : vous n'êtes jamais plus éloignés de cette région si justement redoutée que lorsque votre âme baigne dans la lumière bienfaisante de la grâce éternelle de Dieu, et se réjouit de la stabilité de son salut inconditionnel et éternel. Il n'y a jamais eu de plus grande erreur que d'imaginer que la grâce gratuite de Dieu, et le salut parfait, ne puissent jamais aboutir à de mauvaises conséquences. Les conceptions humaines de ces choses peuvent avoir cet effet. Mais là où la grâce est pleinement connue et le salut pleinement vécu, là vous trouverez assurément *« les fruits de la justice qui viennent par Jésus-Christ, à la gloire et à la louange de Dieu » (Philippiens 1.11).*

Nous savons pourtant que c'est une vieille habitude, propre à un légalisme ignorant et prétentieux, d'attribuer une tendance antinomienne à la grâce imméritée de Dieu.

« *Devons-nous persévérer dans le péché afin que la grâce abonde ?* » (Romains 6.1), n'est pas une objection moderne aux précieuses doctrines de la grâce. Et pourtant, ces doctrines demeurent intactes dans toute leur pureté et leur puissance, et trouvent leur centre divin dans la Personne même du Christ.

**Lui, mort sur la croix pour ôter nos péchés, est devenu notre vie et notre justice, notre sanctification et notre rédemption, notre tout en tous.** Il nous a non seulement délivrés des conséquences futures du péché, mais aussi de son pouvoir présent. Voilà ce que Dieu a accompli, et voilà le fondement du grand principe sur lequel nous nous sommes attardés ; et dont nous avons vu diverses illustrations dans les actions de Dieu envers Israël dans les plaines de Moab, et dans celles du Christ envers Jean-Baptiste dans le cachot d'Hérode.

L'Éternel contraignait Balaam à s'écrier aux oreilles de Balak : « *Que tes tentes sont belles, ô Jacob, et tes tabernacles, ô Israël !* » ; au moment même où ces tentes et ces tabernacles fournissaient matière à jugement. De même, Jésus proclamait à la foule la grandeur de Jean-Baptiste, au moment même où les messagers retournaient vers leurs maîtres porteurs d'une flèche destinée à son cœur.

Nous souhaitons maintenant que le lecteur comprenne clairement ce principe et le garde constamment à l'esprit. Si nous ne nous trompons pas, cela lui sera d'une grande aide ; non seulement pour comprendre la Parole de Dieu, mais aussi pour interpréter ses voies.

Dieu juge son peuple. Il ne peut et ne veut pas fermer les yeux sur un iota dans sa conduite. Le témoignage éclatant de Balaam sur les hauteurs de Moab fut suivi du javelot acéré de Phinéas dans les plaines de Moab : « *Notre Dieu est un feu dévorant* » (Hébreux 12.29). Voilà ce qu'est notre Dieu aujourd'hui. Il ne peut tolérer le mal. Il parle de nous, il pense à nous, il agit envers nous selon la perfection de son œuvre. Mais il jugera nos voies.

Qu'un ennemi vienne accuser, et que voit-il ? Pas une tâche, pas une souillure ; tout est parfait, beau et irréprochable. Comment pourrait-il en être autrement ? Comment l'œil de Dieu pourrait-il contempler et retenir ces péchés à jamais effacés par le sang de l'Agneau ? Absolument impossible.

Que faire alors ? Cela banalise-t-il le péché ? Loin de là ! Cela ouvre-t-il la porte à la débauche ? Non, cela pose le seul et véritable fondement de la sainteté personnelle. « *Le Seigneur jugera son peuple* » (Deutéronome 32.36). Il veillera sur la voie de ses enfants. Il préservera sa sainteté.

Et non seulement cela, mais il fera participer son peuple à cette sainteté et le châtiara avec la verge d'une discipline fidèle, précisément dans ce but.

C'est précisément parce que les tentes d'Israël étaient belles aux yeux de l'Éternel qu'il envoya Phinéas au cœur même de ces tentes, brandissant le javelot d'un juste jugement.

Ainsi, parce que son peuple lui est précieux et qu'il est beau à ses yeux, il ne tolérera rien en lui ni dans sa conduite, qui soit contraire à sa sainteté : « *Le temps est venu où le jugement doit commencer par la maison de Dieu* » (1 Pierre 4.17). Dieu ne juge pas le monde maintenant, il juge son peuple maintenant. Il jugera le monde plus tard. Mais souvenons-nous que c'est en tant que « Père saint », qu'il juge son peuple ; c'est en tant que Dieu juste qu'il jugera le monde. Le but du premier est la sainteté pratique, le résultat du second sera la perte éternelle. Méditons cela !

Mais il y a un autre point à ce sujet que nous souhaitons souligner auprès du lecteur chrétien ; un point d'une importance pratique capitale. Il ne faut pas mesurer notre position à l'aune de notre état, mais toujours juger notre état à l'aune de notre position. Nombreux sont ceux qui se trompent à cet égard, et leur erreur conduit aux conséquences les plus désastreuses.

La position du croyant est immuable, parfaite, éternelle, divine. Son état est imparfait et fluctuant. Il participe de la nature divine, qui ne peut pécher. Mais il porte aussi en lui sa vieille nature, qui ne peut que pécher. Désormais, sa position est dans le nouveau et non dans l'ancien. Dieu ne le voit que dans le nouveau. Il n'est plus dans la chair, mais dans l'Esprit. Il n'est plus sous la loi, mais sous la grâce. Il est en Christ. Dieu le voit comme tel. Telle est sa position parfaite et inaltérable : ses péchés sont pardonnés, sa personne est acceptée, tout est accompli.

Sa condition ne peut jamais affecter sa position. Elle peut très gravement nuire à sa communion avec Dieu, à son culte, à son témoignage, à son utilité, à sa joie spirituelle, à sa paix intérieure, à la gloire de Christ qui se manifeste dans sa vie quotidienne. Ce sont là des conséquences graves aux yeux de toute conscience sensible et de tout esprit éclairé. Mais la position du véritable croyant demeure toujours intacte et inaltérable. Le plus faible des membres de la famille de Dieu jouit de cette sécurité et est parfait en Christ. Le nier, c'est nier le véritable fondement de l'examen de soi et de la sainteté pratique. Par conséquent, si le chrétien s'attache à mesurer sa valeur par sa condition, il ne peut qu'être malheureux, et sa souffrance morale est à la mesure de son honnêteté et de son intelligence.

L'ignorance, la suffisance ou le manque de sincérité peuvent parfois conduire à une sorte de paix illusoire. Mais là où réside une once de lumière, d'intelligence et de droiture, la souffrance morale est inévitable si l'on se mesure à sa condition.

En revanche, n'oublions jamais que la condition doit être jugée à l'aune de la position. Si cette vérité salutaire venait à nous échapper, nous serions bien vite en train de perdre la foi et la conscience. Nous devons garder les yeux de la foi fixés sans relâche sur le Christ ressuscité et ne jamais nous contenter de moins qu'une parfaite conformité à lui, en esprit, en âme et en corps.

Quelques mots suffiront à résumer les autres refus auxquels notre Seigneur a dû faire face, tels que relatés dans notre chapitre. Après avoir réglé la question du Baptiste et de son ministère, il se tourne vers les hommes de cette génération et dit :

*« A qui comparerai-je cette génération ? Elle ressemble à des enfants assis dans des places publiques, et qui, s'adressant à d'autres enfants, disent : Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé ; nous avons chanté des complaintes, et vous ne vous êtes pas lamentés. Car Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et ils disent : Il a un démon. Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et ils disent : C'est un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des gens de mauvaise vie. Mais la sagesse a été justifiée par ses œuvres » (Matthieu 11.16-19).*

Les chants et les lamentations furent négligés par une époque incrédule. *« Jean est venu à vous sur le chemin de la justice, et vous n'avez pas cru en lui » (Matthieu 21.32).* Le Seigneur Jésus est venu dans une grâce parfaite, et ils ne l'ont pas accueilli. Le ministre sévère et distant de la justice, la hache du jugement à la main, et le ministre humble et doux de la grâce divine, avec ses paroles de tendresse et ses actes de bonté, tous deux furent rejetés par les hommes de cette génération.

Mais les enfants de la sagesse la justifieront toujours, dans tous ses actes et dans toutes ses paroles. Loué soit le Seigneur pour cette immense miséricorde ! Quel privilège d'être parmi les enfants de la sagesse ; avoir des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et un cœur pour comprendre et apprécier les voies, les œuvres et les paroles de la Sagesse divine !

*« Alors il se mit à faire des reproches aux villes dans lesquelles avaient eu lieu la plupart de ses miracles, parce qu'elles ne s'étaient pas repenties. Malheur à toi, Chorazin ! malheur à toi, Bethsaïda ! car, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties, en prenant le sac et la cendre.*

*C'est pourquoi je vous le dis : au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous.*

*Et toi, Capernaüm, seras-tu élevée jusqu'au ciel ? Non. Tu seras abaissée jusqu'au séjour des morts ; car, si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome, elle subsisterait encore aujourd'hui » (Matthieu 11.20-23).*

Avec quelle solennité profonde et terrible résonne le mot « Malheur ! » prononcé par le Fils de Dieu. C'est le malheur qui découle du rejet de la grâce. Il ne s'agit plus seulement d'une loi transgressée, d'ordonnances déshonorées et bafouées, d'institutions divines honteusement corrompues, de prophètes et de sages rejetés et lapidés.

Hélas, il y avait tout cela ! Mais il y avait plus encore. Le Fils lui-même était venu, dans toute sa grâce. Il avait prononcé à leurs oreilles des paroles que nul autre n'avait jamais prononcées. Il avait accompli ses puissants miracles au milieu d'eux. Il avait guéri leurs malades, purifié leurs lépreux, ressuscité leurs morts, nourri les affamés, ouvert les yeux des aveugles. Que n'avait-il pas fait ? Que n'avait-il pas dit ?

Il désirait ardemment les rassembler sous son aile protectrice, mais ils refusaient de s'y abriter. Ils préféraient les ailes de l'ennemi juré aux ailes de l'Éternel. Il leur avait ouvert son sein, mais ils ne voulaient pas lui faire confiance. Tout le jour, il leur avait tendu les mains, mais ils ne voulaient pas de lui. Et maintenant, enfin, après une longue patience, il déverse sur eux ses sombres « malheurs » et leur annonce le destin terrible qui les attend.

Mais, cher lecteur, ne vous vient-il pas à l'esprit que le « malheur » du onzième chapitre de Matthieu pourrait avoir une portée plus vaste encore que Chorazin, Bethsaïda et Capernaüm ? Ne devrait-il pas résonner avec une force encore plus profonde et une puissance plus accablante pour les âmes de la chrétienté ?

Pour notre part, nous n'en doutons pas un instant. Nous ne pouvons prétendre explorer les circonstances qui contribuent à aggraver la culpabilité de l'Église professante, la large diffusion de la connaissance biblique et de la lumière évangélique, les innombrables formes sous lesquelles les privilèges spirituels se présentent sur le chemin de cette génération.

Et quel est le retour ? Quelle est la véritable condition pratique, même pour ceux qui occupent les plus hautes sphères de la foi chrétienne ? Hélas, qui osera répondre ? D'un côté, nous voyons les sombres ombres de la superstition envelopper les esprits. De l'autre, nous voyons l'incrédulité dresser son front audacieux et impudent, osant porter sa main impie sur le canon sacré de l'inspiration.

À cela s'ajoute le désespoir des cœurs misérables qui s'accrochent avidement à tout ce qui peut leur apporter confort et complaisance. En un mot, on peut affirmer sans risque d'erreur que, de toute l'histoire du monde, aucun spectacle plus sombre ne s'est offert que celui que la chrétienté professante présente en ce moment même.

Car si dans les villes anciennes vous trouvez la perversité et l'infidélité, vous ne les trouvez pas, comme dans la chrétienté, plaquées sur le nom du Christ ni dissimulées sous les faux atours de la profession de foi chrétienne. C'est là le péché aggravé de la chrétienté, et c'est pourquoi le terrible « Malheur à toi ! » doit être mesuré à l'aune de l'étendue des privilèges et de la responsabilité qui en découle.

Et si ces lignes étaient lues par quelqu'un qui, jusqu'à présent, a rejeté le témoignage de l'Évangile, nous lui rappellerions avec affection la gravité de ces mots : « *Malheur à toi !* » Nous craignons que bien peu réalisent la terrible responsabilité que représente le fait d'entendre et de rejeter sans cesse le message de l'Évangile.

Si pour Capernaüm rejeter la lumière qui l'éclairait était une chose grave, combien plus grave encore est-il pour quiconque, aujourd'hui, de rejeter la lumière encore plus éclatante qui brille sur lui dans l'Évangile de la grâce de Dieu ! La rédemption est accomplie, le Christ est exalté comme Prince et Sauveur, le Saint-Esprit est descendu, le canon de l'inspiration est complet, tout ce que l'amour pouvait accomplir a été réalisé.

Si donc, malgré toute cette lumière et ces grâces accumulées, un homme persiste dans l'incrédulité, vivant encore dans ses péchés, il a assurément bien des raisons de craindre que ces paroles ne soient prononcées contre lui à la fin : « *Malheur à toi, qui rejettes l'Évangile !* »

*« Puisque j'appelle et que vous résistez, puisque j'étends ma main et que personne n'y prend garde, puisque vous rejetez tous mes conseils, et que vous n'aimez pas mes réprimandes, moi aussi, je rirai quand vous serez dans le malheur, je me moquerai quand la terreur vous saisira, quand la terreur vous saisira comme une tempête, et que le malheur vous enveloppera comme un tourbillon, quand la détresse et l'angoisse fondront sur vous. Alors ils m'appelleront, et je ne répondrai pas ; ils me chercheront, et ils ne me trouveront pas » (Proverbes 1.24-28).* Puisse le Saint-Esprit se servir de ces paroles pour éveiller quelque lecteur insouciant et le conduire aux pieds de Jésus !

## **Les ressources.**

Tournons-nous un instant vers les ressources que le véritable, le parfait, le divin Ouvrier a trouvées en Dieu.

Ce Bienheureux a certainement connu des épreuves dans ce monde misérable, mais il avait en Dieu des ressources inépuisables. C'est pourquoi, lorsque tout semblait se li-guer contre lui, lorsqu'il aurait pu dire : *« J'ai travaillé en vain, j'ai dépensé mes forces pour rien »* (Ésaïe 49.4), lorsque l'incrédulité, l'endurcissement du cœur et le rejet l'assaillaient de toutes parts :

*« Jésus prit alors la parole et dit : Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux tout-petits. Oui, Père, car telle a été ta volonté. Toutes choses m'ont été données par mon Père ; et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler »* (Matthieu 11.25-27).

Voilà donc les ressources, les ressources riches et variées du véritable Ouvrier, qui savait remercier Dieu en toutes circonstances et en tout temps. Il demeurait imperturbable au milieu de tout. Si le témoignage était rejeté, si le message tombait dans l'oreille d'un sourd et dans un cœur insensible, si la précieuse semence semée par sa main aimante tombait sur le chemin battu et était emportée par les oiseaux du ciel, il pouvait incliner la tête et dire : *« Je te remercie, ô Père. Oui, Père, car telle fut ta volonté ! »* Il ne faillit jamais. Il marcha et travailla toujours selon la parfaite voie des desseins divins.

Il n'en va pas de même pour nous, si notre témoignage est rejeté, si notre travail demeure infructueux, il nous faudra peut-être en rechercher la cause. Il nous faudra peut-être nous remettre en question. Peut-être avons-nous manqué de fidélité. L'absence de résultat est peut-être entièrement de notre faute. Il en aurait été autrement si nous avions été plus déterminés et plus dévoués. Nous aurions peut-être pu récolter des gerbes d'or dans ce coin du champ, sans notre propre sensualité et notre mondanité. Nous avons été indulgents envers nous-mêmes là où nous aurions dû nous imposer des sacrifices ; nous étions guidés par des motivations complexes. En bref, il peut y avoir mille raisons, en nous et dans nos manières, expliquant pourquoi notre labeur s'est avéré infructueux.

Mais avec le seul et parfait Ouvrier, il n'en était pas ainsi. C'est pourquoi il put se retirer sereinement des refus extérieurs et puiser dans les ressources intérieures. Là, tout était clair pour lui. *« Je te loue ! »* Il confia son cœur aux desseins éternels de Dieu. Toutes choses lui furent données. Et comme il le dit ailleurs : *« Tous ceux que le Père me donne viendront à moi »* (Jean 6.37).

**Tout était réglé, et tout était juste. Le dessein divin s'accomplirait, et la volonté divine se réaliserait puissamment. Quel doux soulagement pour le cœur au milieu des refus et des déceptions !**

Dieu accomplira ce qui concerne ses serviteurs. Et même là où surviennent erreurs et échecs, hélas, ils abondent en chacun de nous, la riche grâce du Seigneur se répand sur tous et tire même de nos erreurs l'occasion de resplendir d'autant plus. Bien que, assurément, ces erreurs produisent leurs propres conséquences douloureuses et humiliantes.

C'est le souvenir de cela seul qui peut apporter la paix au milieu des circonstances les plus décourageantes. Si nous détournons les yeux de Dieu, nos âmes seront bientôt submergées. C'est notre privilège de pouvoir, dans notre humble mesure, remercier Dieu en toutes circonstances et nous réfugier dans ses desseins éternels ; qui doivent s'accomplir malgré toute l'incrédulité des hommes et toute la malice de Satan.

### **Les rendements.**

Mais nous devons conclure cet article, et nous nous contenterons de citer ces précieuses paroles qui décrivent les bienfaits que notre Seigneur et Sauveur béni nous accorde : « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est aisé, et mon fardeau léger* » (Matthieu 11.28-30).

Ces paroles sont familières à nos lecteurs, et nous les introduisons ici simplement pour compléter le beau tableau présenté dans notre chapitre. Nous sommes convaincus que le lecteur spirituel appréciera grandement la présentation du divin Ouvrier dans ses refus, ses ressources et ses rendements. C'est une leçon merveilleuse.

Le Seigneur Jésus se retire d'une scène de déceptions et trouve toute sa force en Dieu. Il revient ensuite au cœur même de cette scène qui l'avait repoussé, et y fait son retour plein de grâce. Tout cela est dans une grâce parfaite et inébranlable, une miséricorde inépuisable, une patience sans faille.

Certes, il avait répondu au Baptiste. Il avait fidèlement dépeint les hommes de cette génération. Il avait prononcé un châtement solennel sur les villes impénitentes. Mais il peut se manifester dans toute la fraîcheur divine et la plénitude de la grâce qui était en lui et dire à chaque âme accablée : « *Venez à moi !* »

Tout cela est divin. Cela nous pousse à l'adoration et à la reconnaissance. Si la fidélité, face à une impénitence aggravée, se voit contrainte de dire : « *Malheur à toi !* » la grâce, elle, peut s'adresser à chaque cœur accablé avec les mots touchants : « *Viens à moi !* » Les deux sont parfaits.

Le Seigneur Jésus a ressenti les rejets. Il n'aurait pas été vraiment humain s'il ne les avait pas ressentis. Oui, il a ressenti les rejets. Il aurait pu dire : « *J'ai attendu la compassion, mais en vain, des consolateurs, et je n'en ai pas trouvé* » (Psaume 69.20-21).

Remarquez : « *J'ai attendu !* » Son cœur humain aimant a ardemment « attendu » la compassion, mais ne l'a pas trouvée. Il a cherché des consolateurs, mais en vain. Il n'y avait ni pitié pour Jésus ni consolateurs pour lui. Il a été laissé seul. Solitude et désolation, soif, ignominie et mort : tel fut le sort du Fils de Dieu et Fils de l'homme : « *L'opprobre m'a brisé le cœur* » (Psaume 69.20).

C'est une erreur fatale de supposer que le Seigneur Jésus n'a pas ressenti pleinement, comme tout homme devrait ressentir, les épreuves qu'il a traversées. Il a ressenti tout ce que l'homme est capable de ressentir, excepté le péché ; et ce péché, il l'a porté et expié sur la croix, béni soit son nom !

Ce n'est pas seulement un dogme fondamental de la foi chrétienne, mais une vérité d'une douceur infinie pour le cœur de tout croyant sincère. Jésus, en tant qu'homme, a connu la négligence, la déception, les blessures et les insultes. Bienheureux Jésus ! Il en fut ainsi pour toi ici-bas, car tu étais pleinement homme, parfait en tout ce qui incarnait l'homme au milieu de ce monde impitoyable. **Ton cœur aimant cherchait la compassion, mais ne la trouva pas.** La solitude fut ton lot, tandis que tu aspirais à une douce compagnie. Ce monde n'eut ni pitié ni réconfort pour toi.

Et pourtant, remarquez la grâce qui imprègne ces mots : « *Venez à moi !* » Comme c'est différent de nous ! Si nous, qui les méritons si souvent par notre conduite, ne rencontrons que des refus et des déceptions, que rendons-nous en retour ? Hélas, la réponse est simple : chagrin et amertume, critiques et plaintes amères.

Pourquoi cela ? Certes, nous ne sommes pas parfaits, certainement pas par nous-mêmes. Mais nous pouvons être assurés que si nous prenions l'habitude de nous retirer des refus du monde ou de l'Église professante, pour puiser dans les ressources que nous avons en Dieu, nous serions bien mieux à même de réagir avec grâce au milieu de ce qui nous a repoussés. Mais il arrive trop souvent qu'au lieu de nous tourner vers Dieu, nous nous replions sur nous-mêmes. Et la conséquence est qu'au lieu de rendre la grâce, nous rendons l'amertume. Il est impossible de rendre une juste réponse si nous ne parvenons pas à trouver en Dieu la ressource qui nous est propre.

Oh, puissions-nous vraiment apprendre à connaître Jésus et porter son joug ! Puissions-nous nous imprégner de son esprit doux et humble !

Quelles paroles : « *Doux et humble !* » Comme c'est contraire à la nature ! Comme c'est contraire au monde ! Comme c'est contraire à nous-mêmes ! Que d'orgueil, d'arrogance et de suffisance en nous ! Quelle confiance en nous, quel égoïsme, quelle exaltation !

**Que le Seigneur nous donne de nous voir comme il nous voit, afin que nous soyons humbles devant lui et que nous marchions toujours humblement à ses côtés.**

Puissions-nous, en ce temps d'exaltation et d'orgueil, éprouver la sécurité morale d'un esprit humble et d'une âme douce, portant avec joie son joug ; le joug de la soumission totale à la volonté de notre Seigneur en toutes choses. Tel est le secret de la paix et de la force véritables.

Nous ne pouvons goûter au véritable repos du cœur que lorsque notre volonté est soumise. C'est lorsque nous pouvons accueillir chaque épreuve que notre Père nous impose par un « Ainsi soit-il », que le repos est notre part. Si notre volonté est active, le repos est impossible.

Trouver la paix de la conscience en venant à Jésus est une chose. Trouver le repos du cœur en acceptant son joug et en apprenant de lui en est une autre. Puissions-nous, en ce temps d'agitation, approfondir cette dernière.

## 7. UN SAUVEUR RESSUSCITÉ.

La période durant laquelle notre Seigneur reposa dans le tombeau fut certainement une épreuve sombre et troublante pour bon nombre de ceux qui attendaient le salut en Israël. Il fallait une foi sereine, claire et inébranlable pour élever les cœurs au-dessus des nuages pesants qui s'amoncelaient alors à l'horizon du peuple de Dieu. Or, il semble que bien peu possédaient une telle foi en ces moments difficiles.

Nous pouvons sans doute considérer les deux disciples qui cheminaient ensemble vers Emmaüs comme représentatifs de l'état d'esprit de nombreux saints bien-aimés de Dieu, durant les trois jours et trois nuits où notre Seigneur bien-aimé reposa au cœur de la terre. Ils étaient profondément désemparés et à bout de ressources : *« Et ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé. Pendant qu'ils s'entretenaient et discutaient, Jésus lui-même s'approcha et fit route avec eux. Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître »* (Luc 24.14-16).

Leurs pensées étaient envahies par les circonstances. Tout espoir semblait perdu. Leurs attentes les plus chères s'étaient effondrées. L'ombre de la mort planait sur toute la scène, et leurs cœurs étaient accablés de tristesse. Mais remarquez comment l'interpellation du Sauveur ressuscité vient saisir leurs esprits abattus ! *« Il leur dit : De quoi vous entretenez-vous en marchant ? Et ils s'arrêtèrent, l'air attristé »* (Luc 24.17).

Assurément, c'était là une question pertinente et capitale pour ces chers disciples, une question parfaitement destinée à les ramener à la raison. C'était précisément ce dont ils avaient besoin à cet instant, absorbés qu'ils étaient par les circonstances au lieu de se reposer sur la vérité éternelle et immuable de Dieu. L'Écriture était pourtant claire et limpide, s'ils avaient seulement daigné l'écouter. Mais au lieu de se concentrer sur le témoignage distinct de l'Esprit éternel dans la Parole, ils avaient laissé leur esprit se laisser submerger par l'action et les influences des circonstances extérieures. **Au lieu de s'appuyer fermement sur le roc inébranlable de la révélation divine, ils luttèrent au milieu des vagues tumultueuses de la vie.** En un mot, leur esprit était momentanément tombé sous l'emprise de la mort, et rien d'étonnant à ce que leur cœur fût triste et leurs paroles empreintes de mélancolie.

Et ne nous arrive-t-il pas parfois, à vous comme à moi, de succomber au pouvoir des choses visibles et temporelles, au lieu de vivre par la foi à la lumière des réalités invisibles et éternelles ? Oui, même nous qui professons connaître et croire en un Sauveur ressuscité, nous qui croyons être morts et ressuscités avec lui, qui avons le Saint-Esprit demeurant en nous ; ne nous arrive-t-il pas parfois de flancher et de nous laisser abattre ? Et n'avons-nous pas, en de tels moments, besoin d'être interpellés par un Sauveur ressuscité ? Ce précieux et aimant Sauveur n'a-t-il pas souvent l'occasion de poser à nos cœurs cette question : « *De quoi vous entretenez-vous ?* »

Ne se peut-il pas souvent que, lorsque nous nous réunissons ou que nous nous croisons, nos échanges soient tout sauf ce qu'ils devraient être ? Il se peut que nous nous lamentions ensemble sur les circonstances déprimantes qui nous entourent : le temps qu'il fait, l'avenir du pays, l'état du commerce, notre santé fragile, la difficulté de joindre les deux bouts, bref, tout et n'importe quoi, sauf ce qu'il faut.

Oui, et nous sommes tellement absorbés par de telles choses que nos yeux spirituels sont aveuglés. Nous ne prenons pas conscience du Bienheureux qui, dans son amour tendre et fidèle, se tient à nos côtés. Et il doit alors interpeller nos cœurs errants par sa question directe et puissante : « *De quoi vous entretenez-vous ?* »

Réfléchissons-y. Cela mérite toute notre attention. Nous sommes tous bien trop enclins à laisser notre esprit succomber au poids et à la pression des circonstances, au lieu de vivre dans la force de la foi. Nous nous préoccupons de ce qui nous entoure au lieu de nous tourner vers les réalités d'en haut, vers ces réalités lumineuses et bénies qui nous appartiennent en Christ.

Et quel en est le résultat ? Améliorons-nous notre situation ou nos perspectives en nous lamentant ? Absolument pas. Que se passe-t-il alors ? Nous nous rendons malheureux et nos échanges deviennent déprimants ; et, pire encore, nous déshonorons la cause du Christ.

Les chrétiens oublient souvent l'importance de leur humeur, de leurs manières, de leur apparence et de leur comportement au quotidien. Nous oublions que la gloire du Seigneur est intimement liée à nos actions de chaque jour. Nous savons tous que, dans la vie sociale, nous jugeons le caractère du chef de famille à l'aune de ses enfants et de ses serviteurs. Si nous observons des enfants malheureux et abattus, nous serions tentés de considérer leur père comme morose, sévère et arbitraire.

Si nous voyons des serviteurs accablés et surmenés, nous considérerions le maître comme insensible et tyrannique.

En bref, en règle générale, on peut se faire une idée assez juste du chef de famille en observant l'attitude, l'esprit, le style et les manières des membres de sa maisonnée. Avec quelle ferveur devrions-nous donc nous efforcer, en tant que membres de la famille de Dieu, de donner une bonne image de ce qu'il est par notre humeur, notre esprit, notre style et nos manières ! Si les hommes du monde, ceux que nous côtoyons quotidiennement dans les détails pratiques de la vie, nous voient l'air maussade, morose, abattu ; s'ils nous entendent proférer des plaintes lugubres à propos de ceci, de cela et d'autre chose ; s'ils nous voient préoccupés uniquement par nos propres affaires, avides, critiques, négociateurs aussi durs que les autres ; s'ils nous voient accabler nos serviteurs de travail pénible, de bas salaires et de nourriture misérable ; quelle opinion peuvent-ils se faire de Celui que nous appelons notre Père et notre Maître dans les cieux ?

Ne méprisons pas ces paroles simples et ne les rejetons pas. Soyez-en sûrs, elles sont nécessaires en cette époque où les professions de foi abondent. On observe un vaste échange intellectuel autour de la vérité qui laisse la conscience insensible, le cœur indifférent, la vie sans vie. Nous savons que nous sommes morts et ressuscités avec Christ ; mais dès qu'un événement nous touche, que ce soit personnellement, dans nos relations ou dans nos intérêts, nous démontrons rapidement combien cette précieuse vérité est impuissante à nos yeux.

Que le Seigneur nous accorde la grâce d'appliquer nos cœurs avec sérieux et ferveur à ces choses, afin que notre vie quotidienne puisse témoigner plus fidèlement d'un christianisme authentique. Il nous faut un témoignage qui glorifie notre Dieu très miséricordieux et Père, et notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ; et qui offre aussi à ceux qui nous côtoient un bel exemple de ce qu'est réellement la religion pure dans son action sur la vie et le caractère tout entiers.

Puissions-nous tous ressentir plus pleinement la présence du Sauveur ressuscité et y trouver une réponse triomphante aux sombres suggestions de l'ennemi, aux pensées déprimantes de notre cœur et à l'influence néfaste des circonstances. Que Dieu, dans son infinie miséricorde, nous l'accorde, au nom de Jésus.

Il est impossible de lire ce passage inspirant et touchant de Luc 24 sans être frappé par la force réconfortante de la voix et de la présence du Sauveur ressuscité. Nous voyons les disciples, dispersés çà et là, en proie au doute, à la perplexité, à la peur et au désespoir. Certains courant vers le sépulcre, d'autres en revenant, d'autres encore se rendant à Emmaüs, et d'autres enfin rassemblés à Jérusalem, chacun dans son propre état.

Mais la voix et la présence tangible de Jésus les ont tous ralliés, rassurés et encouragés, et les ont réunis autour de sa Personne bénie dans l'adoration, l'amour et la louange. Il y avait en sa présence une puissance indescriptible capable de répondre à tous les besoins du cœur et de l'esprit. Ainsi en fut-il, ainsi en est-il, ainsi en sera-t-il toujours, béni et loué soit son précieux nom ! Il y a une puissance dans la présence d'un Sauveur ressuscité pour résoudre nos difficultés, dissiper nos perplexités, apaiser nos craintes, alléger nos fardeaux, sécher nos larmes, combler tous nos besoins, apaiser nos esprits et satisfaire tous les désirs de nos cœurs.

Les deux disciples se rendant à Emmaüs en témoignent, si l'on en juge par leurs paroles ferventes : « *Notre cœur ne brûlait-il pas au-dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures ?* » (Luc 24.32).

Oui, là résidait le secret profond et précieux : « *Il nous parlait* » et « *Il nous expliquait les Écritures !* » Quels moments angéliques ! Quelle communion intense ! Quel ministère d'amour ! Un Sauveur ressuscité rassemblant leurs cœurs par ses paroles merveilleuses et sa puissante explication des Écritures.

Quel fut l'effet, quel fut le résultat inévitable ? Les deux voyageurs retournèrent aussitôt à Jérusalem pour retrouver leurs frères. Il ne pouvait en être autrement. Si nous perdons de vue un Sauveur ressuscité, nous nous éloignerons assurément de nos frères, nous nous absorberons dans nos propres préoccupations, nous suivrons notre propre voie, nous sombrerons dans la froideur, l'engourdissement, les ténèbres et l'égoïsme. Mais, d'un autre côté, dès l'instant où nous entrons véritablement en présence du Christ, lorsque nous entendons sa voix et ressentons la douceur et la puissance de son amour, lorsque nos cœurs sont soumis à la puissante influence morale de son précieux ministère d'amour, alors nous sommes conduits, avec une affection et un intérêt sincère, à rechercher tous nos frères et à désirer ardemment trouver notre place parmi eux afin de leur communiquer la joie profonde qui emplit nos âmes.

Nous pouvons affirmer ceci comme un principe immuable, un axiome spirituel : il est absolument impossible de respirer l'atmosphère de la présence d'un Sauveur ressuscité et de demeurer isolé, indépendant ou fragmenté. L'effet nécessaire de sa chère présence est de faire fondre le cœur et de le faire déborder en flots d'affection tendre envers tout ce qui lui appartient.

Mais poursuivons notre lecture du chapitre.

*« Se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, et ils trouvèrent les onze, et ceux qui étaient avec eux, assemblés et disant : Le Seigneur est réellement ressuscité, et il est apparu à Simon. Et ils racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu au moment où il rompit le pain. Tandis qu'ils parlaient de la sorte, lui-même se présenta au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous ! Saisis de frayeur et d'épouvante, ils croyaient voir un esprit » (Luc 24.33-37).*

Ils se levèrent à l'heure même, prouvant ainsi qu'ils n'avaient que peu de choses à faire à Emmaüs, ou combien l'objectif béni qui se présentait à eux était primordial. Eux aussi avaient besoin de l'interpellation du Sauveur ressuscité pour reprendre leurs esprits, apaiser leurs craintes et redonner espoir à leur moral. Ils avaient besoin de réaliser la puissance de sa présence en tant que Ressuscité. Ils venaient de déclarer à leurs deux frères d'Emmaüs : *« Le Seigneur est réellement ressuscité ! »* Pourtant, lorsque leur Seigneur ressuscité leur apparut, ils ne le reconnurent pas. Il dut alors interpellier leurs cœurs par ses paroles inspirantes :

*« Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi des doutes s'élèvent-ils dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi ; touchez-moi et voyez : un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. Et en disant cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Comme, dans leur joie, ils ne croyaient pas encore, et qu'ils étaient dans l'étonnement, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger ? Ils lui présentèrent du poisson grillé. Il le prit, et il mangea devant eux » (Luc 24.38-43).*

Quel amour tendre ! Quelle bienveillance envers leur faiblesse et leur besoin ! Quelle compassion profonde, malgré leur folie et leur incrédulité ! *« Sauveur miséricordieux ! Qui ne t'aimerait pas ? Qui ne te ferait pas confiance ? Que tout notre cœur soit absorbé par toi ! Que toute notre vie soit sincèrement consacrée à ton service béni ! Que ta cause mobilise toutes nos énergies ! Que tout ce que nous possédons et tout ce que nous aimons soit déposé sur ton autel comme un culte raisonnable ! Que l'Esprit éternel œuvre en nous pour l'accomplissement de ces nobles désirs ! »*

Mais avant de conclure ce bref article, il convient de souligner un point particulièrement important : la manière dont le Sauveur ressuscité honore la Parole écrite. Il a repris les deux voyageurs pour leur lenteur à croire aux Écritures :

« Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait » (Luc 24.27).

Il en fut de même lors de son entretien avec les onze apôtres et les autres à Jérusalem. À peine les eut-il convaincus de son identité qu'il chercha à conduire leurs âmes vers la même autorité divine : les Saintes Écritures.

« Puis il leur dit : C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes. Alors il leur ouvrit l'intelligence, afin qu'ils comprennent les Écritures. Et il leur dit : Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait, qu'il ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance en vue du pardon des péchés serait prêchée en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem » (Luc 24.44-47).

Tout ceci revêt une importance capitale à l'heure actuelle. Nous sommes persuadés que les chrétiens du monde entier ont besoin d'être interpellés quant à l'importance primordiale de la Parole de Dieu, son autorité absolue sur la conscience, son pouvoir formateur et son emprise totale sur la vie, le caractère et la conduite.

**Il est fortement à craindre que les Saintes Écritures ne perdent rapidement leur place divine dans le cœur de ceux qui prétendent les considérer comme la règle divine de la foi et de la morale.**

Nous avons souvent entendu ce slogan résonner à nos oreilles : « *La Bible, et la Bible seule, est la religion des protestants !* » Hélas ! si cette affirmation déjà été vraie, nous craignons que sa véracité actuelle soit plus que douteuse. Bien peu, comparativement, même parmi ceux qui occupent les plus hautes fonctions professionnelles, reconnaissent concrètement qu'en toutes choses, qu'il s'agisse de foi ou de morale, dans tous les détails pratiques de la vie, dans l'Église, dans la famille, dans les affaires et dans notre vie quotidienne, nous devons être absolument gouvernés par cette phrase impérieuse, puissante et moralement glorieuse : « *Il est écrit !* »

La valeur et la gloire morale de cette phrase sont considérablement accrues par ce fait révélateur : elle a été utilisée à trois reprises par notre Seigneur adoré au début de sa carrière publique, dans son combat contre l'adversaire, et elle a résonné aux oreilles de ses proches juste au moment où il s'apprêtait à monter au ciel.

Oui, cher lecteur chrétien, « *Il est écrit !* » était une phrase chère à notre divin Maître et Seigneur. Il a toujours obéi à la Parole. Il s'est soumis sans réserve à son autorité sainte en toutes choses. Il a vécu d'elle et par elle, du début à la fin.

Il a marché selon elle et n'a jamais agi sans elle. Il n'a ni raisonné ni questionné, ni sous-entendu ni inféré, il n'a rien ajouté ni retranché, ni nuancé d'aucune manière ; il a obéi.

Oui, lui, le Fils éternel du Père, Dieu lui-même, béni à jamais, s'étant fait homme, a vécu des Saintes Écritures et a constamment suivi leurs préceptes. Il en a fait la nourriture de son âme, la matière et le fondement de son merveilleux ministère, l'autorité divine de son chemin parfait.

En tout cela, il fut notre grand Modèle. Puisseons-nous suivre ses pas bénis ! Puisseons-nous soumettre nos vies, nos comportements, nos habitudes, nos fréquentations, notre environnement, à l'épreuve des Saintes Écritures, et rejeter de tout cœur tout ce qui, quoi qu'il en soit et par qui que ce soit, ne résiste pas à cette lumière scrutatrice.

**Nous sommes profondément convaincus que, dans des centaines de milliers de cas, le premier point essentiel à retenir est de retrouver cette attitude joyeuse où la Parole de Dieu est pleinement reconnue et respectée comme une autorité absolue.**

Discuter et argumenter avec celui qui n'accorde pas à l'Écriture la même place que notre Seigneur Jésus-Christ lui a accordée est une perte de temps. Et lorsqu'une personne agit ainsi, toute discussion devient superflue.

Ce dont nous avons réellement besoin, c'est de faire de la Parole de Dieu le fondement de notre paix intérieure et l'autorité qui guide notre cheminement personnel. Puisseons-nous tous y parvenir !

## 8. DIEU EST POUR NOUS.

« *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* » (Romains 8.31).

Que de sens dans ces quelques mots : « *Dieu est pour nous !* » Ils forment l'une de ces magnifiques chaînes à trois maillons qu'on retrouve si souvent dans les Écritures. « Dieu » est relié à « nous » par ce petit mot précieux : « pour ». Et cela garantit tout pour le présent et pour l'éternité. Il n'existe pas un seul besoin, dans toute la gamme de ce qu'une créature peut éprouver, qui ne soit couvert par cette phrase courte mais complète placée en tête de ce texte.

Si Dieu est pour nous, alors il en découle forcément, et c'est une conséquence bénie, que ni nos péchés, ni nos fautes, ni notre culpabilité, ni notre nature corrompue, ni Satan, ni le monde, ni aucune autre créature ne peuvent faire obstacle à notre paix présente, à notre bonheur éternel ni à notre gloire. Dieu peut disposer de toutes choses, et il l'a fait, de manière à manifester sa propre gloire et son saint nom dans tout l'univers, pour l'éternité. Louange et adoration à la Trinité éternelle !

Il se peut cependant que le lecteur soit tenté, dès le départ, de se demander comment trouver sa place parmi le « nous » de cette précieuse affirmation. C'est une question capitale. Notre bonheur ou notre malheur éternel en dépend. Comment, alors, savoir que Dieu est pour nous ?

Pour répondre à cette question essentielle, nous nous efforcerons, avec la grâce de Dieu, de fournir au lecteur cinq preuves solides que Dieu est pour nous dans tous nos besoins. Il est pour nous malgré tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons fait. Il est pour nous alors qu'il n'y a aucune raison, de notre côté, pour qu'il le soit, et toutes les raisons pour qu'il soit contre nous.

### **Première preuve : le don de son Fils.**

« *Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* » (Jean 3.16). Nous sommes heureux, pour plusieurs raisons, de commencer notre série de démonstrations par ces paroles mémorables. D'abord, elles permettent de lever une difficulté qui pourrait se poser à un lecteur attentif : le passage de Romains 8.31 s'adresse clairement, en premier lieu, aux croyants et à eux seuls ; comme l'épître aux Romains dans son ensemble, et comme chacune des épîtres.

Mais, loué soit Dieu, aucune difficulté de ce genre ne peut être soulevée à propos des paroles universelles et encourageantes de celui qui a parlé comme personne n'a jamais parlé. Quand nous entendons de la bouche même de notre Seigneur, le Fils éternel de Dieu, ces mots : « *Dieu a tant aimé le monde* », nous n'avons aucune raison de remettre en question leur portée pour tous ceux qui font partie de ce « monde ». Avant de pouvoir affirmer que l'amour inconditionnel de Dieu ne s'applique pas à quelqu'un, il faudrait d'abord prouver que cette personne ne fait pas partie du monde, qu'elle appartient à une autre sphère d'existence.

Si notre Seigneur avait dit : « Dieu a tant aimé une certaine partie du monde », alors oui, il serait absolument nécessaire de prouver qu'on appartient à cette catégorie avant de pouvoir s'appliquer ses paroles. S'il avait dit que Dieu aimait tant les prédestinés, les élus ou les appelés, alors il nous faudrait d'abord vérifier notre place parmi eux avant de pouvoir nous approprier cette précieuse assurance de l'amour de Dieu, prouvée par le don de son Fils.

Mais notre Seigneur n'emploie aucune restriction de ce genre. Il s'adresse à un homme qui, dès son plus jeune âge, avait été formé et habitué à avoir une vision très limitée de la grâce et de la bonté de Dieu. On avait enseigné à Nicodème que le flot généreux de la bonté, de la bienveillance et de la tendre miséricorde de l'Éternel ne pouvait couler que dans le cadre étroit du système juif et de la nation juive. L'idée que cette grâce puisse rayonner sur le monde entier n'avait très probablement jamais effleuré l'esprit de quelqu'un formé au sein d'un système légaliste aussi rigide.

Il dut donc entendre avec étonnement « *un docteur venu de Dieu* » (Jean 3.2), affirmer que Dieu aimait non seulement la nation juive, mais aussi « le monde entier ». Sans aucun doute, une telle déclaration ne pouvait qu'ajouter à la stupéfaction de ce maître en Israël, à qui l'on venait d'annoncer que lui-même, malgré toute sa formation religieuse, devait naître de nouveau pour voir ou entrer dans le royaume de Dieu.

Faut-il alors nier ou remettre en question la grande vérité de la prédestination, de l'élection ou de l'appel efficace ? Absolument pas ! Nous considérons ces réalités comme des principes fondamentaux du vrai christianisme.

Nous croyons aux desseins et aux plans éternels de notre Dieu, à ses décrets insondables, à son amour qui choisit, à sa miséricorde souveraine. Mais est-ce que l'une de ces vérités, ou même toutes ensemble, interfère, ne serait-ce que de la plus infime manière, avec la nature même de Dieu qui est grâce, ou avec les manifestations de son amour envers un monde perdu ? Pas du tout. **Dieu est amour. C'est sa nature bénie, et cette nature doit s'exprimer envers tous.**

L'erreur, c'est de supposer que parce que Dieu a ses desseins, ses conseils, ses décrets ; parce qu'il est souverain dans sa grâce et sa miséricorde ; parce qu'il a choisi de toute éternité un peuple pour sa louange et sa gloire ; parce que les noms de tous les rachetés ont été inscrits dans le livre de l'Agneau immolé avant la fondation du monde ; alors Dieu ne pourrait pas aimer toute l'humanité, ne pourrait pas aimer le monde. Que, par conséquent, la bonne nouvelle du salut plein et gratuit de Dieu ne devrait pas être proclamée à toute créature sous le ciel.

En réalité, ces deux lignes de vérité, bien que parfaitement distinctes, sont énoncées avec une clarté égale dans la Parole de Dieu. Aucune n'interfère, même légèrement, avec l'autre. Toutes deux contribuent à former la belle harmonie de la vérité divine et à manifester l'unité glorieuse de la nature de Dieu.

Or, c'est précisément avec les manifestations de la nature divine et les débordements de l'amour divin que le prédicateur de l'Évangile doit travailler. Il ne doit être ni freiné, ni limité, ni enfermé dans son œuvre bénie par une quelconque référence aux décrets ou aux desseins cachés de Dieu, même s'il en est pleinement conscient. Sa mission concerne le monde entier, sans exception. Son thème, c'est le salut, un salut aussi plein que le cœur de Dieu, aussi permanent que son trône, aussi libre que l'air, accessible à tous sans aucune exception, limitation ni condition. Le fondement de son œuvre, c'est la mort expiatoire du Christ, qui a levé tous les obstacles et ouvert les vannes pour que le puissant flot de l'amour divin puisse se déverser, dans toute sa plénitude et sa richesse, sur un monde perdu et coupable.

Et c'est là, ajoutons-le, que réside la responsabilité de l'homme face à l'Évangile de Dieu. S'il est vrai que Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, si « la justice de Dieu est pour tous », si la volonté miséricordieuse de Dieu est que tous soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, s'il ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous se repentent ; alors, en vérité, tout homme qui entend ce glorieux Évangile porte la responsabilité solennelle d'y croire et d'être sauvé.

Personne ne peut honnêtement se retourner et dire : *« J'aspirais à être sauvé, mais je ne le pouvais pas, car je n'étais pas parmi les élus. Je voulais fuir la colère à venir, mais j'en étais empêché par l'obstacle insurmontable d'un décret divin qui me condamnait irrémédiablement à un enfer éternel ! »*

Il n'existe, dans l'ensemble de la Parole de Dieu, ni dans ses relations avec ses créatures, ni dans la nature de son caractère, ni dans les lois de son gouvernement moral, le moindre fondement à une telle objection. Personne n'a d'excuse. Dieu peut dire à tous ceux qui ont rejeté son Évangile : *« J'aurais voulu, mais vous n'avez pas voulu ! »*

L'idée d'une réprobation, c'est-à-dire que Dieu condamnerait d'avance une créature à la damnation éternelle, est totalement inconcevable à la lumière de la Parole de Dieu. Le feu éternel est préparé pour le diable et ses anges (Matthieu 25), non pas pour l'homme ; mais des hommes s'y précipiteront d'eux-mêmes. Les « vases de colère » sont préparés à la destruction non par Dieu, mais par eux-mêmes (Romains 9). Quiconque accède au ciel devra en remercier Dieu. Quiconque se retrouve en enfer n'aura à s'en prendre qu'à lui-même.

De plus, il faut toujours se rappeler que le pécheur n'a rien à voir avec les décrets non révélés de Dieu. Qu'est-ce qu'il peut en savoir ? Absolument rien. Mais il a affaire à l'amour révélé de Dieu, à sa miséricorde offerte, à son salut gratuit, à son glorieux Évangile. On peut affirmer sans crainte que tant que ces paroles lumineuses et glorieuses brilleront dans le livre de Dieu : « *Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie* » (Apocalypse 22.17), il est impossible pour quiconque de dire : « *J'ai voulu être sauvé, mais je ne le pouvais pas. J'avais soif de l'eau vive, mais je ne pouvais pas l'atteindre. Le puits était trop profond et je n'avais rien pour puiser !* »

Non, jamais de tels propos ne seront tenus, jamais une telle objection ne sera avancée parmi les perdus. Quand les hommes entreront dans l'éternité, ils verront avec une clarté terrible ce qu'ils prétendent aujourd'hui être si obscur et si déroutant : la parfaite compatibilité entre la grâce souveraine et élective de Dieu et l'offre gratuite du salut à tous, l'harmonie totale entre la souveraineté divine et la responsabilité humaine.

Nous espérons sincèrement que le lecteur perçoit déjà ces choses. Il est primordial de préserver l'équilibre de la vérité dans l'âme, de laisser les rayons de la révélation divine agir pleinement sur le cœur et la conscience, sans être obscurcis par l'atmosphère trouble d'une simple théologie humaine. Il est dangereux de rassembler un certain nombre de vérités isolées et de les organiser en système. Nous avons besoin du pouvoir harmonisant de toute la vérité.

**La croissance et la sanctification concrète de l'âme ne sont pas favorisées par telle ou telle vérité prise séparément, mais par la vérité dans toute sa plénitude, incarnée dans la personne du Christ et révélée par l'Esprit éternel dans les Saintes Écritures.**

Il nous faut nous défaire complètement de toutes nos idées préconçues, de toutes nos conceptions et opinions purement théologiques, et venir comme un petit enfant aux pieds de Jésus pour être instruits par son Esprit, à partir de sa Parole sainte. C'est seulement ainsi que nous trouverons la paix face aux doctrines contradictoires.

C'est ainsi que se dissipèrent tous les lourds nuages et les brouillards de l'opinion humaine, et que nos âmes libérées se baigneront dans la clarté limpide d'une pleine révélation divine.

## **Deuxième preuve : la mort de son Fils.**

Pour notre propos, il nous suffit d'aborder un seul aspect du sacrifice expiatoire du Christ, mais cet aspect est fondamental. Nous faisons référence à cette révélation extraordinaire donnée par le Saint-Esprit à travers le prophète Ésaïe : « *Il a plu à l'Éternel de le briser par la souffrance* » (Ésaïe 53.10).

Notre Seigneur béni aurait pu venir dans ce monde de péché et de souffrance. Il aurait pu devenir homme. Il aurait pu être baptisé dans le Jourdain, oint du Saint-Esprit, tenté par Satan dans le désert. Il aurait pu parcourir le monde en faisant le bien. Il aurait pu vivre et travailler, pleurer et prier, et, à la fin, retourner au ciel ; nous laissant ainsi plongés dans une obscurité plus profonde que jamais. Il aurait pu, comme le prêtre ou le lévite de la parabole, venir nous observer dans nos blessures et notre misère, passer de l'autre côté et retourner seul d'où il venait.

Et s'il l'avait fait ? Qu'est-ce qui nous aurait attendus, lecteur, sinon les flammes de l'enfer éternel, pour toi et pour moi ? Car souvenons-nous bien que tous les travaux accomplis par le Fils de Dieu ; son ministère extraordinaire, ses jours de labeur et ses nuits de prière, ses larmes, ses soupirs, ses gémissements, toute son œuvre de la crèche à la croix ; rien de tout cela n'aurait pu effacer la moindre trace de culpabilité de la conscience humaine : « *Sans effusion de sang, point de pardon* » (Hébreux 9.22).

Certes, le Fils éternel devait devenir homme pour pouvoir mourir ; mais l'incarnation en elle-même ne pouvait pas effacer la culpabilité. En réalité, la vie du Christ en tant qu'homme sur cette terre n'a fait que rendre l'humanité plus coupable encore : « *Si je n'étais pas venu et ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas eu de péché* » (Jean 15.22).

La lumière qui a brillé sur son chemin béni n'a fait que révéler les ténèbres morales de l'homme, d'Israël, du monde. Par conséquent, s'il était simplement venu vivre et œuvrer ici-bas pendant trente-trois ans, puis était retourné au ciel, notre culpabilité et notre obscurité morale auraient été pleinement démontrées, mais aucune expiation n'aurait été accomplie : « *c'est par l'âme que le sang fait l'expiation* » (Lévitique 17.11).

C'est là une vérité fondamentale du christianisme, qu'il faut constamment affirmer et défendre avec fermeté. Elle a une immense force morale.

S'il est vrai que toute la vie du Fils de Dieu ; ses larmes, ses prières, ses gémissements, ses soupirs ; si tout cela réuni n'a pu effacer la moindre parcelle de culpabilité, alors ne pouvons-nous pas légitimement nous interroger sur la valeur de nos œuvres à nous ? Nos larmes, nos prières, nos pratiques religieuses, nos sacrements et nos cérémonies ? Tout l'ensemble de notre activité religieuse et notre réforme morale peut-il suffire à effacer nos péchés et à nous justifier devant Dieu ?

L'idée est tout simplement monstrueuse. Si tout cela pouvait être efficace, pourquoi le sacrifice expiatoire du Christ ? Pourquoi ce sacrifice ineffable et inestimable, si quelque chose d'autre aurait pu suffire ?

Mais on dira peut-être que, même si rien de tout cela ne peut servir sans la mort du Christ, il faut néanmoins y ajouter nos efforts. Pourquoi ? Pour que cette mort incomparable, ce sang précieux, ce sacrifice inestimable soient pleinement efficaces ? C'est cela qu'on voudrait dire ? Qu'il faudrait jeter dans la balance nos pauvres actions humaines, notre justice humaine, pour que le sacrifice du Christ soit pleinement valable devant le jugement de Dieu ? Cette simple pensée est un pur blasphème.

Mais les bonnes œuvres ne sont-elles pas nécessaires ? Oui, bien sûr, mais lesquelles ? S'agit-il des efforts pieux, des activités religieuses, des actions morales d'une nature non régénérée, non convertie, incrédule ? Non. Alors, quelles sont les bonnes œuvres du chrétien ? Ce sont des œuvres de vie, pas des œuvres mortes. **Ce sont les fruits précieux de la vie reçue, la vie du Christ dans le vrai croyant.**

Il n'y a rien sous le ciel que Dieu puisse accepter comme bonne œuvre, sinon le fruit de la grâce du Christ dans le croyant. La plus modeste expression de la vie du Christ dans le quotidien d'un chrétien est précieuse et agréable à Dieu. Mais les travaux les plus impressionnants et les plus colossaux d'un incroyant ne sont, aux yeux de Dieu, que des « œuvres mortes ».

Tout ceci n'est toutefois qu'une parenthèse par rapport à notre sujet principal, auquel nous devons maintenant revenir.

Nous avons dit que, pour notre propos, nous n'aborderons qu'un point particulier de la mort du Christ : le fait qu'il ait plu à l'Éternel de le briser par la souffrance. C'est là la preuve frappante et bouleversante que Dieu est pour nous : « *Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous* » (Romains 8.32). Il ne s'est pas contenté de le donner : il l'a brisé par la souffrance, et cela pour nous.

Cet Être immaculé, saint, parfait, le seul Homme parfait ayant jamais foulé cette terre. Celui qui a toujours fait ce qui plaisait à son Père, dont toute la vie, de la crèche à la croix, fut un parfum continu montant jusqu'au trône et au cœur de Dieu. Dont chaque mouvement, chaque parole, chaque regard, chaque pensée était agréable à Dieu. Dont le seul et unique but, du début à la fin, fut de glorifier Dieu et d'achever son œuvre. Ce Bienheureux fut livré par le dessein déterminé et la prescience de Dieu, cloué à la croix maudite, et il y subit la juste colère d'un Dieu qui hait le péché. Et tout cela parce que Dieu était pour nous, oui, pour nous.

Quelle grâce extraordinaire et incomparable ! Le Juste, brisé pour les injustes. Jésus, sans péché, immaculé et saint, brisé par la main de la justice infinie afin que des rebelles coupables soient sauvés. Et non seulement sauvés, mais élevés à la condition et à la relation de fils, fils et filles du Seigneur Tout-Puissant, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ.

Voilà vraiment la grâce, une grâce riche, gratuite et souveraine. Une grâce débordante pour le pire des pécheurs. Une grâce qui règne par la justice pour la vie éternelle, par Jésus-Christ. Qui refuserait de faire confiance à cette grâce ? Qui peut regarder la croix et douter que Dieu soit pour tout pécheur, pour le lecteur de ces lignes ?

Qui ne se confierait pas en cet amour qui rayonne depuis la croix ? Qui peut regarder la croix et ne pas voir que Dieu ne veut la mort d'aucun pécheur ? Pourquoi ne nous a-t-il pas laissés périr dans notre culpabilité ; descendre dans cet enfer éternel que nous méritions si largement à cause de nos péchés ? Pourquoi a-t-il donné son Fils unique ? Pourquoi l'a-t-il brisé sur cette croix infâme ? Pourquoi a-t-il caché son visage au seul Homme parfait ayant jamais vécu, cet Homme, son propre Fils éternel ?

Pourquoi tout cela, lecteur ? **C'est bien parce que Dieu est pour nous, malgré toute notre culpabilité et notre rébellion.** Oui, béni soit son nom, il est pour le pauvre pécheur qui court à sa propre perte, quel qu'il soit. Et quiconque lit ces lignes est maintenant invité à venir se confier en l'amour qui a donné Jésus de son sein et qui l'a brisé sur la croix.

Cher lecteur, viens donc sans plus attendre. N'hésite pas ! Ne tergiverse pas ! Ne cherche pas de raisons d'attendre ! N'écoute pas Satan ! N'écoute pas les suggestions et les rêveries de ton propre cœur. Mais écoute cette Parole qui t'assure que Dieu est pour toi, et contemple cet amour qui resplendit dans le don et la mort de son Fils. En suivant ce qu'on peut véritablement appeler la chaîne d'or des preuves que Dieu est pour nous, nous nous sommes arrêtés sur deux faits précieux : le don et la mort de son Fils.

Nous avons cheminé du sein de Dieu jusqu'à la croix, le long de ce chemin mystérieux et merveilleux, marqué par les traces de l'amour divin et éternel. Nous avons vu le Bienheureux non seulement donner son Fils unique de son sein, mais le briser pour nous ; faisant de son âme immaculée une offrande pour le péché, le ramenant à la poussière de la mort, le faisant devenir péché pour nous, le jugeant à notre place. Il nous offre ainsi la preuve la plus irréfutable qu'il est pour nous, que son cœur est tourné vers nous, qu'il désire ardemment notre salut, puisqu'il ne nous a pas refusé son Fils, son Fils unique, mais l'a livré pour nous tous.

### **Troisième preuve : la résurrection de son Fils.**

Là encore, nous devons nous en tenir à un seul point de cet événement glorieux : la preuve que la résurrection apporte de la bienveillance de Dieu envers nous. Un ou deux passages de l'Écriture suffiront pour développer et établir ce point essentiel.

Dans Romains 4, l'apôtre inspiré nous présente Dieu comme celui qui a ressuscité Jésus, notre Seigneur, d'entre les morts. Il parle d'Abraham qui, nous dit-il : « *Espérant contre toute espérance, il crut, en sorte qu'il devint père d'un grand nombre de nations, selon ce qui lui avait été dit : Telle sera ta postérité. Et, sans faiblir dans la foi, il ne considéra point que son corps était déjà usé, puisqu'il avait près de cent ans, et que Sara n'était plus en état d'avoir des enfants.*

*Il ne douta point, par incrédulité, au sujet de la promesse de Dieu ; mais il fut fortifié par la foi, donnant gloire à Dieu, et ayant la pleine conviction que ce qu'il promet il peut aussi l'accomplir. C'est pourquoi cela lui fut imputé à justice. Mais ce n'est pas à cause de lui seul qu'il est écrit que cela lui fut imputé ; c'est encore à cause de nous, à qui cela sera imputé, à nous qui croyons en celui qui a ressuscité des morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses, et est ressuscité pour notre justification » (v. 18-25).*

Quoi ? Celui qui a donné son Fils ? Non. Celui qui a brisé son Fils sur la croix ? Non. Quoi alors ? « *Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur* »

Celui-là même « *qui a été livré pour nos fautes et qui est ressuscité pour notre justification* ».

Lecteur attentif, médite sur ce fait essentiel. Qu'est-ce qui a conduit le précieux Sauveur à la croix ? Qu'est-ce qui l'a fait descendre dans la poussière de la mort ? N'est-ce pas nos fautes ? Assurément : « *Il a été livré pour nos fautes* ».

Il a été cloué à la croix pour nous. Il nous a représentés sur la croix. Il était notre Substitut, dans toute la portée et la profondeur de ce terme. Il a pris notre place et a été traité exactement comme nous le méritons. La main de la justice infinie s'est abattue sur tous nos péchés à la croix. Jésus s'est rendu responsable de toutes nos fautes, nos iniquités, nos transgressions, nos dettes, de tout ce qui était ou pourrait être contre nous ; béni soit son nom incomparable et adorable ! Il a répondu de tout et est mort à notre place, sous le poids de nos péchés. Il est mort, le juste pour les injustes.

Où est-il maintenant ? À cette pensée, le cœur exulte d'une joie indicible et d'un saint triomphe. Où est ce Bienheureux qui a été crucifié et qui a reposé dans le tombeau ? **Il est à la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur.** Qui l'a placé là ? Qui a posé la couronne sur son front béni ? Dieu lui-même. Celui qui l'a livré et celui qui l'a transpercé est celui qui l'a ressuscité, et c'est en lui que nous devons croire pour être justifiés. Voilà le point essentiel de l'argumentation de l'apôtre. La justice nous sera comptée si nous croyons en Dieu, celui qui a ressuscité Jésus, notre Seigneur, d'entre les morts.

Soulignons bien ce lien. Saisissons cette connexion capitale. Celui-là même qui a été crucifié, portant le poids de toutes nos fautes, siège maintenant sur le trône, libéré de celles-ci. Comment y est-il parvenu ? Par sa divinité éternelle ? Non : car de ce fait, il y a toujours été. Il est Dieu au-dessus de tout, béni éternellement.

Par sa filiation éternelle ? Non plus : car de ce fait aussi, il y a toujours été. (Nous nous réjouissons de chaque occasion de mettre en lumière la filiation éternelle du Christ. Nous la considérons comme une composante intégrale et essentielle de la foi chrétienne).

Par conséquent, il ne servirait à rien, pour nous en tant que pécheurs coupables chargés d'innombrables fautes, d'apprendre que le Fils éternel du Père avait pris place à la droite de la majesté dans les cieux ; puisque cette place lui a toujours appartenu, oui, la place la plus profonde et la plus tendre au sein du Père.

De plus, on peut se demander : est-ce en tant qu'Homme immaculé, sans péché, parfait, que notre Seigneur adorable a pris place sur le trône ? Non ; en tant que tel, il aurait pu y prendre place à tout moment entre la crèche et la croix.

À quelle conclusion sommes-nous alors inévitablement conduits ? À cette conclusion si précieuse et si apaisante : celui-là même qui a été livré pour nos fautes, brisé pour nos iniquités, jugé à notre place, est maintenant au ciel. Celui qui nous a représentés sur la croix est maintenant sur le trône. Celui qui a porté le poids de toute notre culpabilité est maintenant couronné de gloire et d'honneur.

Si parfaitement, si absolument, si complètement, il a réglé la question de nos péchés ; la justice infinie l'a ressuscité des morts et a posé un diadème de gloire sur son front sacré.

Lecteur, comprends-tu cela ? En vois-tu les conséquences pour toi ? Crois-tu en celui qui a ressuscité Jésus notre Seigneur d'entre les morts ? Vois-tu qu'en faisant cela, Dieu s'est déclaré en ta faveur ? Et comprends-tu qu'en ressuscitant Jésus, il a manifesté son infinie satisfaction dans la grande œuvre de rédemption et t'a remis un reçu pour toutes tes dettes, un reçu pour les « dix mille talents » ?

Voilà le cœur et la substance de ce magnifique raisonnement de Romains 4. Si celui qui a été livré pour nos fautes est maintenant au ciel, et s'il y est par la main et l'action de Dieu lui-même, alors nos fautes sont toutes effacées et nous sommes justifiés de tout. Nous sommes aussi libres de toute accusation de culpabilité et de tout souffle de condamnation que le Bienheureux lui-même. Il ne peut en être autrement si nous croyons en celui qui a ressuscité Jésus notre Seigneur d'entre les morts.

Il est absolument impossible d'accuser le croyant du Dieu de la résurrection, pour la raison la plus simple : celui que Dieu a ressuscité est celui qu'il a brisé pour les péchés du croyant. Pourquoi l'a-t-il ressuscité ? Parce que les péchés pour lesquels il l'a brisé ont tous été effacés, et effacés pour toujours. Le Seigneur Jésus, ayant pris en charge notre cause et s'étant rendu responsable pour nous en tout point, ne pourrait pas être là où il est maintenant si la moindre trace de notre culpabilité subsistait. Mais d'un autre côté, puisqu'il est là maintenant et qu'il y est par la grâce même de Dieu, il est impossible, absolument impossible, de remettre en question la justification pleine et entière et la parfaite justice de l'âme qui croit en lui.

Ainsi, dès l'instant où quelqu'un croit en Dieu, dans ce caractère particulier de celui qui a ressuscité Jésus, il est déclaré parfaitement juste devant lui. C'est merveilleux, mais divinement et éternellement vrai. Puisse le lecteur en ressentir la puissance, la douceur et la vertu apaisante ! Oui, puisse l'Esprit éternel lui en donner la bienheureuse perception au plus profond de son cœur !

Alors, en vérité, il connaîtra une paix parfaite dans son âme ; alors aussi, il comprendra comment, en ressuscitant comme en livrant son Fils, Dieu s'est révélé et a prouvé qu'il était pour nous. Nous avons prévu d'attirer l'attention du lecteur sur Hébreux 13.20, mais nous devons le laisser méditer lui-même sur ce beau passage, tandis que nous présentons notre quatrième preuve.

## Quatrième preuve : la descente du Saint-Esprit.

Là encore, nous devons nous en tenir à un seul point de cet événement glorieux : la forme sous laquelle ce témoin auguste, l'Esprit éternel, est descendu.

Que le lecteur se tourne vers le deuxième chapitre des Actes : « *Le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble dans le même lieu. Tout à coup il vint du ciel un bruit comme celui d'un vent impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Des langues, semblables à des langues de feu, leur apparurent, séparées les unes des autres, et se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer !*

*Or, il y avait à Jérusalem des Juifs, hommes pieux, de toutes les nations sous le ciel. Lorsque ce bruit se répandit, la foule accourut et fut stupéfaite, car chacun les entendait parler dans sa propre langue. Tous étaient remplis d'étonnement et d'admiration, et ils se disaient les uns aux autres : « Ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa propre langue maternelle ? » Parthes, Mèdes, Élamites, habitants de Mésopotamie, de Judée, de Cappadoce, du Pont et d'Asie, de Phrygie et de Pamphylie, d'Égypte et des régions de Libye autour de Cyrène, étrangers venus de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes — « nous les entendons parler dans nos langues des merveilles de Dieu » (v. 1-11).*

Nous relevons ici un fait particulier d'une importance capitale, mentionné à trois reprises dans ce passage. Le Saint-Esprit est descendu pour parler à chaque homme « dans son propre dialecte ». Non pas seulement celui dans lequel il avait été éduqué, mais celui « dans lequel il était né », celui-là même dans lequel sa mère lui murmurait pour la première fois les doux mots de son amour maternel.

Voilà le moyen, le véhicule, que le divin Messenger a adopté pour accomplir cette mission bénie : faire savoir à l'humanité que Dieu est pour nous. Il ne s'est pas adressé aux Hébreux en grec, ni aux Grecs en latin. Il a parlé à chacun dans la langue qu'il comprenait, sa langue familière, sa langue maternelle.

Si cette langue avait une particularité, une expression idiomatique, un régionalisme propre à chaque dialecte, le Saint-Esprit s'en servait pour toucher les cœurs et leur transmettre le doux message de la grâce.

Prenons maintenant l'exemple inverse : la révélation de la Loi au mont Sinaï. Là, l'Éternel s'est strictement limité à une seule langue. Si des personnes de toutes les nations sous le ciel s'y étaient rassemblées, elles n'auraient pas compris un seul mot.

La Loi, les dix commandements, le récit des devoirs de l'homme envers Dieu et son prochain, était soigneusement consignée dans une seule langue.

Mais quand il s'agissait de proclamer les merveilles de Dieu, de raconter l'histoire bénie de l'amour, de révéler le cœur de Dieu envers de pauvres pécheurs coupables, une seule langue suffisait-elle ? Non ! Il fallait que toutes les nations sous le ciel entendent, et ce, dans leur propre langue maternelle.

Lecteur, n'est-ce pas un fait révélateur ? On objectera peut-être que ceux qui ont entendu Pierre et les autres le jour de la Pentecôte étaient juifs. Certes, mais cela n'enlève rien à la beauté, à la douceur et à la force de ce récit. Ce que nous affirmons, c'est que lorsque l'Esprit éternel est descendu du ciel pour annoncer la résurrection du Christ, pour proclamer la rédemption accomplie, pour annoncer la bonne nouvelle du salut, pour prêcher la repentance et le pardon des péchés, il ne s'est pas limité à une seule langue ; il a parlé dans tous les dialectes sous le ciel !

Et pourquoi ? Parce qu'il désirait que l'homme comprenne son message, qu'il voulait toucher son cœur avec la douce nouvelle de l'amour rédempteur et le message bouleversant du pardon total des péchés. Quand il fallait donner la Loi, quand il devait parler à l'homme de son devoir, quand il devait s'adresser à lui en ces termes : « *Tu feras ceci, et tu ne feras pas cela !* » il se limitait à une seule langue. Mais quand il voulait dévoiler le précieux secret de son amour, quand il voulait prouver à l'homme qu'il était pour lui, béni soit à jamais son nom, il prenait soin de parler dans toutes les langues sous le ciel, afin que chacun puisse entendre, dans sa langue maternelle, les œuvres merveilleuses de Dieu.

Ainsi, dans notre série de preuves, notre chaîne d'or de témoignages, nous avons cheminé du sein de Dieu jusqu'à la croix du Christ, et de cette croix précieuse jusqu'au trône. Nous avons contemplé le don, le sacrifice et la résurrection du Fils. Nous avons vu le cœur même de Dieu se révéler dans un amour profond et merveilleux, dans une tendre compassion envers les pécheurs coupables et perdus.

De plus, nous avons constaté la descente de l'Esprit éternel, du trône de Dieu, et sa mission sur cette terre : annoncer à toute créature sous le ciel la bonne nouvelle d'un salut plein, gratuit et éternel par le sang de l'Agneau ; et annoncer cette nouvelle non pas en langue inconnue, mais dans la langue même dans laquelle chacun est né.

Que reste-t-il à faire ? Faut-il encore ajouter un maillon à la chaîne ? Oui, il y en a un.

## Cinquième preuve : la possession des Saintes Écritures.

On pourrait dire que cette cinquième preuve est liée à la quatrième, dans la mesure où le fait que je possède un exemplaire de la Bible dans ma langue maternelle est, en réalité, le Saint-Esprit qui me parle dans la langue dans laquelle je suis né. C'est vrai. Mais le fait que Dieu ait mis entre nos mains, ou à notre portée, le livre sacré, le don inestimable de la Bible, est bel et bien une preuve supplémentaire qu'il est pour nous. Car pourquoi ne nous a-t-on pas laissés dans l'ignorance et les ténèbres les plus profondes ? Pourquoi le livre divin a-t-il été mis entre nos mains ? Pourquoi, pourrait se demander chacun, ai-je été ainsi favorisé ? Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé vivre et mourir dans l'aveuglement des païens ? Pourquoi la lampe céleste a-t-elle permis que ses précieux rayons éclairent jusqu'à moi ?

Cher lecteur, la réponse est simple : « **Parce que Dieu est pour toi !** » Oui, pour toi, malgré tous tes péchés ; pour toi, malgré ton oubli, ton ingratitude et ta rébellion, pour toi, bien que, comme tu le sais parfaitement, tu ne puisses donner aucune raison pour qu'il ne soit pas contre toi. Il a donné son Fils de son sein, l'a brisé sur la croix, l'a ressuscité des morts, a envoyé le Saint-Esprit, a mis entre tes mains sa Bible ; tout cela pour te montrer qu'il est pour toi, que son cœur est tourné vers toi, qu'il désire ardemment ton salut.

Et prends bien garde de ne jamais dire : « *Je ne comprends pas la Bible ; elle dépasse mes capacités ; elle est pleine de mystères obscurs que je ne peux sonder, de difficultés que je ne peux résoudre, de contradictions que je ne peux concilier. Et quand je me suis tourné vers ceux qui se disaient chrétiens, je les ai trouvés divisés en d'innombrables courants et en une multitude d'écoles de doctrine. Et non seulement cela, mais j'ai constaté un tel vide, une telle incohérence flagrante, une contradiction si manifeste entre ce qu'ils professent et ce qu'ils pratiquent, que j'ai été poussé à abandonner toute question religieuse avec un mélange de perplexité, de mépris et de dégoût !* »

Ces objections ne tiendront pas au jour du jugement, et elles ne te préserveront pas de l'étang de feu. Souviens-toi de cela. Oui, médite-le profondément. Que ni le diable, ni ton propre cœur ne te trompent. Que dit Abraham à l'homme riche dans Luc 16 ? « *Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent* ». Pourquoi l'homme riche ne répond-il pas : « Ils ne peuvent pas les comprendre » ? Il n'ose pas.

Non, lecteur, même un enfant peut comprendre les Saintes Écritures qui nous éclairent sur le salut par la foi en Jésus-Christ. Personne, sous le ciel, ne possède un exemplaire des Saintes Écritures sans être solennellement responsable devant Dieu de l'usage qu'il en fait.

Même si les chrétiens étaient divisés en dix mille fois plus de courants, que leur incohérence soit dix fois pire, et que leurs écoles et théologiens soient dix mille fois plus contradictoires, le message adressé à chaque détenteur de la Bible resterait le même : « *Vous avez Moïse, les prophètes et le Nouveau Testament ; écoutez-les* ».

Ah, si seulement nous pouvions convaincre le lecteur non converti, l'insouciant, l'incrédule, de réfléchir à ces choses, d'y réfléchir maintenant, de les méditer au plus profond de son être, et de leur accorder vraiment toute son attention avant qu'il ne soit trop tard !

Nous contemplons avec une horreur toujours plus grande la condition d'une âme perdue en enfer ; celle qui ouvre les yeux dans ce lieu de tourments sans fin, sur cette réalité effroyable : Dieu est contre elle, et contre elle pour toujours ; tout espoir est perdu ; rien ne pourra jamais combler le gouffre qui sépare le royaume des perdus du ciel des rachetés ; « *il y a un grand abîme infranchissable* » (Luc 16.26).

Cher lecteur, nous t'en supplions, avant de poser ce texte, tourne-toi dès maintenant vers un Sauveur aimant qui accueille à bras ouverts tous ceux qui viennent à lui, et qui t'assure : « *Celui qui vient à moi, je ne le rejeterai jamais* » (Jean 6.37). Viens donc, et fais confiance à la parole fidèle de Dieu et à l'œuvre accomplie par le Christ.

Voici le précieux secret de toute cette affaire. Détourne ton regard de toi-même, regarde droit vers Jésus, **fais confiance à ce qu'il a fait pour toi sur la croix**, et tous tes péchés seront effacés. La justice divine sera tienne, la vie éternelle, la filiation divine, un Esprit qui habite en toi, un Avocat qui triomphe de tout, une demeure lumineuse dans les cieux, une part dans la gloire éternelle du Christ. Oui, lecteur, si seulement tu crois en Jésus, tout te sera donné. Et lui-même, le meilleur de tous.

Que le Saint-Esprit te conduise, en cet instant, aux pieds de Jésus, et te permette de t'écrier dans un saint triomphe : « **Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?** ».

Que Dieu te l'accorde, au nom de Jésus-Christ.

Fin

*« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !  
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !  
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »*

Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26